

CLÉLIE

HISTOIRE ROMAINE

TOME I

MADELEINE DE SCUDÉRY



Éditions l'Escalier

**Clélie,
histoire romaine**

Un roman précieux
par Madeleine de Scudéry

1660

Tome premier sur dix
Texte intégral



L'ensemble des 10 tomes de Clélie, histoire romaine, a été publié entre 1654 et 1660, signé par le frère de Madeleine de Scudéry. Celui-ci ne semble avoir participé à l'élaboration de cette œuvre qu'en tant que conseiller (pour les scènes de guerre, notamment), mais il était à l'époque préférable d'être édité sous un nom masculin.

Cette présente édition de 2022 rassemble le texte intégral de ce roman précieux publié en plein âge baroque. Seul certains termes ont été actualisés (après-dîner pour après-dînée, par exemple) ; et certains aspects de la structure du texte modernisés (comme la présentation des dialogues avec usage de tirets).

Pour le reste (comme pour le féminin de « amour »), rien n'a été changé.

Note de l'éditeur

PREMIÈRE PARTIE

LIVRE PREMIER

Il ne fut jamais un plus beau jour que celui qui devait précéder les noces de l'illustre Aronce et de l'admirable Clélie, et, depuis que le Soleil avait commencé de couronner le printemps de roses et de lys, il n'avait jamais éclairé la fertile campagne de la délicieuse Capoue avec des rayons plus purs, ni répandu plus d'or et de lumière dans les ondes du fameux Vulturne,¹ qui arrose si agréablement un des plus beaux pays du Monde. Le ciel était serein, le fleuve était tranquille, tous les vents étaient renfermés dans ces demeures souterraines dont ils savent seuls les routes et les détours, et les zéphirs mêmes n'avaient pas alors plus de force qu'il en fallait pour agiter agréablement les beaux cheveux de la belle Clélie, qui, se voyant à la veille de rendre heureux le plus parfait amant qui fut jamais, avait dans le cœur et dans les yeux, la même tranquillité qui paraissait être alors en toute la Nature.

Pour Aronce, quoiqu'il eût encore plus de joie que Clélie parce qu'il avait encore plus d'amour, il ne laissait pas d'avoir quelquefois une certaine agitation d'esprit qui ressemblait à l'inquiétude durant quelques moments. En effet il trouvait qu'il n'eût pas témoigné assez d'ardeur, si la seule espérance d'être heureux le lendemain l'eût entièrement satisfait : ainsi il murmurait contre la longueur des jours, quoiqu'il ne fût encore qu'aux premiers jours du printemps, et il regardait alors les heures comme des siècles. Cette douce inquiétude qui n'était causée que par une impatience amoureuse, ne l'empêchait pourtant pas d'être de fort agréable humeur quoiqu'il eût d'ailleurs quelque chose dans l'esprit qui lui donnait de la peine. En effet il s'imaginait toujours qu'il arriverait quelque accident qui retarderait encore son bonheur comme il avait été retardé, car il eût déjà épousé sa maîtresse, n'eût été que le fleuve au bord duquel était une très belle maison où Clélius avait résolu de faire les noces de sa fille, s'était accru d'une si terrible manière, qu'il n'y avait pas eu moyen de songer à faire une fête pendant un ravage si extraordinaire. Car ce fleuve s'était débordé tout d'un coup avec une telle impétuosité, que durant douze heures ses eaux avaient augmenté de moment en moment. De plus, le vent, les éclairs, le tonnerre, et une pluie épouvantable, avaient encore ajouté tant d'horreur à cette inondation, qu'on eût dit que tout devait périr. L'eau du fleuve semblait se vouloir effleurier jusques au ciel, et l'eau qui tombait du ciel était si abondante et si agitée par les divers tourbillons qui s'entrechoquaient, que le fleuve faisait autant de bruit que la mer, et la pluie en faisait même autant que la chute

1. Fleuve de Campanie, également nom du dieu-fleuve de ce cours d'eau.

des plus fiers torrents en peut faire. Aussi ce ravage fit-il d'étranges désordres dans cet aimable pays car il démolit plusieurs bâtiments, publics et particuliers ; il déracina des arbres, couvrit les champs de sable et de pierres, aplanit des collines, creusa des campagnes, et changea presque toute la face de cette petite contrée. Mais ce qu'il y eut de remarquable fut que lorsque cet orage fut passé, on vit que le ravage des eaux avait déterré les ruines de divers tombeaux magnifiques, dont les inscriptions étaient à moitié effacées ; qu'en quelques autres lieux, il avait découvert de grandes colonnes toutes d'une pièce, plusieurs superbes vases antiques d'agate, de porphyre, de jaspe, de terre samienne², et de plusieurs autres matières précieuses, de sorte que cet endroit au lieu d'avoir perdu quelque chose de sa beauté, avait acquis de nouveaux ornements. Aussi était-ce auprès de ces belles et magnifiques ruines qu'Aronce et Clélie, conduits par Clélius et par Sulpicie sa femme, et accompagné d'une petite troupe choisie qui devait être aux noces de ces illustres amants qui se devaient faire le lendemain, se promenaient avec beaucoup de plaisir, Aronce ne se souvenant plus alors de toutes les peines que ces rivaux lui avaient données, car le temps de son bonheur semblait être si proche, le jour était si beau, le lieu si agréable, la compagnie si divertissante et si enjouée et Clélie était si belle et lui était si favorable, qu'il n'était pas possible que ce qu'il y avait encore de fâcheux en sa Fortune, le fut assez pour l'empêcher d'avoir une joie excessive, bien qu'elle fût quelquefois interrompue, comme je l'ai déjà dit, par quelque inquiétude.

C'est pourquoi, voulant alors témoigner à la belle et incomparable Clélie une partie des sentiments de joie qu'il avait dans l'âme, il la sépara adroitement de dix ou douze pas de cette agréable troupe qu'il fuyait, lui semblant que ce qu'il disait à Clélie lorsqu'il n'était entendu que d'elle, faisait beaucoup plus d'impression dans son esprit. Mais lorsqu'il voulut passer d'une conversation générale à une conversation particulière et qu'il tourna la tête pour voir s'il était assez loin de ceux qu'il fuyait pour n'être entendu que de Clélie, il vit paraître à l'entrée d'un petit bois qui n'était qu'à trente pas d'eux, le plus brave et le plus honnête homme de ses rivaux qui s'appelait Horace et il le vit paraître accompagné de quelques-uns de ses amis.

Cette vue surprit sans doute Aronce, mais elle surprit pourtant encore plus Clélie qui, craignant de voir arriver quelque funeste accident, quitta Aronce pour aller vers son père afin de l'obliger à faire ce qu'il pourrait pour empêcher qu'Horace et cet heureux amant n'en vinssent aux mains. À peine eut-elle fait cinq ou six pas, qu'un tremblement de terre effroyable dont ce pays-là est si sujet, commença tout d'un coup et avec une telle impétuosité que la terre s'entrouvrant entre Aronce et Clélie avec des mugissements aussi effroyables que ceux de la mer irritée, il en sortit, en un instant, une flamme si épouvantable, qu'elle les déroba également à la vue l'un de l'autre. Tout ce que vit alors le malheureux Aronce, fut que la terre

2. Terre blanche et gluante provenant de l'île de Samos, qui a été employée en médecine.

s'entrouvrant de partout, il était environné de flammes ondoyantes qui faisant autant de figures différentes qu'on en voit quelquefois aux nues, lui firent voir le plus affreux objet du monde. Leur couleur bleuâtre, entremêlée de rouge, de jaune, et de vert (qui s'entortillaient ensemble de cent bizarres manières) rendaient la vue de ces flammes si affreuse que tout autre cœur que celui d'Aronce aurait succombé en une pareille rencontre.

Car cet abîme qui s'était entrouvert entre Clélie et lui et qui les avait séparés avec tant de violence, avait quelque chose de si terrible à voir que l'imagination ne saurait se le figurer. En effet, une fumée épaisse et noire ayant presque en un moment caché le Soleil et obscurci l'air comme s'il eût été nuit, on voyait quelquefois sortir de ce gouffre, une abondance étrange de flammes tumultueuses qui, se dilatant après dans l'air, étaient emportées comme des tourbillons de feu par les vents qui se levèrent alors de divers côtés.

Ce qu'il y avait encore d'étonnant, était que dans le même temps, la foudre faisait retentir tous les lieux d'alentour d'un épouvantable bruit. On entendait mille tonnerres souterrains, qui, par des secousses terribles qui faisaient encore de nouvelles ouvertures à la terre, semblaient avoir ébranlé le centre du Monde et vouloir remettre la Nature en sa première confusion. Mille pierres embrasées sortant de ce gouffre enflammé, étaient lancées en haut avec des sifflements effroyables et retombaient ensuite dans la campagne, ou près ou loin, selon l'impétuosité qui les poussait où leur propre poids les faisait retomber. En quelques endroits de la plaine, on voyait des flammes bouillonner comme des sources de feu et il s'exhalait de ces terribles feux une odeur de soufre et de bitume si incommode qu'on en était presque suffoqué. Ce qu'il y avait encore de surprenant, était qu'au milieu de tant de feux, il y avait des endroits d'où sortait des torrents qui en quelques lieux éteignaient la flamme et augmentaient la fumée et qui, en quelques autres, étaient eux-mêmes consumés par les feux qu'ils rencontraient.

Mais ce qu'il y eut de plus terrible, fut qu'il sortit tout d'un coup de cet abîme, une si prodigieuse quantité de cendres embrasées, que l'air, la terre, et le fleuve, en furent presque entièrement ou remplis, ou couverts.

Cependant, comme de moment en moment la terre s'ébranlait toujours davantage, la maison où les noces d'Aronce et de Clélie se devaient faire, fut abattue ; le bourg tout entier où elle était située fut enseveli sous ses propres ruines, plusieurs troupeaux dans la campagne furent étouffés, grand nombre de gens périrent. On n'a jamais entendu parler d'un tel désordre, car ceux qui étaient sur la terre cherchaient de petits bateaux pour se mettre sur le fleuve, pensant y être plus sûrement et ceux qui étaient sur le fleuve abordaient en diligence, s'imaginant qu'ils seraient moins en péril sur la terre. Ceux des plaines fuyaient aux montagnes, ceux des montagnes descendaient dans les plaines. Ceux qui étaient dans les bois tâchaient de gagner la campagne, ceux de la campagne faisaient ce qu'ils pouvaient pour se sauver dans les bois, chacun s'imaginant que la place où il n'était pas était plus sûre que celle où il était.

Cependant, au milieu de ce tremblement de terre si épouvantable, de ces flammes si terribles, de ces effroyables tonnerres célestes et souterrains, de ces torrents impétueux, de cette épaisse fumée, de cette odeur de soufre et de bitume, de ces pierres enflammées et de cette nuée de cendres embrasées qui fit périr tant de gens et tant de troupeaux aux lieux mêmes où la terre ne trembla point ; au milieu, dis-je, d'un si grand péril, Aronce qui ne voyait rien de vivant que lui, ne songeait qu'à son aimable Clélie ; appréhendant pour elle tout ce qu'il n'appréhendait pas pour lui-même, il avait fait tout ce qu'il avait pu pour tâcher de la rejoindre. Mais il n'avait pas été maître de ses actions car lorsqu'il avait voulu aller d'un côté, l'ébranlement de la terre l'avait jeté de l'autre, de sorte qu'il avait été contraint de se laisser conduire à la Fortune qui le sauva d'un si grand péril.

Cependant, lorsque ce grand désordre fut passé, que ces flammes ensouffrées se furent éteintes, que la terre se fut raffermie en cet endroit, que le bruit eut cessé, que les ténèbres furent dissipées après avoir duré le reste du jour et toute la nuit, Aronce se trouva, au lever du Soleil, sur un grand monceau de cendres et de cailloux, d'où il pouvait découvrir ce funeste paysage. Mais il fut bien étonné de ne voir plus ni la maison où il avait couché, ni le bourg où elle était, et de voir une partie d'un bois qui était proche de là, renversé, et toute la campagne couverte de gens ou de troupeaux morts. De sorte que la crainte étant alors plus forte en son esprit que l'espérance, il descendit de dessus cette colline de cendres. Dès qu'il en fut descendu, il vit sortir d'un de ces tombeaux que le fleuve débordé avait découverts, Clélius et Sulpicie qui s'y étaient retirés car, par un cas fortuit étrange, le tremblement de terre n'acheva pas de les détruire.

D'abord Aronce eut une joie extrême de les voir, il espéra même que Clélie les aurait suivis et sortirait aussi de ce tombeau. Mais il n'en vit sortir que deux de leurs amis, et trois de leurs amies, si bien que s'avancant diligemment vers Sulpicie de qui il était le plus proche : « Eh ! de grâce ! lui dit-il, dites-moi où est l'aimable Clélie ?

— Hélas, lui répondit cette mère affligée, je m'avançais vers vous pour vous demander si vous ne saviez point ce qu'elle est devenue, car enfin tout ce que j'en sais, est que dans le même temps qu'elle vous a eu quitté pour s'avancer vers son père, j'ai vu Horace fuyant ceux qui l'accompagnaient qui venait vers elle, et je n'ai plus vu un moment après que des tourbillons de flammes qui nous ont forcés, Clélius et moi, de nous sauver dans un de ces tombeaux, avec ceux qui étaient le plus près de nous ».

À peine Sulpicie eut-elle achevé de prononcer ces paroles, qu'Aronce, sans regarder ni Clélius, ni Sulpicie, ni ceux qui étaient avec eux, se mit à chercher parmi ces grands monceaux de cendres, sans savoir lui-même bien précisément ce qu'il cherchait. Clélius, Sulpicie, et ceux qui les suivaient, se mirent à chercher aussi bien que lui, s'ils ne trouveraient nulles marques de la vie ou de la mort de Clélie. Mais, plus ils cherchèrent, plus leur douleur augmenta, car ils trouvèrent une amie de cette admirable fille, étouffée dans ces cendres brûlantes qui étaient tombées sur elle, et ils virent auprès de son corps, celui d'un amant qu'elle avait, qui avait eu le même destin. Ce la-

mentable objet, tout funeste qu'il était, obligea pourtant Aronce à porter envie à ce malheureux amant puisque du moins, il avait eu l'avantage de mourir auprès de sa maîtresse. Comme ces deux personnes n'étaient plus en état d'avoir besoin d'aucun secours, ils ne s'y arrêtrèrent pas ; Clélius ordonna seulement à deux de ses domestiques qu'il retrouva, de dégager ces corps de dedans ces cendres et de demeurer auprès, jusqu'à ce qu'on pût les envoyer quérir ; ensuite de quoi, il continua de chercher comme les autres, mais ils cherchèrent tous inutilement.

Cependant on voyait alors de partout des gens qui sortaient ou des bois qui étaient proches, ou des ruines de ces maisons qui étaient abattues, ou, qui se relevant de terre, allaient chercher leurs parents ou leurs amis, car cet accident avait dispersé toutes les familles. Ainsi on en voyait qui pleuraient pour leurs pères, d'autres pour leurs enfants, d'autres pour leurs maisons ruinées, d'autres pour leurs troupes étouffés et d'autres, pour la seule crainte d'avoir perdu ce qu'ils cherchaient, car, encore que les tremblements de terre aient toujours été assez fréquents en cet aimable pays, la douleur de ceux qui s'étaient trouvés engagés en celui-ci n'en était pas moins grande.

Mais, entre tant de malheureux dont ce funeste paysage était tout couvert, Aronce, l'infortuné Aronce, était le plus désespéré. Son affliction était si forte, qu'il n'avait pas la liberté de s'en plaindre, et ce fut véritablement en cette rencontre, qu'il fut aisé de discerner la différence qu'il y a de la douleur d'un père et d'une mère, à celle d'un amant. Car encore que Clélius et Sulpicie fussent en une peine extrême de leur fille, il était aisé de voir qu'Aronce souffrait incomparablement plus qu'eux, quoiqu'ils souffrissent beaucoup. À la fin, voyant qu'ils n'apprenaient rien de ce qu'ils cherchaient, ils jugèrent que comme ils étaient échappés, Clélie pourrait aussi être échappée ; ainsi, ils crurent qu'il était à propos de s'en retourner à Capoue, afin de voir si quelqu'un ne l'y aurait point ramenée. Si bien, que cette légère espérance ayant passé du cœur de Clélius dans celui d'Aronce, le rendit capable de songer à chercher les voies d'y retourner. Il est vrai que le hasard leur en fournit une : ils trouvèrent un chariot vide, que le tremblement de terre n'avait fait que renverser et qu'engager sous des cendres, comme on le ramenait à Capoue. De sorte que l'ayant dégagé et s'étant trouvé un homme qui le savait conduire, ils se mirent dedans, après que les moins affligés de cette troupe eurent donné ordre pour faire porter à Capoue les corps de ces deux amants et qu'ils eurent obligé ceux avec qui ils étaient, à faire un léger repas à la première habitation qu'ils trouvèrent.

Car ce qu'il y eut de remarquable en ce tremblement de terre, fut qu'il ne s'étendit que depuis le bourg où les noces d'Aronce se devaient faire, jusques à Nole³ et que depuis là jusqu'à Capoue, il n'y eut autre mal que celui que la chute de ces cendres embrasées y fit en quelques endroits. La douleur d'Aronce redoubla pourtant en y arrivant lorsqu'il vit qu'il n'y apprenait nulle nouvelle de sa chère Clélie ni de son rival. Il est vrai qu'il

3. Ville du Piémont italien

ne fut pas longtemps sans savoir qu'Horace n'était point mort parce qu'il fut averti par un homme de connaissance, qu'un ami particulier d'Horace qui se nommait Stenius en avait reçu une lettre le matin. De sorte que, poussé par une curiosité que l'excès de sa passion rendait infiniment forte, il fut le chercher chez lui où il ne le trouva pas. Quand on lui eut dit qu'il s'était allé promener dans une grande place qui était derrière un temple de Diane à Capoue, il fut l'y trouver.

Stenius connaissait extrêmement Aronce, il le reçut avec civilité quoiqu'il fût rival de son ami, si bien qu'Aronce espérant qu'il ne lui refuserait pas ce qu'il voulait lui demander, l'aborda aussi fort civilement. « Je n'ignore pas Stenius, lui dit-il, que vous êtes plus ami d'Horace que de moi, aussi ne veux-je pas vous proposer de trahir le secret qu'il vous a confié, mais, sachant d'une certitude infaillible, que vous en avez aujourd'hui reçu une lettre, je viens vous conjurer, et vous conjurer avec ardeur, de me vouloir dire seulement s'il ne vous apprend pas que Clélie soit vivante. Je ne vous demande pas, ajouta-t-il, que vous me disiez ni où il va, ni où il est présentement car comme je sais bien que l'honneur ne vous permet pas de me le dire, je crois qu'il ne me permet pas aussi de vous le demander et j'ai même si bonne opinion de vous, que je suis persuadé que je vous le demanderais inutilement. C'est pourquoi je ne veux pas que la force de mon amour m'oblige à vous faire une injuste proposition. Mais, Stenius, tout ce que je veux de vous, est qu'en faveur d'un amant affligé, vous me disiez seulement « Clélie est vivante », sans me dire en quel lieu de la terre Horace la mène et, pour vous y obliger, poursuivit-il, j'ai à vous dire que quand vous ne me le direz pas, je ne laisserai pas d'agir comme si je savais avec certitude que Clélie n'est pas morte et que mon rival la tient sous sa puissance. C'est pourquoi je crois que sans choquer la fidélité que vous devez à Horace, vous ne pouvez me refuser.

— Je ne vous nierai point, répliqua Stenius, que j'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Horace puisque vous le savez, et je vous avouerai même que je l'ai présentement sur moi. Mais en même temps, je vous dirai que je suis étrangement surpris que vous me demandiez une chose que je ne dois pas faire et que je veux même croire que vous ne feriez pas si vous étiez en ma place.

— Si je vous demandais quelque chose qui pût nuire à votre ami, répliqua Aronce, vous auriez raison de parler comme vous faites, mais je ne vous demande que ce qui peut consoler un malheureux amant sans que cette consolation puisse nuire à son rival, et si vous aviez aimé, vous ne me refuseriez sans doute pas.

— Je ne sais ce que je ferais comme amant, reprit fièrement Stenius, mais je sais bien que comme ami d'Horace, je ne vous dois rien dire où il ait intérêt et que je dois trouver fort étrange que vous m'ayez demandé une chose que je ne pourrais faire sans lâcheté.

— Pour vous la faire faire avec honneur, reprit Aronce en mettant l'épée à la main, il faut que vous souteniez aussi bien votre opinion par votre valeur que par votre opiniâtreté et que vous défendiez même la lettre d'Horace, puisque vous ne voulez pas que je sache si Clélie est vivante ou morte. »

À ces mots, Stenius se reculant de quelques pas mit l'épée à la main aussi bien qu'Aronce, et, devant que des gens qui les voyaient faire de loin pussent être à eux, Aronce eut non seulement désarmé et vaincu Stenius, mais il lui eut même arraché la lettre d'Horace. Après quoi, il se retira diligemment chez Clélius, où il ouvrit cette lettre de son rival, qui était telle :

Horace à Stenius. Un tremblement de terre ayant mis la rigoureuse Clélie en ma puissance, je m'en vais chercher un asile à Pérouse,⁴ où vous m'enverrez toutes les choses que celui qui vous rend ma lettre vous dira, et où vous me manderez, pour augmenter ma satisfaction, quel aura été le désespoir de mon rival.

La lecture de cette lettre donna une si sensible joie à Aronce, qu'on ne la saurait exprimer ; car non seulement il apprenait que Clélie était vivante mais il savait en même temps que son rival la menait en un lieu, où l'honneur et la Nature l'obligeaient d'aller, et où il n'eût peut-être pas été s'il eût su que sa maîtresse eût été ailleurs. Si bien que, disant promptement la chose à Clélius et à Sulpicie, il se résolut de partir dès le lendemain et, en effet, il partit avec un équipage qui n'avait rien de plus magnifique qu'un gendre de Clélius le devait avoir, n'ayant que trois ou quatre esclaves avec lui. Il est vrai qu'il obligea un ami qu'il s'était fait à Capoue et qui savait tout le secret de sa fortune, de faire ce voyage, afin que s'il lui réussissait heureusement, il pût lui faire partager son bonheur.

Cet agréable ami, qui se nommait Célère, étant donc toute la consolation d'Aronce, ils partirent de Capoue, laissant ordre à Clélius et à Sulpicie, de leur envoyer par une voie sûre, toutes les choses qu'ils savaient être nécessaires pour faire que le voyage d'Aronce eût le succès qu'il souhaitait. Après quoi, ces deux amis le commencèrent et le poursuivirent sans aucun obstacle, quoique le chemin soit assez long jusqu'à ce qu'étant arrivés un soir, au bord du lac de Trasimène,⁵ ils s'arrêtèrent pour en regarder la beauté.

Et en effet, il était digne de la curiosité de deux hommes aussi pleins d'esprit qu'Aronce et Célère, car, comme il a trois belles et agréables îles, elles avaient alors chacune un assez beau château, et, tout à l'entour du lac il y avait plusieurs villages et plusieurs hameaux qui rendaient ce paysage un des plus beaux du Monde.

Mais à peine Aronce et Célère eurent-ils eu le loisir de considérer la grandeur et la beauté de ce lac, qu'ils virent sortir de la pointe d'une de ces îles, deux petites barques, dans une desquelles Aronce vit sa chère Clélie et Horace, avec six hommes, l'épée à la main, qui le défendaient contre dix qui étaient dans l'autre. Cette vue le surprit d'une telle force, que d'abord il ne voulait pas croire ses yeux ; mais Célère lui ayant confirmé qu'ils ne le trompaient pas, il crut en effet qu'il voyait et sa maîtresse, et son rival et il lui sembla même que celui qui était à la proue de la seconde barque, était le

4. Ville italienne, capitale de l'Ombrie.

5. Lac de Pérouse.

Prince de Numidie qu'il aimait fort. En cet instant, Aronce se trouva bien embarrassé car il n'y avait point de bateau proche du lieu où il était, et il fallait faire près de deux mille pour en trouver, à ce que lui dit un guide du pays qui le devait mener jusqu'à Pérouse. Cependant il fallut qu'il se résolut à aller jusque-là car, comme les deux barques s'éloignaient toujours de lui en combattant, comme si elles eussent voulu prendre la route de la seconde île du lac, il jugeait bien que quand il aurait entrepris de forcer son cheval à nager, il n'aurait jamais pu les joindre car, Horace faisait ramer avec une diligence étrange. De sorte que, voyant encore plus d'apparences de pouvoir secourir sa maîtresse en allant au lieu où on lui disait qu'il trouverait des bateaux, il poussa son cheval à toute bride vers un endroit où le lac s'enfonçait dans un grand bois dont il fallait traverser un coin pour aller vers une habitation, où le guide d'Aronce assurait qu'il y avait toujours des bateaux. Mais, en y allant, il regardait continuellement vers les barques qui combattaient et voyait à grand regret, qu'elles s'éloignaient toujours de lui et qu'il fallait même qu'il s'en éloignât encore, pour se mettre en état de s'en pouvoir approcher.

Comme il était donc occupé par une si fâcheuse pensée, et qu'il allait avec une diligence incroyable vers le lieu où il pensait trouver des bateaux, son ami qui n'avait pas l'esprit si occupé que lui, entendit un bruit d'armes et de chevaux qui lui fit tourner la tête pour voir si leurs gens les suivaient, mais il ne vit ni leurs gens, ni leur guide, car, comme Aronce et lui avaient poussé leurs chevaux à toute bride, le bois les dérobait à leur vue, si bien qu'appelant Aronce afin qu'il songeât à lui et qu'il ne s'engageât pas légèrement, il lui dit ce qu'il oyait, voyant bien que sa rêverie l'empêchait de l'entendre. Mais, à peine le lui eut-il dit, qu'un esclave tout couvert de sang, forçant d'entre ces arbres, s'avança vers eux et leur adressant la parole : « Eh ! de grâce ! leur dit-il, qui que vous soyez, venez secourir le Prince de Pérouse que des traîtres veulent assassiner ! » À ces mots, Aronce leva les yeux au ciel, comme pour lui demander ce qu'il devait faire en une occasion où tant de puissantes raisons devaient mettre de l'irrésolution dans son cœur. Mais il ne fut pas un moment en cet état car, il vit effectivement un vieillard de bonne mine, que cet esclave qui lui avait parlé, lui dit être Mézence, Prince de Pérouse, qui se reculait en se défendant contre six hommes qui le poursuivaient. Un desquels qui paraissait être le chef des autres, le pressait si vivement, qu'il était prêt de lui passer son épée au travers du corps. Car, encore que Mézence fut brave, il n'était plus en état de pouvoir résister à ceux qui l'attaquaient, parce qu'il était blessé en deux endroits et qu'il ne paraît plus leurs coups qu'avec le tronçon de son épée qui lui était demeuré à la main, après avoir été rompue, par la pesanteur des coups qu'il avait parés.

Un objet si touchant, ne laissant alors nulle irrésolution dans l'âme d'Aronce, il fit ce que son grand cœur lui suggéra et fut, avec une valeur incroyable, se mettre entre le Prince de Pérouse et son ennemi qui était prêt de lui traverser le cœur. Célère, de son côté, seconda puissamment la valeur

d'Aronce, qui, dès le second coup qu'il porta au chef de ces assassins, teignit son épée dans son sang.

Mézence regardant alors ces deux étrangers comme des protecteurs que les dieux lui envoyaient et ne sachant pas qu'ils fussent qui il était, leur dit, pour les encourager encore à mieux faire, qu'ils servaient un Prince qui saurait bien les récompenser ; mais ils n'avaient que faire d'être excités à faire de grandes actions, puisque leur propre valeur faisait qu'ils n'en pouvaient faire d'autres quand ils avaient les armes à la main. Cependant comme ces six hommes qui avaient attaqué Mézence, étaient tous déterminés et que le principal d'entre eux était un des plus vaillants hommes du monde, Aronce et Célère se trouvèrent en fort grand péril ; mais à la fin, Aronce, après en avoir tué un et blessé deux, s'attacha principalement à vouloir vaincre celui qui paraissait être le maître des autres et en effet, il l'attaqua si vigoureusement, il para si bien les coups que l'autre lui porta, et il ménagea si adroitement tous ses avantages durant que Célère et leurs gens qui étaient arrivés soutenaient les autres, qu'il le força à lâcher le pied ; un moment après, il le poursuivit si ardemment, qu'il le poussa contre de grands arbres que le vent avait abattus ; de sorte que ne pouvant plus reculer, il acheva de le vaincre et lui passant son épée au travers du corps, il le vit tomber mort à ses pieds. Mais comme il était en cet état, un de ceux qui fuyaient devant Célère qui les poursuivait, donna un coup à Aronce, dont il lui traversa la cuisse en pensant lui traverser le corps. Il est vrai qu'il en fut puni par celui qui le reçut, car, en se retournant, il lui déchargea un si pesant coup sur la tête, qu'il le renversa mort à ses pieds.

Cependant, Mézence qui était déjà fort avancé en âge, s'affaiblit tellement des blessures qu'il avait reçues, qu'il fut contraint de descendre de cheval et de s'appuyer contre un arbre, soutenu par ce fidèle esclave qui avait parlé à Aronce et à son ami. D'autre part, le protecteur de ce Prince n'étant pas en état de pouvoir souffrir longtemps l'agitation du cheval, à cause de la blessure qu'il avait reçue à la cuisse, était en un désespoir étrange de sentir qu'il ne pouvait plus aller où son amour l'appelait. Néanmoins espérant que le service qu'il venait de rendre à Mézence lui donnait lieu d'attendre d'être protégé par lui, il s'avança, quoiqu'avec beaucoup de peine, vers ce Prince auprès de qui, plusieurs hommes de qualité qui tout d'un coup étaient venus de divers côtés du bois, s'étaient déjà rendus. Mais, comme il voulut lui parler pour le supplier d'envoyer quelques-uns des siens pour secourir une fille de très illustre naissance qu'on enlevait, ce Prince s'affaiblissant tout d'un coup, perdit la vue et la parole, si bien, qu'Aronce, n'étant pas alors écouté par ceux qui étaient auprès de ce Prince, parce qu'ils ne songeaient qu'à le secourir, se vit en un pitoyable état.

De sorte que pour faire du moins tout ce qu'il pouvait, sans considérer qu'il était blessé, et sans se soucier de la douleur qu'il sentait, il fut au pas suivi de son ami et des siens jusqu'au lac, pour voir s'il verrait encore les barques qu'il avait vues. Mais, comme le soir approchait, il s'était levé un brouillard si épais sur ce grand lac, qu'à peine voyait-on les îles qui y sont, et bien loin de pouvoir voir deux petites barques. Si bien que ce malheureux amant

désespéré ne sachant que faire, ne voulait pas même songer à aller faire panser la blessure qu'il avait reçue, lorsqu'il vit, tout contre lui, un homme de qualité conduit par cet esclave de Mézence, qui lui dit que ce Prince étant revenu à lui un moment après qu'il l'avait eu quitté, avait commandé qu'on eût autant de soin de celui à qui il devait la vie, que de sa propre personne et que c'était pour cela que le cherchait cet homme, qui se nommait Sicanus, ajoutant qu'il le priait de se laisser donc conduire dans un bateau qui n'était qu'à cinquante pas de là, afin de pouvoir être porté à l'île la plus proche où il trouverait toutes sortes d'assistances. « Car enfin, poursuivit Sicanus, comme il ne s'est trouvé qu'un chariot pour porter le Prince Mézence à Pérouse, et qu'il est trop tard pour que vous songiez à y aller à cheval en l'état où vous êtes, vous serez mieux dans le château qui est dans cette île, où je vous offre, de la part du Prince, tout le pouvoir que j'y ai, comme en étant le maître ».

Aronce, entendant la proposition qu'on lui faisait, accepta avec joie le parti qu'on lui proposait d'aller dans un bateau, mais il pria Sicanus, au lieu d'aller droit à l'île, de lui permettre d'aller chercher sur ce lac s'il ne trouverait point deux barques qu'il avait vues, un peu devant que d'avoir rencontré Mézence, lui faisant entendre qu'il lui importait fort de secourir une fille de qualité qui était dans une de ces barques. Cependant, Sicanus, pour faire les choses avec ordre, lui dit qu'il n'était pas en état de cela, mais que durant qu'il irait à l'île, il se mettrait dans un autre bateau avec son ami, pour aller tâcher d'apprendre des nouvelles de ce qu'il voulait savoir, quoiqu'avec peu d'espérance vu la grandeur du lac, et le temps qu'il y avait qu'il n'avait vu ces deux barques, le brouillard qu'il faisait, et la nuit qui était fort proche. Mais à cela, Aronce répondit qu'il savait par des mariniers qu'on voyait plus clair la nuit sur l'eau quand il faisait brouillard, que quand il n'en faisait point et qu'enfin il voulait y aller lui-même ; et en effet, il fallut que le bateau où il entra, errât plus de trois heures sur ce lac, avant qu'il consentît qu'on abordât à l'île où il devait être pansé. Mais à la fin, connaissant que ce que son amour lui faisait faire n'était pas raisonnable, et Célère lui disant tout bas qu'il fallait qu'il songeât à vivre pour délivrer Clélie et pour se venger de son rival, il souffrit que Sicanus commandât qu'on abordât à l'île des Saules. (C'est ainsi qu'on appelait alors celle où Sicanus avait un château, à la distinction des deux autres qui sont dans le lac de Trasimène). Comme Sicanus était un admirablement honnête homme et qu'il avait une femme dont le mérite et la vertu étaient dignes de lui, Aronce et Célère furent reçus dans ce château avec autant de civilité que de magnificence. Aronce même y fut aussi bien pansé qu'il l'eût pu être à Pérouse, car, comme cette île était fort habitée et que Sicanus y faisait son plus ordinaire séjour, il y avait des chirurgiens forts habiles et l'on y trouvait enfin toutes les choses nécessaires et délicieuses.

L'appartement où l'on mit Aronce était magnifique, car, comme Pérouse était alors une des plus riches villes d'Italie, de celles qui n'étaient pas maritimes et que Sicanus était aussi d'une des plus grandes et des plus riches maisons de Pérouse, ce château n'était pas seulement agréable pour sa situa-

tion, il l'était encore par les ornements. La chambre où on logea Aronce, avait même cet avantage pour lui, qu'on en découvrait presque tout le lac et qu'ainsi il pouvait voir du moins, le lieu où il avait vu Clélie, s'il ne la pouvait plus voir elle-même.

Cependant, il ne fut pas le seul qui trouva du secours dans cette île, car à peine avait-il été pensé, que Sicanus fut averti que venait d'y aborder une barque, dans laquelle il y avait un homme de fort bonne mine qui était fort blessé et qui demandait pour grâce, de pouvoir passer la nuit dans quelque cabane de pêcheur et de s'y pouvoir faire panser. Comme Sicanus était trop généreux pour n'assister pas tous les malheureux quand il le pouvait, il fut lui-même offrir à cet inconnu tout le secours dont il avait besoin et le lui offrit de si bonne grâce, qu'il l'accepta ; ainsi il fut conduit au château, et logé dans un appartement assez éloigné de celui où l'on avait mis Aronce. De sorte que, comme Célère était auprès de lui pour tâcher de le consoler, il ne sut que le lendemain, au matin, qu'il était arrivé un étranger blessé à ce château. Encore, ne le sut-il que plus de trois heures après que le Soleil fût levé ; il l'apprit de la bouche de la femme de Sicanus, qui se nommait Aurélie et qui le lui dit en allant lui faire une visite, pour savoir s'il n'était point incommodé à l'appartement qu'on lui avait donné, parce qu'il donnait sur un petit port où il y avait toujours quelque bruit. « Car enfin, lui dit-elle obligeamment, comme le protecteur du Prince Mézence doit avoir quelque privilège particulier, si vous étiez incommodé au lieu où vous êtes, on vous donnerait un autre appartement, quand même il faudrait déloger cet autre étranger que les dieux ont conduit ici, pour y être secouru aussi bien que vous.

— Quoi Madame ! reprit brusquement Aronce, il est arrivé ici quelque autre malheureux que moi ?

— Oui, généreux inconnu, reprit Aurélie, et il est même plus malheureux que vous, car il est plus blessé que vous ne l'êtes.

— Ha ! Madame, reprit Aronce, il peut être plus blessé que je ne suis, mais il ne saurait être si malheureux ! Comme Aronce disait cela, Célère rentra dans sa chambre pour lui apprendre que le Prince de Numidie était dans ce château et qu'il avait su, par un des siens, qu'il avait été blessé en combat-tant contre Horace qui enlevait Clélie.

— Eh ! de grâce Madame ! s'écria alors Aronce en adressant la parole à Aurélie, souffrez que je vous conjure de me priver de l'honneur de votre présence, afin que je puisse me faire porter à l'heure même à la chambre du Prince de Numidie à qui j'ai mille obligations et de qui je puis apprendre des choses qui m'importent plus que vous ne sauriez vous l'imaginer.

— Vous êtes si peu en état de pouvoir marcher, reprit Aurélie, que je ne crois pas que vous le deviez entreprendre, sans la permission des chirurgiens qui vous traitent.

— Ha ! Madame, répliqua Aronce, si vous saviez l'intérêt que j'ai de voir le Prince de Numidie, vous verriez bien que je ne dois consulter que mon cœur en cette rencontre. »

Après cela, Aurélie reconnaissant bien qu'Aronce voulait effectivement aller à l'appartement du Prince de Numidie, passa à celui de la princesse des Léontins, que divers intérêts retenaient alors dans ce château. Mais elle n'y passa qu'après avoir dit à Célère, que c'était à lui à persuader Aronce de ne rien faire qui pût détruire les soins qu'elle était résolue d'avoir de la santé d'un homme qui avait sauvé la vie du Prince Mézence, et qui méritait par lui-même, qu'on s'intéressât extrêmement à la sienne. Et en effet, Célère voulut alors obliger Aronce à se contenter de l'envoyer de sa part vers le Prince de Numidie qui se nommait Aderbal, pour lui demander ce qu'il savait de Clélie ; mais il n'y eut pas moyen, et, quoiqu'il lui pût dire, il se fit habiller, et fut en se soutenant sur deux de ses gens à l'appartement d'Aderbal, après l'en avoir fait avertir. À peine Aronce fut-il dans la chambre du Prince de Numidie, que prenant la parole : « Je vous demande pardon Seigneur, lui dit-il, si devant que de vous dire que je suis autant à vous que je l'étais à Carthage, je vous prie de m'apprendre ce qu'est devenue Clélie, et ce qu'est devenu son ravisseur, contre qui je vous vis hier sur ce lac, l'épée à la main ?

— Hélas mon cher Aronce, reprit Aderbal en soupirant, le ravisseur de Clélie après m'avoir mis en l'état où vous me voyez, fit ramer si diligemment, qu'il se déroba bientôt à ma vue, car comme mes gens me virent blessé, ils ne voulurent point m'obéir lorsque je leur commandai de ne laisser pas de faire ramer avec force pour fuir Horace et ils aimèrent mieux songer à la conservation de ma vie qu'à me satisfaire, quoiqu'ils l'aient peut-être plus exposée qu'ils ne pensent en ne m'obéissant pas. Car enfin mon cher Aronce, aujourd'hui que je suis en lieu où je n'ai point de raisons qui m'obligent à déguiser mes sentiments, j'ai aimé Clélie depuis le premier moment que je la vis à Carthage et vous devez le commencement de l'amitié que j'ai pour vous à l'amour que j'ai eu pour elle, puisqu'il est vrai que je ne cherchais d'abord à vous connaître que parce que je jugeais que si je pouvais acquérir votre estime, vous lui diriez du bien de moi et me rendriez office auprès d'elle. »

Aronce entendant parler Aderbal de cette sorte, fut si surpris de trouver un nouveau rival en la personne d'un Prince qu'il croyait n'être que son ami, qu'il ne pût empêcher qu'il ne parût quelque changement sur son visage, de sorte qu'Aderbal qui ne savait point qu'Aronce aimait Clélie, crut qu'il était fâché de ce qu'il attribuait l'amitié qu'il avait pour lui, à l'amour qu'il avait pour cette admirable fille, si bien que reprenant obligeamment la parole : « Ce n'est pas, poursuivit-il, que vous ne deviez me tenir compte de toute l'amitié que j'ai pour vous, puisqu'il est vrai qu'après vous avoir connu, je suis contraint d'avouer que quand je n'aurais jamais aimé Clélie, je n'aurais pas laissé d'aimer infiniment Aronce de qui le grand mérite ne peut être connu sans faire naître l'amitié dans le cœur de ceux qui le connaissent.

— Il paraît bien, Seigneur, par ce que vous dites, reprit froidement Aronce, que vous ne me connaissez pas bien et je suis persuadé que quand vous me connaîtrez mieux, vous changerez de sentiments pour moi. Mais comme

nous sommes tous deux en un état où l'on ne peut se donner de grands témoignages d'amitié ni de haine, quelques sentiments qu'on ait dans l'âme je pense qu'il vaut mieux que je vous laisse en repos, et que je me retire. »

Et en effet, Aronce après avoir salué Aderbal avec une civilité plus froide que celle qu'il avait eue pour lui en l'abondant, s'en retourna à sa chambre ; mais il s'y en retourna avec un désespoir si grand qu'il ne s'était jamais trouvé si malheureux qu'il se trouvait alors. Il fallut pourtant qu'il se contraignît car dès qu'il se fut remis au lit, Sicanus lui amena un homme de qualité appelé Cibicie, que Mézence lui envoyait pour lui faire compliment de sa part et de celle de la Princesse Aretale sa femme. De sorte qu'Aronce étant nécessairement obligé de cacher une partie de sa douleur, et à Sicanus, et à Cibicie, s'informa alors quels étaient les ennemis qui avaient voulu assassiner Mézence. « Quoique vous soyez étranger, reprit l'envoyé du Prince de Pérouse, il n'est pas possible que vous soyez venu jusqu'au lac de Trasimène sans savoir que Porsenna, Roi de Clusium, est tenu prisonnier il y a vingt-trois ans accomplis, par le Prince Mézence son beau-père, aussi bien que la Reine sa femme. C'est pourquoi, sans vous particulariser les causes de cette longue prison, je vous dirai seulement qu'un homme de qualité nommé Tharchon, né sujet de ce grand et malheureux Roi prisonnier, étant persuadé qu'il était permis de faire toutes sortes de crimes pour délivrer un Prince innocent, avait dressé une embuscade dans le bois où il obligea Mézence d'aller à la chasse et s'écartant lui-même adroitement de tous les siens, jusqu'à ce qu'il fut arrivé à l'endroit où il avait mis ceux qui devaient attaquer. Ce Prince, se trouva étrangement surpris lorsqu'il vit celui qu'il pensait le devoir défendre se mettre à la tête de ces assassins, et l'attaquer le premier. Mais ce qu'il y a aujourd'hui de fâcheux, c'est que Mézence croit, quoique personne ne le pense, que cette conjuration qui s'est faite contre lui a été reçue de Porsenna, de sorte que tous ceux qui s'intéressent à la vie de ce grand Prince, craignent étrangement pour lui.

— Ce serait bien mal reconnaître le soin que les dieux ont eu de la conservation de la vie de Mézence, répliqua Aronce, s'il faisait périr un innocent ! Et si j'étais en état d'aller lui demander quelque récompense du service que je lui ai rendu, je le prierais de donner des bornes à son ressentiment et de me faire aussi la grâce de commander qu'on s'informât exactement par ses ordres, en toute l'étendue de son état, si un homme qui s'appelle Horace et qui a enlevé une fille de qualité nommée Clélie ne s'y trouve pas, afin de l'obliger à remettre en liberté cette admirable personne.

— En attendant que vous puissiez agir par vous-même, reprit Sicanus, il faut que Cibicie lui dise de votre part ce que vous désirez de lui, puisque je suis persuadé qu'il n'est rien qu'on ne puisse demander à un Prince quand on lui a sauvé la vie d'une manière aussi généreuse que vous lui avez conservé la sienne.

— Pour moi, reprit Cibicie, quand le généreux Aronce ne me l'ordonnerait pas, je ferais savoir ce qu'il désire au Prince qui m'envoie vers lui : car je sais qu'il souhaite si ardemment de le pouvoir récompenser du service qu'il lui a rendu, que je lui donnerai beaucoup de joie de lui en donner les moyens. »

Ensuite de cela Aronce dit à cet obligeant envoyé, tout ce que les divers intérêts qu'il avait lui devaient faire dire, et pour le salut de Porsenna, et pour la liberté de Clélie ; après quoi ne pouvant plus souffrir la contrainte, il parut si inquiet, et à Sicanus, et à Cibicie, qu'ils crurent que la blessure lui faisait tant de douleur, que leur présence l'incommodait, si bien qu'ils le laissèrent dans la liberté de se plaindre avec son ami. En effet, ils ne furent pas plutôt hors de sa chambre, que le regardant avec des yeux à inspirer de la pitié à l'âme la plus dure : « Eh bien mon cher Célère, lui dit-il, que dites-vous de la cruauté de ma destinée, vous qui savez toutes mes disgrâces et toutes mes aventures et qui devez être accoutumé à me voir malheureux ? N'est-il pas vrai, poursuivit-il, que vous n'avez pu prévoir ce qui m'arrive aujourd'hui ? Sans parler de mille choses fâcheuses et surprenantes qui me sont arrivées depuis le premier moment que je vis la lumière, jusqu'à celui où je crus devoir être heureux en épousant l'incomparable Clélie. N'y a-t-il rien de plus terrible que de voir que lorsque tous mes rivaux ne sont plus en état de me nuire, la Terre tremble pour renverser toute ma félicité ; pour m'arracher Clélie d'entre les bras et pour la mettre entre ceux d'un de mes rivaux ? Pour achever la bizarrerie de mon destin, je sauve la vie à un Prince qui veut la faire perdre à un autre en qui je dois m'intéresser comme à la mienne ; je donne la mort à celui qui avait fait une conjuration pour la liberté, je vois Clélie de mes propres yeux en la puissance d'Horace et je trouve un nouveau rival en la personne d'un Prince que je croyais être mon ami et que je n'aurais jamais soupçonné d'être amant de Clélie. Cependant je ne puis rien faire que souffrir puisque je ne suis pas en état ni d'aller après le ravisseur de Clélie, ni d'aller protéger Porsenna, ni de me découvrir à Aderbal pour ce que je suis, car il n'y aurait nulle raison de lui apprendre que je suis son rival, tant que lui et moi serons en état de ne pouvoir nous être redoutables, en cas que nous soyons ennemis, comme il y a grande apparence que nous le serons. »

Aronce se serait bien plaint plus longtemps, n'eût été que Sicanus rentra dans la chambre pour lui amener deux personnes qui lui étaient infiniment chères, puisque c'était véritablement de Nicius et de Marcia sa femme qu'il lui présenta, qu'il devait attendre le plus grand secours aux termes où étaient alors ses affaires, aussi les reçut-il avec toute la joie dont il pouvait être capable. Pour Sicanus il lui demanda pardon de ne lui avoir pas rendu autant de respect qu'il lui en devait. « Quoi Nicius, dit alors Aronce en le regardant, vous avez crû qu'il était à propos d'obliger le généreux Sicanus à garder un secret qui m'importe tant, en lui apprenant qui je suis !

— Oui Seigneur, reprit Nicius, et je suis si assuré de sa fidélité, que c'est dans ce château que tous les amis du Roi Porsenna doivent s'assembler, pour aviser ce qu'on doit faire pour la liberté de ce Prince, et pour votre reconnaissance.

— De grâce Seigneur, dit alors Sicanus à Aronce, ne faites pas ce tort à l'homme du monde qui a le plus de passion de vous servir, de le soupçonner d'être capable de trahir le secret qu'on lui a confié, car comme je suis persuadé que c'est servir importamment le Prince de Pérouse, que de servir le

Roi Porsenna, je le fais sans scrupule aucun. Jugez donc ce que je dois faire pour vous qui lui avez sauvé la vie.

— En mon particulier, dit Marcia à Aronce, je puis vous assurer que Sicanus a plus d'un intérêt de souhaiter que vous soyez heureux, et l'on peut dire enfin que le bonheur de deux états est si inséparablement attaché au vôtre, qu'ils seront assurément tous deux détruits, si vous ne les sauvez en vous sauvant vous-même. »

Après cela, Aronce ayant dit beaucoup de choses obligeantes à ceux qui lui parlaient, ils commencèrent de songer ce qu'il était à propos de faire pour la liberté de Porsenna, pour celle de la Reine sa femme et pour la reconnaissance d'Aronce.

Ils trouvèrent pourtant qu'il était à propos d'attendre de prendre une résolution décisive, jusqu'à ce que trois hommes de très grande considération dans cet état, et qui étaient fort attachés aux intérêts de Porsenna, fussent arrivés au château, où l'état d'Aronce ne lui permettait pas d'agir. Cependant Sicanus dit alors à Aronce qu'il y avait une princesse dans sa maison dont il serait à propos de se servir, parce qu'elle avait beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'un homme qui en avait un fort grand sur celui du Prince Mézence. « Mais, répliqua Aronce, peut-on se confier à cette princesse, puisqu'elle a quelque commerce avec un favori du Prince de Pérouse ?

— Oui Seigneur, reprit Sicanus, on le peut, car la Princesse des Léontins a une aversion si forte pour celui sur qui elle a un si grand crédit, que quand elle serait moins généreuse qu'elle n'est, elle serait toujours très fidèle à ceux qui la prieraient de ne dire pas ce qu'on lui aurait dit, à un homme à qui elle voudrait ne parler jamais. Et puis, à dire vrai, cette princesse ayant autant de vertu que de beauté, n'aurait garde de vouloir vous nuire joint qu'Aurélie a une si grande part à son affection, qu'elle s'en peut tout promettre. En effet, sans savoir rien de votre naissance, la seule action généreuse que vous avez faite en sauvant la vie au Prince Mézence, lui a donné tant de disposition à vous servir, qu'elle a fait promettre à Aurélie qu'elle obtiendrait de vous que vous endureriez qu'elle vous fît une visite.

— Si j'étais en état de la prévenir, reprit Aronce, je vous prierais de me mener à son appartement à l'heure même ! Mais comme cela n'est pas, il faut laisser conduire la chose à votre discrétion et à celle de la généreuse Aurélie. »

Après cela, Sicanus, Marcia, et Nicius, laissèrent Aronce entre les mains des chirurgiens, qui vinrent alors pour le panser. D'autre part, le Prince de Numidie qui aimait effectivement Aronce et pour son grand mérite qu'il connaissait bien, et parce qu'il le regardait comme un frère adoptif de Clélie dont il était amoureux, envoyait continuellement savoir de ses nouvelles. Il lui fit même proposer par un sentiment d'amitié, de faire mettre son lit dans sa chambre, afin d'avoir la consolation de l'entretenir sans l'incommoder, mais Aronce s'en défendit sur le prétexte de ne vouloir pas l'importuner, quoique ce fût par un sentiment jaloux, dont il ne pouvait être le maître.

Cependant, Sicanus ayant fait savoir à la Princesse des Léontins, qu'Aronce recevrait sa visite avec beaucoup de satisfaction, elle se résolut de l'aller

voir vers le soir, accompagnée d'Aurélie, et de Marcia. En attendant l'heure où elle devait faire cette obligeante visite, elle s'entretenait avec Aurélie, Marcia, et Célère, que Sicanus lui avait mené et elle s'entretenait avec eux, de la force de cette inclination qui fait que l'esprit ne peut jamais demeurer en une assiette si égale, qu'il ne penche de nul côté entre les choses du monde qui ont le plus d'égalité entre elles. « Car enfin, disait-elle à Aurélie, j'en fais aujourd'hui une expérience qui fortifie extrêmement toutes les raisons qu'on peut apporter pour prouver la force de l'inclination, puisqu'il est vrai que je ne puis douter que l'envie que j'ai de voir Aronce, ne soit un effet de cette puissante inclination qui est aussi inconnue que le sont les vents dont on ignore la véritable cause, et qui est aussi forte qu'eux en beaucoup d'occasions. En effet, ajouta-t-elle, pour faire voir ce que je dis, il ne faut que considérer que le Prince de Numidie et Aronce sont arrivés presque tous deux en même temps ici et qu'on m'en a presque dit les mêmes choses ! Sicanus m'a dit que le Prince de Numidie est grand et de belle taille, qu'il est fort agréable, tout brun qu'il est, et qu'il a la mine fort haute ! Une fille qui est à moi et qui sait admirablement dépeindre les gens quand elle les a vus, m'a dit qu'Aronce est de la plus belle taille du monde, qu'il a l'air grand et noble, les cheveux cendrés, les yeux bleus, tous les traits agréables, et la mine tout à fait héroïque. De plus, si j'ai su qu'Aronce avait fait une belle action en sauvant la vie du Prince de Pérouse, j'ai su aussi que le Prince de Numidie en avait fait une fort généreuse en combattant sur ce lac contre un homme qui enlevait une fille de qualité. Ils sont même tous deux blessés ; on m'a dit qu'ils ont tous deux beaucoup d'esprit ; ils me sont également étrangers, et également inconnus. On croit même qu'ils sont tous deux malheureux, parce qu'ils paraissent tous deux fort mélancoliques. Ainsi il y a quelque différence entre eux dans mon esprit, c'est que je sais qu'Aderbal est Prince, que je ne sais point la naissance d'Aronce. Cependant je n'ai eu nulle intention d'aller voir le Prince de Numidie et j'ai une impatience étrange d'aller voir Aronce ; je suis tellement préoccupée en sa faveur, que je ne doute point du tout qu'il ne soit beaucoup plus honnête homme que le Prince Aderbal.

— Comme je ne connais pas assez le Prince de Numidie, reprit Célère, pour être juge équitable de son mérite, je n'ai garde d'oser porter nul jugement de lui. Mais Madame, je puis vous assurer que pour Aronce, vous ne sauriez vous empêcher de dire quand vous le connaîtrez bien, que vous n'avez jamais connu un plus honnête homme que lui. En effet Madame, il a tout ce qu'on peut désirer en un homme accompli et je défie ceux qui le connaissent le mieux, de trouver un défaut en lui, et de pouvoir faire un souhait à son avantage : Premièrement, Aronce a infiniment d'esprit il l'a grand, ferme, agréable et naturel tout ensemble. Il sait plus qu'un homme de sa naissance et de la profession qu'il a faite toute sa vie, ne doit savoir ; il sait en homme de grande qualité, et en homme qui sait le monde. Pour du cœur, Aronce en a autant qu'on en peut avoir, mais j'entends de ce cœur qui rend le lion digne d'être nommé le roi des animaux, c'est-à-dire de celui qui pardonne aux faibles et qui tient autant de la générosité, que de ce

qu'on appelle précisément courage et valeur. De plus, Aronce a l'âme tendre et le cœur sensible : il aime ses amis comme lui-même et les sert avec ardeur ; il croit que la probité doit être dans le cœur de tous les hommes et que les Princes ne doivent point se dispenser d'avoir toutes les vertus des particuliers, quoiqu'ils soient obligés d'en avoir d'autres qui leur sont particulières. Il a de la douceur, de la bonté, un charme inexplicable dans sa conversation qui le rend maître du cœur de tous ceux qui l'approchent. Pour le définir en peu de mots, Aronce pourrait être admirablement honnête homme, de quelque condition qu'il fût né, car il a toutes les vertus qu'on pourrait désirer en tous les hommes.

— Après cela, dit la Princesse des Léontins, on peut dire que l'inclination que j'ai pour Aronce que je ne connais pas, n'est pas une inclination mal fondée, toute aveugle qu'elle me paraît, mais le mal est qu'on en a quelquefois qui ne se trouvent pas toujours d'accord avec la raison.

— Pour moi, dit Aurélie, je suis persuadée que ce qu'on appelle bien souvent inclination, ne l'est pas, et que la raison pour laquelle on penche toujours plus d'un côté que d'autre, est qu'il ne se peut jamais trouver une si grande égalité entre les personnes qu'on connaît ou dont on entend parler, qu'il ne s'y trouve quelque différence. De sorte que comme c'est le propre de l'esprit de discerner et de choisir, il cherche effectivement toujours à faire choix de ce que le cœur doit aimer ; ainsi on donne très souvent à une inclination aveugle, ce qui est le véritable effet d'une lumière fort clairvoyante.

— Il y a sans doute beaucoup d'esprit à ce que vous dites, reprit Célère, mais cela n'empêche pas que je ne sois persuadé que l'inclination est une chose effective, où la raison n'a point de part, car il se trouve quelquefois que la raison veut une chose, et notre inclination une autre et, qu'encore que nous connaissions que ce que nous aimons soit moins aimable que ce que nous n'aimons pas, nous ne laissons pas de l'aimer.

— Comme j'ai plus d'expérience du monde, ajouta Marcia, que tous ceux devant qui je parle parce que je l'ai vu plus longtemps j'ai remarqué cent et cent fois des effets si prodigieux de cette inclination aveugle, que je ne puis douter de sa force : j'ai quelquefois vu des hommes de grand esprit aimer des femmes qui n'en avaient presque point et qui n'avaient même guère de beauté ; j'ai vu aussi des femmes de beaucoup de mérite favoriser des hommes qui étaient méprisés de tout le monde, et en mépriser d'autres qui étaient fort dignes d'estime ; j'ai même connu avec certitude que j'ai été portée à avoir de l'amitié pour quelques personnes plutôt que pour d'autres, sans que j'en pusse dire la raison. En effet je discernais si bien qu'encore qu'elles eussent du mérite ce n'était point cela seulement qui faisait l'affection que j'avais pour elles, qu'il s'en fallait peu que je ne crusse que quand elles n'en auraient point eu, je n'aurais pas laissé de les aimer, tant il est vrai que j'ai toujours bien su distinguer ce que j'ai aimé par choix, de ce que j'ai aimé par inclination.

— On croit quelquefois qu'on ne choisit point, reprit Sicanus, qu'on ne laisse pas de choisir car ceux qui ont l'imagination vive et l'esprit pénétrant

se déterminent si promptement à ce qu'ils veulent estimer, qu'eux-mêmes ne s'aperçoivent pas des propres opérations de leur esprit : ainsi ils donnent à leur inclination ce qui ne lui appartient pas ; joint aussi qu'une des choses qui autorise le plus ceux qui donnent tout à l'inclination, est qu'il se trouve tant de gens qui choisissent mal, et qui aiment ce qui n'est point aimable, que chacun ne pouvant comprendre que la raison soit capable de si grandes erreurs, aime mieux dire qu'elle le laisse conduire par une inclination aveugle, que d'avouer qu'elle est quelquefois aveugle elle-même. De cette sorte on cherche une excuse à tous les mauvais choix qu'on fait car, pour la plus grande partie des gens, ils croient que c'est être à moitié justifié que de dire qu'ils n'ont pu résister à leur inclination.

— Pour moi, reprit Aurélie, quoique je sois fortement persuadée que l'inclination est quelque chose de bien puissant, je ne croirais pas être justifiée si elle me faisait faire un mauvais choix : mais je croirais du moins mériter plus d'être excusée, si je faisais une faute par la force de mon inclination, que par défaut de connaissance. »

Après cela, la Princesse des Léontins se leva pour aller à l'appartement d'Aronce, où elle fut conduite par Célère et suivie par Sicanus, par Marcia, et par Aurélie. Cette entrevue se fit de part et d'autre de la plus spirituelle manière au monde car, encore que les personnes qui ont le plus d'esprit, ne sachent presque jamais que se dire, la première fois qu'elles se voient, il n'en fut pas de même de la Princesse des Léontins et d'Aronce. En effet, la conversation fut aussi libre que s'ils se fussent vus toute leur vie et ils connurent si bien dès le premier moment qu'ils se virent qu'ils méritaient l'estime l'un de l'autre, qu'ils agirent comme s'ils eussent déjà eu quelque amitié ensemble. La Princesse des Léontins loua hautement la grande action qu'il avait faite en sauvant la vie au Prince de Pérouse et il loua avec beaucoup d'exagération, la bonté qu'elle avait de le venir voir. Ce furent pourtant des louanges sans affectation et qui ne tenaient rien de la flatterie, n'embarrassaient pas ceux qui les recevaient. Mais ce qui leur donna encore plus d'inclination l'un pour l'autre, fut qu'ils connurent, malgré la contrainte qu'ils se faisaient, qu'ils avaient tous deux quelque grand sujet d'inquiétude et ils pensèrent même que leurs chagrins pouvaient venir d'une même cause. De sorte que trouvant en eux diverses choses propres à faire qu'ils eussent une grande disposition à lier amitié ensemble, on peut dire que si la Princesse des Léontins se sépara d'Aronce avec beaucoup d'estime pour lui, il demeura avec beaucoup d'admiration pour elle. Il est vrai que comme il avait alors des choses dans l'esprit qui l'occupaient, et l'affligeaient étrangement, il ne songea plus qu'à sa douleur dès qu'il l'eut perdue de vue, qu'aux remèdes qu'il pourrait trouver aux maux qu'il sentait.

Pour la Princesse des Léontins, quoiqu'elle eût aussi de la douleur, comme elle n'était pas si pressante que celle d'Aronce, elle eut une si forte curiosité de savoir sa naissance et ses aventures, qu'elle pria instamment Aurélie de lui vouloir dire ce qu'elle en savait, dès qu'elle fut retournée à sa chambre. « Ce que vous me demandez Madame, lui répliqua-t-elle, est d'une si grande conséquence, que je n'oserais vous dire ce que j'en sais, sans la per-

mission d'Aronce, quoiqu'il lui importe beaucoup que vous le sachiez. Joint aussi que ne sachant qu'une partie de ses aventures, je ne pourrais pas vous donner toute la satisfaction que vous désirez, mais je vous promets de prier Sicanus d'obliger Aronce à souffrir que vous les sachiez. »

Et en effet Aurélie tint sa parole à la Princesse des Léontins ; elle pressa fort son mari de faire en sorte qu'Aronce endurât que cette princesse sût toute son histoire. Il est vrai qu'elle n'eut pas grande peine à le lui persuader, car, comme il jugeait qu'elle pouvait servir importamment Aronce, il pensa qu'il était nécessaire qu'elle la connût ; si bien que, communiquant son sentiment à Nicius, à Marcia, et à Célère qui le trouvèrent raisonnable, ils furent tous ensemble trouver Aronce pour lui persuader d'endurer que la Princesse des Léontins sût tout le secret de sa vie.

D'abord il eut quelque peine à s'y résoudre, parce que naturellement il n'aimait point à faire savoir ses aventures ; mais, après que Sicanus lui eût fait comprendre combien il lui importait d'obliger la Princesse des Léontins, il consentit à ce qu'on désirait de lui. Il est vrai que la curiosité de cette princesse ne pût être si tôt satisfaite qu'elle l'eût désiré car on sût que le Prince de Pérouse, pour faire plus d'honneur à celui qui lui avait sauvé la vie, avait voulu que la Princesse sa femme le visitât, qu'elle arriverait dans une heure et que Tiberinus, qui était alors le plus en faveur en cette Cour, et qui était amoureux de la Princesse des Léontins, venait aussi à l'île des Saules, de sorte qu'il fallut remettre la chose à une autre fois. Il fallut même que Sicanus fît cacher Nicius et Marcia parce qu'il importait trop à Aronce qu'on ne sût pas qu'ils étaient dans l'État du Prince de Pérouse, jusqu'à ce qu'il en fut temps. Ainsi, on les mit dans un appartement où l'on donna ordre que personne ne pût entrer, avec une défense expresse à tous les domestiques de Sicanus, de dire à qui que ce soit qu'il y eût d'autres étrangers dans ce château qu'Aronce et le Prince de Numidie. En effet, la Princesse de Pérouse suivie de cinq ou six femmes de qualité, et conduite par Tiberinus, fit sa visite, sans que nul de ceux qui l'accompagnaient ne sût que Nicius et Marcia étaient dans ce château.

Cependant, comme Sicanus n'avait pas manqué d'avertir le Prince de Pérouse qu'Aderbal était arrivé chez lui, la Princesse sa femme, crût que la qualité de ce Prince voulait qu'elle lui fît sa première visite. Ce qu'il y eut de remarquable, fut que le Prince de Numidie, qui ne savait pas qu'Aronce fût son rival, ne lui parla que de lui, tant que leur conversation dura, exagérant toutes les belles choses qu'il avait faites du temps qu'il était à Carthage où il l'avait connu. « Mais après m'avoir dit mille biens du généreux Aronce, lui dit alors la Princesse de Pérouse, il faut que vous me disiez encore sa condition afin que le Prince à qui il a sauvé la vie, sache mieux comment il le faut traiter.

— Aronce est si illustre par lui-même, reprit le Prince de Numidie, que quand il ne serait pas d'une fort grande qualité, il mériterait d'être traité comme s'il était fils de roi. Ce qu'il y a de vrai, est qu'on n'a jamais su à Carthage où il est né. On en a parlé si diversement, que je ne puis vous en rien dire d'assuré. Ce que je sais avec certitude est qu'il a été élevé par un

homme de qualité de Rome, qui, en ayant été exilé par Tarquin, vint se réfugier à Carthage, où je l'ai connu. Cependant, je ne laisse pas d'être persuadé qu'il faut qu'Aronce soit d'un sang fort noble car il a tous les sentiments si grands, qu'il n'est pas possible de s'imaginer que sa naissance ne soit pas illustre.

— Je m'imagine, lui dit alors la Princesse de Pérouse, que j'entendrai votre éloge de la bouche d'Aronce comme je viens d'entendre le sien de la vôtre ! C'est pourquoi dans l'espérance de vous connaître par lui, comme je viens de le connaître par vous, je vous quitte plus tôt que je ne ferais ; ce ne sera pourtant, ajouta-t-elle, qu'après vous avoir offert toutes les choses dont vous pouvez avoir besoin. »

Le Prince de Numidie répondit au compliment de cette princesse avec beaucoup de civilité, la conjurant, par modestie, de ne croire pas tout ce qu'Aronce dirait de lui, car comme il ne savait pas les sentiments qu'il avait alors dans l'âme, il présupposait que, suivant son humeur bienfaisante, il en parlerait avec exagération. De sorte que la Princesse de Pérouse, après avoir encore été un quart d'heure avec le Prince de Numidie à qui Tiberinus offrit aussi toutes choses, fut pour aller à l'appartement de la Princesse des Léontins. Elle la trouva qui la venait joindre, si bien qu'après les premiers compliments, elle la mena à la chambre d'Aronce, qui reçut la visite de cette Princesse avec autant de civilité, que s'il n'eût pas su que, selon toutes les apparences, elle ferait de grands obstacles à tous les desseins qu'il avait.

D'abord, elle lui fit mille remerciements de ce qu'il avait sauvé la vie au Prince son mari ; ensuite, elle l'assura de la reconnaissance qu'il en voulait avoir et elle lui dit aussi qu'il avait donné des ordres si exprès pour faire chercher dans tout son État si on n'apprendrait point ce qu'était devenue la personne dont il désirait savoir des nouvelles, qu'il avait lieu d'espérer qu'on en découvrirait quelque chose.

Aronce remercia alors cette princesse avec une civilité pleine de joie, qui faisait bien connaître qu'il prenait un grand intérêt en la personne dont il souhaitait la liberté. Ensuite la Princesse de Pérouse lui parla du Prince de Numidie et lui dit qu'il lui avait tant dit de choses à son avantage, qu'il fallait de nécessité qu'elle crût qu'il était fort de ses amis, « Car enfin, ajouta-t-elle, quoique vous méritiez toutes les louanges qu'il vous a données, je ne laisse pas de croire que j'ai raison d'en tirer la conséquence que j'en tire, puisqu'il est vrai qu'il se trouve peu de personnes qui louent avec excès, si l'amitié ne les y oblige.

— J'ai sans doute reçu beaucoup de marques de celle du Prince de Numidie du temps que j'étais à Carthage, répliqua-t-il, mais je suis persuadé qu'il s'en repentira quelque jour quand il me connaîtra mieux, et qu'ainsi, je ne dois pas tirer vanité des louanges qu'il me donne. Cependant bien que je sois fortement persuadé de ce que je dis, je ne laisse pas de vous assurer que c'est un Prince d'un grand mérite, qui a des qualités qui le distinguent autant du commun des hommes, que sa naissance l'en sépare ».

Après cela Aronce se tut, car, dans les sentiments cachés qu'il avait dans l'âme, s'il eût été moins généreux, il n'eût pas parlé si avantageusement de

ce nouveau rival qu'il avait découvert depuis peu, et qui augmentait encore son inquiétude, lui semblant qu'il avait quelque sujet de se plaindre de Clélie qui lui avait fait un secret de cette conquête.

Pendant que la Princesse de Pérouse entretenait Aronce, Tiberinus parlait à la Princesse des Léontins, qui, dans l'aversion qu'elle avait pour lui, avait une peine étrange à se contraindre, pour ne lui montrer pas tout ce qu'elle avait dans l'âme. Pour Aurélie, elle parlait avec les dames qui avaient accompagné la Princesse de Pérouse et Sicanus entretenait Célère. Mais à la fin, la visite de la Princesse de Pérouse étant faite, elle s'en retourna après avoir fait une magnifique collation à l'appartement d'Aurélie, qui la fut conduire jusque dans le bateau qui l'avait amenée, et qui la ramena jusqu'au bord du lac où ses chariots l'attendaient.

À peine fut-elle partie, que Nicius et Marcia sortirent du lieu où ils étaient cachés, que la Princesse des Léontins parla à Aurélie pour la solliciter de se souvenir de la promesse qu'elle lui avait faite, si bien qu'Aurélie en ayant parlé à Sicanus, et Sicanus à Aronce, il fut résolu pour de puissantes raisons, que, le lendemain, aussitôt après dîner, Célère irait à la chambre de la Princesse des Léontins pour lui raconter tout ce qu'elle voulait savoir de la fortune d'Aronce, de qui il savait toutes les aventures jusqu'aux moindres circonstances.

Afin qu'il les pût encore mieux dire, le hasard fit qu'étant allé le soir chez le Prince de Numidie, il apprit de sa bouche quel était l'amour qu'il avait pour Clélie et tout ce qui s'y était passé, ce Prince le lui disant, afin qu'il l'apprît à Aronce, puisqu'il ne le pouvait voir pour le lui dire. Si bien que, soit par Aronce, par le Prince de Numidie, ou par lui-même, Célère était pleinement instruit de tout ce qui pouvait contenter la curiosité de la Princesse des Léontins : aussi ne manqua-t-il pas d'aller le lendemain à sa chambre où elle était seule avec Sicanus et Aurélie, pour lui apprendre ce qu'elle voulait savoir. À peine y fut-il, qu'il se vit obligé, par les prières de cette Princesse, de commencer son discours de cette sorte.

— Je ne sais Madame, si en vous disant seulement que je m'en vais vous apprendre les aventures d'Aronce et de Clélie, je parle comme il faut parler, puisqu'il est vrai qu'il n'est pas possible de vous faire bien comprendre l'état présent de la fortune de ce grand Prince, sans vous dire beaucoup de particularités de celle du Roi son père.

— Quoi, interrompt la Princesse des Léontins, Aronce est fils de roi ?

— Oui Madame, répliqua Célère, Aronce est fils du plus illustre Prince de toute l'Étrurie et du plus malheureux roi de la Terre, puisque le roi Porsenna est son père.

— Eh de grâce ! reprit la Princesse des Léontins, s'il est en votre pouvoir de m'apprendre les aventures de Porsenna, aussi bien que celles d'Aronce, ne m'en cachez rien s'il vous plaît, car encore qu'il y ait déjà quelque temps que je sois en ce pays, je ne les sais que fort confusément, parce que j'ai tant eu de choses fâcheuses qui m'ont occupé l'esprit, que je n'ai pas eu la curiosité de m'informer des malheurs des autres, en une saison où je n'avais pas la force de supporter constamment les miens.

— Puisque vous me l'ordonnez Madame, reprit Célère, et que ce que vous souhaitez de moi est même si nécessaire à vous bien instruire du pitoyable état où se trouve le Prince Aronce, et que vous ne pourriez le savoir sans cela, il faut que je reprenne les choses d'assez loin et que je vous dise que le feu Roi de Clusium, père de Porsenna, ayant guerre contre le Prince de Pérouse qui règne présentement, gagna une fameuse bataille contre lui. Mais il faut ensuite que vous sachiez qu'en la gagnant, il eut le malheur que le Prince son fils qui la lui avait fait gagner, fût fait prisonnier en poursuivant trop loin ceux qu'il avait vaincus, de sorte que Mézence croyant avoir eu autant d'avantages en cette occasion que son ennemi, la victoire ne produisit point la paix entre ces deux Princes, qui continuèrent de se faire la guerre comme auparavant.

Cependant, Porsenna qui était alors un des plus beaux Princes du monde et qui est encore aujourd'hui un des plus illustres rois de la Terre, fut traité avec toute la civilité qu'on devait à sa condition, quoiqu'il fût gardé avec autant d'exactitude, que si au lieu d'être un prisonnier de guerre, il eût été un prisonnier d'État. Pour cet effet on le mit dans un château qui n'est qu'à six mille de Pérouse et qui est en une assiette si avantageuse, que cent hommes le défendraient contre cent mille. Mais pour son bonheur, ou pour son malheur (car je ne sais pas bien comme il faut parler de cette rencontre), la Princesse Nicétale, première femme du Prince de Pérouse, ayant été fort malade, on lui ordonna d'aller tâcher de recouvrer la santé en un air moins subtil que celui de Pérouse, de sorte que les médecins n'en trouvant point qui lui fût plus propre que celui du château où l'on gardait le Prince Porsenna, elle y fut ; comme il est extrêmement grand, et qu'il y a même une tour qui en est séparée, elle y pouvait être sans que la garde de cet illustre prisonnier en fût moins exacte. En y allant, elle mena la Princesse Galerite, sa fille unique, qui n'avait alors que quinze ans et était d'une beauté si éclatante et si prodigieuse, qu'on ne la pouvait voir sans admiration. Aussi le Prince Porsenna, que Nicétale visita plusieurs fois dans la tour où il était gardé, ne put-il la voir sans en avoir le cœur touché si sensiblement, qu'il devint plus captif de la fille, par l'amour qu'elle lui donna, qu'il ne l'était du père par les lois de la guerre.

Comme Nicétale était une Princesse de grand esprit, elle s'aperçut plus tôt que la jeune Galerite, de la passion de Porsenna ; mais elle s'en aperçut avec joie, car, comme elle aimait la paix, elle regarda cette amour naissante, comme l'unique moyen qui la pouvait rétablir entre le Roi de Clusium et le Prince de Pérouse son mari. Ainsi, bien loin de s'opposer à son accroissement, elle contribua beaucoup à son progrès par les fréquentes visites qu'elle fit à cet illustre captif, qui voyant l'extrême jeunesse de la personne qu'il aimait et ne la voyant jamais sans la Princesse Nicétale, jugea bien que pour acquérir l'amour de Galerite, il fallait acquérir l'amitié de sa mère. Et en effet, il se mit si admirablement bien dans son esprit, qu'elle vint à l'aimer comme s'il eût été son fils. Cependant il ne laissa pas d'agir si adroitement, que la jeune Princesse de Pérouse connut qu'il avait pour elle, ce qu'elle avait ouï nommer amour et elle sentit même bien tôt, qu'elle avait

pour lui je ne sais quelle sorte de tendresse, qu'elle n'avait jamais eue pour personne. Mais enfin, sans m'arrêter à vous dire exactement avec quelle galanterie et avec quelle adresse, cet amant prisonnier persuada son amour à celle qui l'avait fait naître, je vous dirais seulement qu'il en vint au point de lui en écrire, et d'obtenir la permission d'en parler à Nicétale, qui, dans la haute estime qu'elle avait pour lui, reçut ce qu'il lui dit de son amour pour la Princesse sa fille, de la plus obligeante manière du monde. Elle lui confia alors tout le secret de son cœur. Elle lui dit donc qu'elle connaissait bien qu'unifiant l'État du Roi de Clusium et celui du Prince de Pérouse, c'était sans doute le mettre en termes de pouvoir, un jour, donner la loi à toute l'Étrurie ; se voir même en puissance de disputer de force avec la fameuse Volterre, et même avec la superbe Rome ! Mais que connaissant les sentiments que Mézence avait pour le Roi de Clusium son père, elle était fortement persuadée qu'il ne consentirait jamais à entendre à la paix tant qu'il serait dans les fers, ou que s'il y entendait, ce ne serait pas à condition de donner sa fille à son prisonnier. « C'est pourquoi, lui dit-elle alors, il faut imaginer un expédient par lequel on puisse vous rendre heureux, et redonner la paix à deux États qui ne peuvent subsister en guerre.

— Hélas Madame, lui dit-il, quel expédient peut trouver un Prince accablé de tant de chaînes différentes ?

— Comme j'ai conçu une fort haute estime de votre vertu, reprit-elle, je veux vous faire une proposition, qui selon toutes les apparences, fera réussir votre dessein fort heureusement, si on suit mon avis. Mais généreux Porsenna, poursuivit-elle, avant que de vous la faire, il faut que vous me juriez solennellement, que vous ne me promettrez que ce que vous me voudrez tenir !

— Je vous promets Madame, lui dit-il, que je ne manquerai jamais à la parole que je vous donnerai et que je ne me servirai jamais du privilège que les prisonniers peuvent avoir de ne tenir point leur parole ! Mais promettez-moi aussi, que vous ne me commanderez pas de cesser de vous respecter, et d'aimer l'admirable Galerite.

— Au contraire, reprit Nicétale, je prétends vous mettre en état de l'aimer toujours, et de lui permettre même de vous aimer innocemment toute sa vie.

— Mais pour faire réussir un si grand dessein, il faut que je fasse en sorte que vous sortiez de prison sans qu'on soupçonne que je vous en aie fait sortir. Il ne faudra pourtant pas, dit-elle, que vous alliez à Clusium, de peur de n'être pas maître de vous-même en ce lieu-là, c'est pourquoi il faudra que vous alliez auprès du Roi de Cere, qui étant demeuré neutre pendant cette guerre, est fort propre à être médiateur entre le Roi de Clusium, et le Prince mon mari. Mais avant que la chose s'exécute, il faut que vous me promettiez qu'en cas, que par vos soins et par votre adresse, vous ne puissiez porter ces deux Princes à faire la paix et à consentir que vous épousiez Galerite, vous reviendrez reprendre vos fers, car il ne serait pas juste, sachant quelle est votre valeur et votre bonne fortune à la guerre, que j'allasse remettre un aussi vaillant homme que vous, à la tête d'une armée qui devrait combattre

contre Mézence. Car enfin, quoiqu'il soit très violent, et même quelquefois injuste, je ne laisse pas d'être sa femme, et de devoir entrer dans ses intérêts, contre tout le reste du monde ; c'est pourquoi, songez bien si vous êtes capable de faire ce que je désire de vous.

Comme Porsenna était fort amoureux, et que ce que lui proposait Nicétale était équitable, il lui promit avec joie tout ce qu'elle voulait, à condition qu'elle lui promît aussi de n'oublier rien, pour faire qu'il épousât la princesse sa fille. De sorte qu'étant tombés d'accord de toutes choses, ils résolurent que dès que cette princesse serait retournée à Pérouse, celui qui commandait dans ce château qui dépendait absolument de Nicétale, lui donnerait lieu de s'échapper.

Ainsi par un intérêt d'amour, Porsenna se trouva obligé de souhaiter que la personne qu'il aimait s'éloignât de lui. Comme en effet, Nicétale désirant passionnément que la paix se fît devant que la campagne recommençât, hâta son retour, pour hâter l'exécution du dessein qu'elle avait. Mais comme elle regardait alors Porsenna comme un Prince qui devait être mari de la princesse sa fille, elle souffrit, le jour qui précéda son départ, qu'il lui parlât quelque temps en particulier, durant qu'elle entretenait bas une femme de qualité qui était alors auprès d'elle, et qui n'était arrivée que le matin seulement. Si bien que de cette sorte, Porsenna fut dire adieu à cette jeune et belle personne de qui le grand esprit égalant la grande beauté, lui fit dire les choses du monde les plus judicieuses, et les plus obligeantes au prince qu'elle allait quitter. Après qu'il lui eut fait mille protestations de fidélité, elle lui dit qu'elle ne voulait pas l'obliger à tant de choses que la Princesse sa mère, puisqu'en cas qu'il ne pût faire la paix entre le Roi de Clusium et le Prince de Pérouse, elle se contenterait qu'il ne portât point les armes contre le Prince son père. Mais Porsenna lui ayant répondu, que s'il était libre, l'honneur voudrait qu'il combattît pour le sien, il lui dit ensuite que l'honneur et l'amour le rappelant également auprès d'elle, s'il ne pouvait faire la paix, il ne manquerait pas de venir reprendre les fers qu'il quittait, qui lui semblaient beaucoup plus légers, que ceux dont l'amour l'avait accablé.

Enfin Madame, cette séparation fut tendre, et touchante et ceux qui ont raconté cette aventure, disent qu'il n'était pas croyable qu'une aussi jeune personne que Galerite, eût pu se tirer d'une conversation de cette nature avec autant de jugement, et autant d'adresse ; aussi assure-t-on que cet entretien particulier augmenta de beaucoup l'amour que ce Prince avait pour elle.

Cependant, Nicétale après lui avoir reconfirmé ses promesses, et qu'il lui eût aussi renouvelé les siennes, s'en retourna à Pérouse, laissant un ordre secret à celui qui commandait dans ce château, qui était fils de la gouvernante de la Princesse Galerite, de laisser échapper Porsenna dans quatre ou cinq jours, mais de le faire si adroitement qu'il n'en parût pas coupable. Cet homme sur qui sa mère avait autant de pouvoir par son adresse, que par celui que la nature lui donnait, se disposa à hasarder sa fortune, par l'espérance de la rendre meilleure. De sorte que la chose s'exécutant fort

heureusement quelques jours après que la Princesse Nicétale fut retournée à Pérouse, Porsenna se sauva comme s'il eût suborné quelques-uns de ses gardes qui disparurent aussi bien que lui, sans que Mézence sût rien alors, ni de l'amour de Porsenna pour Galerite, ni de l'intelligence de Nicétale avec Porsenna.

Cependant, ce Prince, suivant sa parole, fut à Cere, d'où il envoya vers le Roi de Clusium pour le conjurer de tacher de faire la paix avec le Prince de Pérouse, en lui proposant son mariage avec la princesse sa fille ; mais comme celui qui fut chargé de cet emploi était un homme de qualité fort adroit que le Roi de Cere, à qui Porsenna s'en était fait connaître, lui avait donné, il l'instruisit pleinement de toutes les raisons qui devaient obliger le Roi, son père, à faire ce qu'il voulait, le chargeant s'il ne pouvait l'y porter, de lui dire qu'il n'était libre qu'en apparence et qu'il retournerait dans les prisons du Prince de Pérouse dès qu'il aurait perdu l'espérance d'être mari de la Princesse Galerite, et de donner la paix à deux des plus considérables États de tout l'Étrurie. D'abord le Roi de Clusium fut étrangement irrité de ce que le Prince son fils était plutôt allé à Cere qu'auprès de lui, et plus irrité encore de la proposition qu'il lui faisait faire. Mais, comme Porsenna avait écrit secrètement à tous ceux qui avaient quelque crédit sur l'esprit du Roi son père, afin qu'ils le portassent à la paix, ils surent si bien lui représenter que son peuple était las de la guerre, et l'avantage que le mariage de son fils avec la jeune Princesse de Pérouse lui apporterait, qu'enfin il se résolut d'envoyer offrir la paix à Mézence, à qui la fuite de Porsenna avait étrangement abattu le courage, car il ne savait pas les conditions avec lesquelles il était sorti de ses fers. Néanmoins, comme il a le cœur fier et l'âme vindicative, il ne pouvait se résoudre à écouter nulle proposition de paix ni d'alliance, avec un Prince qu'il haïssait, et, ce qui l'entretenait en cette humeur, était que la Princesse Galerite était éperdument aimée d'un prince de cette cour-là, appelé Bianor, qui n'oubliait rien de tout ce qui pouvait empêcher que la paix ne lui coûtât sa maîtresse.

Ce qui rendait son crédit fort grand, était que Mézence était amoureux de sa sœur, qui est aujourd'hui femme de ce Prince, et était alors très belle et très ambitieuse, de sorte que ce ne fut pas sans peine que Nicétale vint à bout de le porter à ce qu'elle voulait. Elle ne l'aurait même jamais pu, si ayant adroitement fait semer le bruit de l'avantageuse proposition de paix que faisait faire le Roi de Clusium, le peuple ne se fut avisé de lui-même de murmurer et de témoigner si hautement qu'il était las de la guerre, que Mézence connut bien qu'il ne pourrait sans danger d'exciter une révolte dans son État, entreprendre de continuer de la faire. Si bien qu'ayant donné une grande charge à Bianor afin d'apaiser la personne qu'il aimait, il consentit enfin qu'on traitât avec le Roi de Clusium. Cependant, il se passait peu de jours que Porsenna n'écrivit à Nicétale et à Galerite pour prier la première de se souvenir de ses promesses, et pour donner mille marques d'amour à la dernière. À la fin, après une assez longue négociation, la paix fut conclue et le mariage de Porsenna et de Galerite résolu, à condition que Porsenna demeurerait à Pérouse, tant que le Roi son père vivrait ; Mézence s'imaginant

que ce Roi lui referait la guerre malgré leur alliance s'il ne retenait le Prince son fils auprès de lui, comme en otage.

Il est vrai que cet article fut aisé à accorder car, encore que le Roi de Clusium aimât fort le Prince son fils, il ne fut pas marri de cette avantageuse absence qui réunissait en sa personne toute l'obéissance de ses sujets, de sorte que ce mariage fut heureusement accompli, malgré toutes les brigues de Bianor et la propre aversion de Mézence.

Mais, à peine Porsenna et Galerite eurent-ils le loisir de connaître leur bonheur, qu'ils eurent une douleur extrême car la sage et prudente Nicétale mourut peu de temps après cette grande fête, et elle mourut avec d'autant plus de regret, qu'elle connaissait bien que la sœur de Bianor entretenait dans le cœur du Prince de Pérouse une secrète aversion pour Porsenna, et qu'il l'avait principalement, parce qu'il le voyait adoré de toute la Cour et fort aimé de tout le peuple.

Cependant, la mort de Nicétale mit une si grande consternation dans toute sa maison et dans celle de la Princesse sa fille, qu'il y eut peu de personnes dans l'une ni dans l'autre, qui ne s'abandonnassent à la douleur ; si bien que dans ce grand désordre, il arriva malheureusement qu'une des femmes de cette Reine, qui avait toujours été favorable au rival de Porsenna, trouva toutes les lettres que ce Prince avait écrites à Nicétale durant qu'il était à Cere, par où il la conjurait de lui tenir exactement la parole qu'elle lui avait donnée et d'obliger la princesse sa fille à lui tenir la promesse qu'elle lui avait faite, de ne se marier jamais qu'à lui. Si bien que cette personne se saisit de ces lettres, pour faire voir à Bianor que si elle n'avait pu autrefois le servir utilement auprès de Galerite, ce n'avait pas été un manque d'adresse mais parce qu'il s'était rencontré un obstacle invincible, qui s'était opposé à ses soins. Et en effet, elle exécuta son dessein.

En montrant toutes ces lettres à Bianor, elle excita un trouble fort grand dans son esprit, qui y fit naître ensuite la résolution de se venger et de Porsenna et de Galerite. Car, comme il connaissait que Mézence était jaloux de son autorité, qu'il était violent et vindicatif et qu'il avait remarqué qu'il n'aimait pas trop Porsenna, il crût bien que lorsqu'il saurait le commerce qui avait été entre lui et la princesse sa fille, il en aurait l'esprit fort irrité. Joint qu'ayant consulté sa sœur là-dessus, elle le confirma dans le dessein qu'il avait, car, ne voyant plus alors qu'il fût impossible que Mézence l'épousât puisqu'il était veuf et toujours fort amoureux d'elle, elle s'imagina qu'il lui serait très avantageux pour faire réussir son mariage avec ce Prince, qu'il haïsse et Porsenna et la Princesse Galerite. Si bien que cette fille raisonnant comme une personne ambitieuse et Bianor comme un amant vindicatif et un rival ambitieux tout ensemble, ils résolurent qu'il fallait absolument que le Prince de Pérouse vît toutes les lettres de Porsenna.

Comme ils n'étaient pas absolument assurés de l'effet qu'elles feraient dans l'esprit de Mézence quand il les aurait vues, ils ne voulurent pas les lui donner de leur main ; si bien qu'ils firent en sorte, par leur adresse, que Mézence les trouva sur la table de son cabinet, sans qu'il sût qui les y avait mises. Ainsi il fut étrangement étonné de les voir, car comme il connaissait

fort bien l'écriture de Porsenna, il comprit aisément tout ce qu'elles contenaient. Néanmoins il ne fit pourtant pas paraître ni son étonnement, ni sa colère, parce qu'il voulut en savoir davantage, quoique ces lettres lui apprissent presque tout ce qui s'était passé, à la réserve de l'article qui eût pu justifier Nicétale, car il ne s'était pas rencontré que Porsenna eût mis positivement dans les lettres qu'il avait écrites, qu'il retournerait prendre ses fers, si la paix ne se faisait point, comme il jugeait que Nicétale l'entendrait bien. Il s'était contenté de lui dire en général, qu'il ne manquerait à rien de ce qu'il lui avait promis.

Mézence voulant donc être encore mieux instruit qu'il ne l'était, envoya quérir cette dame, qui avait été gouvernante de la Princesse sa fille, jusqu'à ce qu'elle eût été mariée, jugeant bien qu'elle devait avoir eu part à ce secret, parce qu'elle avait toujours beaucoup d'amitié de Nicétale. Mais pour faire mieux réussir son dessein, il lui montra toutes les lettres de Porsenna à Nicétale, sans lui témoigner d'être en colère d'avoir appris qu'il y eût une intelligence entre la Princesse sa fille et Porsenna, durant sa prison. Au contraire, il lui dit, pour la mieux tromper, qu'il n'avait la curiosité de savoir particulièrement tout ce qui s'était passé entre eux, et qui étaient ceux qui avaient contribué à lier leur affection, qu'afin de savoir à qui il avait l'obligation de la paix dont son peuple jouissait par le mariage de ces deux personnes. Mézence parlant donc avec une dissimulation qui n'a jamais eu d'égale et cette dame croyant qu'en l'état où étaient alors les choses, ce Prince ne pouvait en effet avoir d'autre dessein que celui qu'il disait, elle ne lui déguisa rien, et raconta comment tout s'était passé. Mais encore qu'elle lui dit que Porsenna n'était sorti de prison qu'à condition de s'y venir remettre, s'il ne pouvait épouser Galerite en faisant la paix, il ne le crût pas. Il crut que c'était une chose que cette dame inventait, parce qu'il jugea alors que ç'avait été son fils qui avait facilité la fuite de ce Prince, quoiqu'elle ne le lui dit pas, et qu'elle se contentât de lui dire que Nicétale avait suborné quelques-uns de ses gardes. Elle s'étendit principalement à exagérer la grandeur de l'amour de Porsenna pour Galerite, et la puissante inclination de Galerite pour Porsenna, lui semblant que rien n'était plus propre à attendrir le cœur d'un Prince qui était lui-même capable d'avoir beaucoup d'amour.

Mais à peine cette dame eut-elle cessé de parler, que Mézence cessant de cacher sa colère : « Quoi ! lui dit-il en la regardant avec une fierté à faire trembler la personne la plus ferme, je vous avais donc mise auprès de ma fille, pour lui apprendre à avoir de l'amour pour mes ennemis et pour ceux que ma valeur avait mis dans mes fers ? Quoi ! Était-ce pour lui inspirer de si lâches sentiments, que je vous avais préférée à tant d'autres pour avoir soin de son éducation ?

— Mais Seigneur, lui dit-elle alors, je n'ai fait qu'obéir à la Princesse Nicétale et je ne vois pas même que cette obéissance ait eu un mauvais succès, puisque vous avez pour gendre le fils d'un grand Roi, et qui mérite plus encore de l'être par les grandes qualités qu'il possède, que par haute naissance.

— Si je pouvais ressusciter Nicétale pour la punir de sa lâcheté et de sa perfidie, poursuivait-il, je le ferais de tout mon cœur ! Mais puisque cela n'est pas possible, vous me répondrez pour elle de la faute qu'elle a faite. Je vous punirai si sévèrement de votre trahison, que vous souhaiterez tout le reste de votre vie, la mort que vous méritez ».

Cette dame voulut alors tâcher de remettre la raison dans l'esprit de ce Prince violent, mais plus elle parla, plus il lui parut irrité. Comme il en était là, on vint l'avertir que Bianor disait avoir quelque chose de conséquence à lui dire, de sorte qu'après avoir commandé à quelques-uns des siens de ramener cette dame à sa chambre et de ne la laisser parler à personne sans nulle exception, il écouta Bianor qui venait l'assurer qu'il avait eu nouvelle que le Roi de Clusium était à l'extrémité, ajoutant qu'il ne doutait pas que Porsenna ne le sût et qu'il ne le lui cachât, afin de se pouvoir peut-être dérober de sa Cour, de peur d'y être retenu par le peuple qui n'aimait pas trop, disait-il, à s'imaginer qu'il serait quelque jour sans Prince qui demeurât à Pérouse.

Mais à peine Bianor eut-il appris à Mézence l'état où était le Roi de Clusium, que ce dernier prit la résolution de satisfaire trois passions au lieu d'une : il prétendit satisfaire sa vengeance en faisant arrêter Porsenna, et en faisant déclarer son mariage nul. Il prétendit satisfaire aisément son ambition en usurpant ses États après la mort du Roi son père, et il prétendit encore satisfaire l'amour qu'il avait dans l'âme, en épousant la sœur de Bianor, sur le prétexte de se vouloir venger de Galerite en la déshéritant, parce qu'elle avait eu une amour secrète avec le Prince du temps qu'il avait guerre avec le Roi son père, et qu'elle avait épousé. De sorte que, raisonnant en tumulte et avec toute la préoccupation d'un homme qui avait de l'amour, de l'ambition, et de la colère, il ne considéra ni la justice, ni les sentiments que la nature lui devait donner, ni les suites que la résolution qu'il voulait prendre pourrait avoir, et il ne songea alors à autre chose qu'à exécuter le plus injuste dessein du monde.

Pour cet effet, il apprit à Bianor tout ce qu'il venait d'apprendre et lui communiqua ensuite ce qu'il voulait faire et contre Porsenna, et pour Sextilie sa sœur. De sorte que comme Bianor a infiniment de l'esprit, et de l'esprit artificieux, il irrita encore Mézence et s'offrit à exécuter ses volontés, quelles qu'elles pussent être. Si bien que le Prince de Pérouse sans différer un moment, donna tous les ordres nécessaires pour faire arrêter en même temps Porsenna et Galerite. La chose fut si promptement résolue et si diligemment exécutée, que Porsenna était déjà retourné à la prison où il avait été, et Galerite et son ancienne gouvernante étaient déjà à la plus grande des îles de ce lac que vous pouvez voir de vos fenêtres. On ne savait pas encore bien dans la ville s'ils étaient arrêtés, ou s'ils ne l'étaient pas.

Mézence fut si heureux d'abord dans son injuste dessein, que tout lui réussit comme il l'avait pensé. En effet, il se vengea cruellement de Porsenna et de Galerite, il se vit en état de posséder la personne qu'il aimait ; et il espéra même que Clusium lui obéirait bientôt, car il sût dès le lendemain que le père de Porsenna était mort, et que les grands de son royaume étaient divi-

sés. Il eut même le bonheur qu'encore que le peuple de Pérouse aimât fort Galerite et Porsenna, il ne se souleva point, parce que Bianor apporta un si grand soin à faire publier cent choses désavantageuses à ces deux illustres personnes, que, ne pouvant pas d'abord démêler la vérité d'avec le mensonge, il ne s'opposa point à l'injustice de Mézence.

Peu de jours après, Mézence épousa Sextilie dans l'espérance d'avoir bientôt un successeur, ce qui ôterait à Galerite celle de pouvoir un jour régner à sa place. Mais, pour ne songer pas moins à satisfaire son ambition que sa vengeance, il promit protection à un des Partis qui se formaient dans Clusium, afin de tâcher d'opprimer l'autre, et, il envoya même dans ce royaume-là, un manifeste rempli d'impostures et de fausses raisons, pour prétexter la prison de Porsenna.

Cependant, comme Bianor était toujours amoureux de Galerite, il sollicita puissamment sa sœur de porter le Roi à faire rompre le mariage de Porsenna et de cette princesse, afin de la pouvoir épouser car on dit que par un sentiment d'amour, il s'imagina alors que Nicétale avait eu plus de part au mariage de Galerite que Galerite elle-même, si bien que conservant encore quelque espérance, il ne donnait aucun repos à Sextilie, qui, pour satisfaire son frère, n'oublia rien de toutes les choses possibles pour tâcher de faire rompre le mariage de Porsenna.

Pour cet effet, elle fit que Mézence fut en personne pour persuader sa fille de quitter ce Prince, et de dire qu'elle avait autrefois été forcée par la princesse sa mère, à lui témoigner de l'affection, quoiqu'elle n'en eût pas. Elle fit même qu'il joignit les menaces aux persuasions et aux commandements et qu'il dit à cette princesse non seulement qu'il ferait mourir Porsenna, mais qu'il la ferait mourir elle-même, si elle ne lui obéissait pas. D'ailleurs, il fit faire à Porsenna les plus injustes propositions du monde car il lui fit offrir la liberté, pourvu qu'il voulût lui céder la moitié de son État et consentir de n'être plus mari de sa fille, lui faisant entendre qu'il était en lieu où il ne serait pas trop prudent de refuser quelque chose. Mais quoiqu'il pût faire dire à ce prince ni dire lui-même à la princesse sa fille, il ne pût ébranler leur confiance et ils dirent toujours tous deux qu'ils ne s'abandonneraient jamais. De sorte que Mézence se contentant alors de les faire garder très soigneusement dans l'espérance que le temps les ferait changer d'avis, s'occupa tout entier à tâcher d'usurper l'État de ce malheureux Roi prisonnier, qui tout malheureux qu'il était, ne l'était pourtant pas tant que la Reine, sa femme.

Car, Madame, il faut que vous sachiez que deux mois après sa prison, elle commença de craindre d'être grosse par diverses incommodités qu'elle sentait. D'abord, elle s'imagina que les maux qu'elle avait, étaient un simple effet de sa mélancolie, mais comme elle avait son ancienne gouvernante auprès d'elle, cette dame qui était déjà assez avancée en âge lui assura tellement qu'elle ne devait pas douter qu'elle ne fût en l'état où elle craignait d'être, qu'elle n'en douta effectivement plus. De sorte qu'elle se trouva alors aux plus pitoyables termes du monde, car, vu les horribles menaces que Mézence lui avait faites, elle ne croyait pas qu'il pût y avoir de sûreté pour la

vie d'un enfant de Porsenna. Il y avait pourtant des instants où elle s'imaginait, comme sa gouvernante l'a redit après, que, peut-être, si Mézence savait l'état où elle était, n'insisterait-il plus sur la rupture de son mariage, puis, venant à considérer ensuite qu'il lui avait dit qu'il ferait mourir Porsenna et qu'il la ferait mourir elle-même, elle n'espéra pas qu'un Prince qui avait la cruauté de menacer sa propre fille de la mort, pût épargner la vie d'un enfant qu'il regarderait comme l'enfant d'un Prince qu'il voulait regarder comme son ennemi ; joint aussi, que cette dame qui était son unique consolation, comprit bien qu'après que Mézence avait porté les choses au point où elles étaient, il ne serait pas capable de se laisser attendrir par la considération d'un enfant qui ne voyait pas encore la lumière, et qui n'aurait que des larmes pour le fléchir, quand même il serait déjà au monde. De sorte qu'elles conclurent, qu'il était à propos, s'il était possible, de cacher la cause des inconvénients qui faisaient leur crainte. Mais la chose leur parut d'abord si difficile, que leur conversation finit par des pleurs.

Néanmoins, après y avoir bien pensé, elles crurent que pourvu que la femme de celui qui commandait alors dans ce château, puisse être gagnée, il ne serait pas impossible de cacher un si grand secret, car comme elle était la seule personne qui eût la liberté de voir cette jeune Reine, excepté deux esclaves qui la servaient, il n'y avait presque rien à craindre, pourvu qu'elle pût être de l'intelligence. De sorte que tous les soins de Galerite n'allèrent plus qu'à s'acquiescer entièrement cette dame, qui se nomme Flavie, et qui est sœur de Nicius, présentement ici. Mais à dire le vrai, il ne fut pas difficile à cette princesse de l'obliger à la servir et à lui être fidèle, car, outre qu'elle est naturellement tendre et pitoyable, elle avait encore une inclination particulière qui la portait à aimer chèrement Galerite. Joint que celle qui avait eu soin de la conduite, était si adroite, et savait si admirablement ménager l'esprit de ceux dont elle voulait obtenir quelque chose, qu'il eût été très difficile à Flavie, de résister au mérite de l'une, à l'adresse de l'autre, et à la compassion qu'elle avait pour les malheurs d'une si belle et si vertueuse Reine.

Galerite attendit pourtant le plus longtemps qu'il lui fut possible à se découvrir, pour voir si le Prince de Pérouse ne se lasserait point de son injustice ; mais, apprenant au contraire, par quelques-uns de ses gardes, qu'il paraissait toujours plus irrité contre Porsenna, qu'il n'oubliait rien de tout ce qui pouvait le rendre maître de son État et qu'il courait bruit que si Clusium se soumettait à lui, il ferait assurément mourir ce Prince, elle acheva de se déterminer à se confier à Flavie à qui elle apprit l'état où elle se trouvait, et la peur où elle était que Mézence ne le sut. Mais elle le lui apprit avec des paroles si touchantes, et des conjurations si tendres de vouloir lui être fidèle, et de lui vouloir aider à sauver la vie d'un innocent enfant qui ne jouissait pas encore de la lumière, que cette vertueuse femme en ayant le cœur attendri, mêla ses larmes avec celles de Galerite, et ne pût lui promettre sans soupirer, de faire sans exception tout ce qu'elle désirerait d'elle. De sorte que depuis cela, il ne parut pas impossible de pouvoir cacher ce qu'on ne voulait pas qui fut vu ; mais sans m'amuser à vous redire des parti-

cularités peu nécessaires, et peu agréables, je vous dirai en peu de paroles que Galerite feignit d'être plus malade qu'elle n'était, afin d'obtenir que ses gardes ne fussent plus dans sa chambre. Je vous dirai encore que, Flavie, dont le mari était toujours fort amoureux d'elle, fut entièrement gagné par sa femme ; qu'ils s'acquirent entièrement le médecin qui voyait Galerite, que la chose fut enfin conduite avec tant de précautions, tant de jugement, et tant de bonheur, qu'il ne se répandit aucun bruit de la véritable cause des incommodités de Galerite et elle eue même l'avantage de faire voir la lumière à un successeur de Porsenna, sans qu'on en dise rien alors. En effet, la généreuse Flavie fit si bien, que le fils de la reine de Clusium vint au monde sans qu'on le sût, et qu'on l'ôta même de sa chambre sans qu'on le découvrit.

Il est vrai qu'ayant prévu de loin ce qu'il faudrait faire pour cela, elle avait fait, il y avait déjà quelque temps, que la Reine de Clusium ayant vu par les fenêtres de sa chambre, un jeune enfant qu'elle avait, qui était extrêmement beau, et qu'une de ses esclaves tenait entre ses bras, elle avait, dis-je, fait que cette Reine avait demandé à le voir, si bien qu'insensiblement, elle avait accoutumé les gardes de cette princesse, à voir presque tous les jours entrer et sortir cette esclave qui portait le jeune fils de Flavie dans la chambre de Galerite ; qui l'y portait tantôt découvert et tantôt enveloppé dans des langes magnifiques, comme s'il eût dormi entre les bras, afin de se servir de cet artifice quand il en serait temps. Joint que, comme Flavie était la femme de celui qui commandait dans ce château, rien de ce qui était à elle n'était suspect aux gardes de Galerite. De sorte que, lorsque cette Reine fut en état d'avoir besoin de l'adresse de Flavie, elle fit que l'esclave qui avait accoutumé de porter le fils de cette dame à la chambre de cette princesse, y vint avec les mêmes langes dont elle avait aussi accoutumé de l'envelopper quand elle le portait endormi et en ayant pris un gros faisceau de fleurs en traversant un jardin, dont elle s'était chargée comme si c'eût été effectivement l'enfant qu'elle avait accoutumé de porter entre ses bras.

Si bien qu'étant entrée de cette sorte dans la chambre de Galerite avec Flavie qui la suivait, et y ayant tardé jusqu'à ce que cette princesse eût donné un fils à Porsenna, elle en ressortit après, avec l'enfant de cette Reine, dont le visage était couvert, de peur qu'ils ne s'aperçussent que ce n'était pas le même enfant qu'ils étaient accoutumés de voir. Ainsi, ce jeune Prince fut porté à l'appartement de Flavie d'où elle le fit partir dès la même nuit, pour le remettre entre les mains de Marcia, sa belle-sœur, à qui on confia ce secret sans aucune crainte, parce qu'elle avait toujours eu un attachement si grand au service de la feue Princesse de Pérouse qu'il n'y avait rien à appréhender.

Mais comme il fallut de nécessité que cet enfant fut porté dans une barque jusqu'à l'autre bord du lac, afin de le pouvoir, après, porter à la maison de Marcia qui n'était qu'à dix mille de là, il s'épandit, peu de jours après, quelque bruit de la chose du monde que Galerite craignait le plus qui fût sue, et ce bruit devint même bientôt si grand, que Bianor ayant su ce qu'on disait et l'ayant fait savoir à Mézence, ce Prince fit arrêter le médecin qui

avait assisté la Reine de Clusium et, par les menaces qu'il lui fit, il l'obligea à lui confesser la vérité.

Mais à peine la sut-il, que la fureur s'emparant de son esprit, il commanda qu'on fit une exacte recherche de l'enfant de Galerite ; il fit arrêter Flavie et son mari, il fit changer tous les gardes de la Reine sa fille et on traita si rigoureusement cette Princesse, qu'elle eue lieu de croire que Mézence ferait mourir son fils s'il tombait en sa puissance. Il est vrai quelle n'appréhenda pas longtemps que ce malheur lui arrivât, car, comme elle savait qu'elle était l'humeur de Mézence dès qu'elle sût par Flavie qu'il s'épandait quelque bruit de la naissance de ce jeune Prince, elle l'obligea de commander de sa part à Nicius, et à Marcia, de chercher promptement un prétexte pour faire un voyage, afin de pouvoir ôter ce jeune enfant de l'État d'un Prince dont elle craignait également l'injustice et la violence. Elle donna même à Flavie des pierreries d'un prix très considérable, pour les faire remettre entre les mains de Marcia, afin de s'en servir selon l'occasion durant l'exil de son fils. En effet, Flavie fut elle-même instruire Nicius et Marcia des intentions de Galerite, et elle ne retourna à l'île où elle était gardée, qu'après les avoir vu partir pour aller chercher un asile pour le successeur de Porsenna.

D'abord ils eurent dessein d'aller se mettre sous la protection de ceux qui tenaient encore le parti de ce malheureux Roi dans son État, mais Nicius qui est fort sage, apprenant combien cet État était divisé et que la faction que Mézence protégeait était la plus forte, jugea qu'il serait dangereux d'aller confier ce jeune Prince à des gens qui, dans la faiblesse où ils étaient, ne s'en serviraient peut-être que pour faire leur accommodement avec Mézence, au lieu de le défendre contre lui, comme le fils de leur Roi. De sorte que pour le mettre tout à fait en sûreté, Nicius et sa femme, laissant Clusium à droite, furent s'embarquer à un port qui n'est qu'à six mille de la célèbre ville de Cere, avec intention de passer à Syracuse, où Nicius avait autrefois fait un assez long séjour, leur semblant que l'île de Sicile était un asile plus assuré pour le jeune Prince dont ils avaient la conduite, que nul autre lieu qu'ils eussent pu choisir, car Rome était en ce temps-là, sous la domination d'un Prince si violent, qu'on n'y parlait que d'exils. Volterre n'était pas assez loin ; Tarente était alors divisé ; Capoue était un séjour trop délicieux pour des malheureux et Syracuse enfin leur semblait une ville telle qu'il la fallait, pour y pouvoir demeurer, sans qu'on s'informât qui ils étaient, à cause de ce grand abord d'étrangers qui y viennent de partout, parce que cette ville fait présentement la liaison du commerce d'Afrique et d'Italie, aussi bien que celui de Grèce, de Tarente, et d'une grande partie de l'Étrurie. Afin de cacher mieux un si grand secret, Nicius et Marcia résolurent de dire que ce jeune Prince était leur fils, et sans avoir avec eux que celle qui le nourrirait, et deux esclaves très fidèles, ils s'embarquèrent comme je l'ai déjà dit, avec l'intention de s'en aller à Syracuse.

Mais Madame, avant que de vous dire le succès de leur voyage, je vous dirai en deux mots que Mézence, non seulement fit tout ce que je vous ai déjà dit après avoir su que Galerite avait un fils, mais qu'il jura qu'il déclarerait la

guerre à tous les Princes et à toutes les Républiques qui lui donneraient retraite ! et que le parti de Porsenna dans Clusium s'étant trouvé tout à fait opprimé par l'autre, Mézence se vit en pouvoir de persécuter impunément ce malheureux Roi. Ceux qui savent bien les choses sont persuadés que s'il n'eût point eu de fils, sa vie était alors en grand danger. Mais, comme Mézence voyait qu'en le faisant mourir il donnerait plus tôt le prétexte d'une nouvelle guerre qu'il ne l'ôterait, puisque ceux qui avaient ce jeune Prince en leur puissance se serviraient de son nom pour venger la mort de ce Roi, il le laissa vivre et ne se vit pas même tout à fait maître de Clusium comme il l'avait espéré, car ceux qu'il avait protégés contre les fidèles sujets de Porsenna y eurent toujours la plus grande autorité. Cependant Bianor tâchait de se consoler par le grand crédit qu'il avait auprès de Mézence, de par l'espérance où il était que l'enfant de Galerite périrait, que Porsenna mourrait en prison et qu'il pourrait un jour posséder sa maîtresse.

Mais pour en revenir à Nicius et à Marcia, ils ne se furent pas plutôt embarqués, que le vent qu'ils avaient eu d'abord très favorable se changea et devint si fort, que, de peur de faire naufrage, il fallut quitter la route qu'ils devaient tenir et s'abandonner au vent qui était plus fort que l'art du pilote qui les conduisait. En effet, la mer était si irritée que les vagues passaient très souvent d'un bord du vaisseau à l'autre avec une telle impétuosité, qu'elles renversaient presque tous ceux qui y étaient et ces ondes s'entre-poussaient quelquefois d'une telle manière, qu'elles formaient au milieu d'elles de grosses montagnes d'écume que d'autres vagues emportaient en tournoyant ; ainsi on voyait une espèce de combat entre elles, qui menaçait de naufrage tous les vaisseaux qui se trouvaient alors sur cette mer. Cette tempête devint même d'autant plus dangereuse pour celui dans quoi étaient Nicius et Marcia, que le vent, après les avoir ballottés de cent façons différentes, les poussa enfin vers le cap de Lylibée, de sorte que comme il n'y a pas de plus grand danger pour les vaisseaux quand la mer est fort irritée que d'être près de la terre, Nicius et Marcia eurent, avec raison, beaucoup de peur de la perte de leur vaisseau. Mais ce qui acheva de leur donner une appréhension extrême, fut qu'ils virent que le pilote qui était fort expérimenté, après avoir fait inutilement tout ce que son art lui enseignait pour résister à l'impétuosité des vents et à toutes les bourrasques de la mer, avait abandonné le timon et s'était mis à genoux pour faire des vœux à Neptune, déclarant assez par cette action qu'il n'espérait plus qu'en l'assistance de dieux, encore paraissait-il sur son visage qu'il n'espérait même guère d'obtenir ce qu'il demandait : il avait toutes les marques du désespoir dans les yeux.

Cependant, au milieu de cette tempête, ce jeune Prince qui faisait la principale crainte de Nicius et de Marcia, dormait paisiblement dans son berceau, sans savoir que sa vie était en péril. Durant qu'il ne craignait pas ce que Marcia et Nicius craignaient pour lui, il y avait encore d'autres vaisseaux en cet endroit, qui étaient aussi exposés à périr que celui de Nicius. En effet, par un caprice de la Fortune, la tempête avait rassemblé en un fort petit espace, plusieurs navires qui tenaient des routes différentes quand elle avait

commencé : il y en avait un de Carthage, qui étant parti de Syracuse pour s'en retourner en son pays, avait été contraint de relâcher. Il y en avait aussi un autre de Tarente, deux d'Ostie et un de Corinthe, de sorte que le vent semblait n'avoir formé cette petite flotte que pour la faire périr. Ces vaisseaux craignant donc de s'être des écueils les uns aux autres et de se briser en s'entrechoquant, faisaient ce qu'ils pouvaient pour se séparer, mais quoique pour l'ordinaire la mer irritée disperse les flottes, il semblait qu'après avoir ramassé ces navires, elle ne voulait plus les séparer, qu'ils ne se fussent fracassés, et qu'ils n'eussent couvert ces rives de funestes débris.

Mais, Madame, pour vous faire mieux comprendre la merveille de cette aventure, il faut que vous sachiez qu'il y avait dans le vaisseau qui s'en retournait à Carthage, une illustre famille de Rome, qui pour fuir la persécution de Tarquin le superbe, qui règne encore aujourd'hui dans cette fameuse ville, avait pris la résolution d'aller chercher un asile en Afrique, parce qu'il n'y a pas grand commerce entre l'Italie et elle, si ce n'est indirectement, par le moyen de la Sicile. Ainsi Clélius qui en était le chef, se voyait aussi malheureux que Nicius, et même davantage et il avait un fils unique au berceau qu'il voyait exposé à périr aussi bien que lui. Ce n'est pas que Clélius appréhendât la mort, par un sentiment de faiblesse ; mais c'est qu'ayant toute la générosité dont les véritables Romains font profession, il regardait plus en sa perte et en celle de son fils, le gain qu'y ferait Tarquin, dont il était ennemi, qu'il ne considérait la perte de la vie de toute la famille, et la sienne propre. Sa femme, qui se nomme Sulpicie, n'était pas même si troublée par la crainte de la mort qu'elle n'eût un sentiment de gloire, qui lui fit désirer que s'ils avaient à périr, leur ennemi ne sût du moins pas leur naufrage, de sorte que Clélius et Sulpicie sans se cacher pendant la tempête, comme font d'ordinaire tous les passagers qui sont dans des vaisseaux, se tinrent sur la poupe, à regarder cette effroyable agitation de vagues, qui, de moment en moment les exposait à périr. « Du moins justes dieux, dit alors ce généreux Romain en levant les yeux au ciel, si vous avez résolu que je périsse, sauvez ma patrie et souffrez que, pour mourir en véritable Romain, je fasse plutôt des vœux pour elle que pour moi. Faites donc justes dieux, je vous en conjure, que le superbe Tarquin soit opprimé par sa propre tyrannie ; qu'il soit accablé sous le trône où ses crimes l'ont porté ; que la cruelle Tullie, qui passa sur le corps de son père pour monter sur ce même trône, meure de quelque cruelle manière ; que toute sa famille soit exterminée ; que le nom des Tarquin soit en horreur et, puisque Rome n'a plus de rois légitimes, faites, dis-je, qu'elle soit libre, et qu'elle n'ait jamais de tyran.

Comme Clélius disait cela et que Sulpicie, par une action suppliante, semblait joindre ses vœux à ceux de son mari, un coup de vent épouvantable ayant porté le vaisseau de Nicius sur le leur, ils se brisèrent tous deux en un instant et couvrirent toute la mer de leurs débris. Ainsi on voyait les Carthaginois mêlés avec les Romains, et les Romains avec les Siciliens, qui tous ensemble faisaient chacun en particulier tout ce qu'ils pouvaient, pour ne périr pas. Mais entre les autres, Clélius, qui nageait admirablement et qui avait le cœur ferme, incapable de se troubler par la vue d'une mort certaine,

tâchait en nageant de découvrir sa femme ou son fils, entre ce grand amas de planches qui flottaient, et de gens qui s'y attachaient pour se sauver. Mais, comme la violence des vagues dispersa bientôt tous les débris de ce naufrage, Clélius sans pouvoir trouver ni son fils, ni sa femme, fut contraint de ne penser qu'à sa propre sûreté.

Pour cet effet, ayant découvert une pointe de rocher qui s'élevait dans la mer, où il pouvait trouver un asile dans un péril si pressant, il tâcha, malgré l'impétuosité des vagues, d'aller jusque-là, dans l'espérance que, peut-être, tous les vaisseaux qu'il avait vus au commencement de la tempête, n'auraient pas péri et qu'il y en aurait quelqu'un qui le pourrait prendre sur ce rocher, quand la mer serait un peu plus calme. Mais comme Clélius nageait avec force pour gagner cet écueil, il vit à sa droite un berceau qui flottait, et un jeune enfant, qui, sans paraître effrayé de l'horrible péril où il était, se mit à sourire dès qu'il l'aperçut. Ce pitoyable objet toucha sensiblement le cœur de ce généreux Romain et, dans le premier instant, ne pouvant pas comprendre que le hasard eût fait qu'il y eut un autre enfant que le sien dans un des vaisseaux qui avaient fait naufrage, il crut que c'était son fils et nagea avec plus de vitesse pour aller soutenir ce berceau, que les vagues agitaient si rudement. Mais en s'en approchant, il connut distinctement que cet enfant n'était pas le sien car il avait des langes différents et forts remarquables, qui ne lui permirent pas d'en douter. Néanmoins, Clélius, poussé par un sentiment de pitié et souhaitant que si son enfant était en même état, il pût trouver qui le secourût comme il allait secourir celui-là, il continua de nager vers le berceau du jeune Prince de Clusium. Car enfin Madame, c'était véritablement le fils de Porsenna que Clélius voyait en un si grand danger et il aurait infailliblement péri sans son assistance. Cet illustre Romain nagea donc avec adresse et force, pour pouvoir prendre un coin du berceau de ce jeune enfant qu'il ne connaissait pas. Mais, ce qu'il y avait de cruel était que les vagues qui le poussaient l'éloignaient de cette pointe d'écueil qu'il regardait comme son asile. Toutefois, à la fin, ayant joint ce berceau il le soutint d'une main, et nageant de l'autre, il tourna la tête vers cette roche où il arriva après beaucoup de peine.

Dès qu'il y fut, il posa le berceau de ce jeune Prince sur le plus haut de ce rocher et se mit, après, à regarder de là, le lieu où il avait fait naufrage. Mais, en le regardant, il vit son propre fils dans son berceau qui flottait, et qui étant engagé entre des planches que la mer agitait d'une étrange sorte, lui paraissait tout prêt à être renversé, si bien que ne pouvant résister à la pitié paternelle, quelque las qu'il fût, il quitta ce jeune enfant qu'il avait sauvé, et, se mettant dans la mer, il fut pour tâcher de sauver le sien. Mais en y allant, il eut la douleur de remarquer qu'un tourbillon de vent ayant poussé la proue d'un de ces navires fracassés entre son fils et lui, justement comme ce berceau avait été dégagé d'entre les planches qui le soutenaient, l'empêchait de plus voir ni le berceau, ni les planches, et, dans ce même temps, il tomba une pluie si grosse et si abondante, qu'à peine Clélius pût-il apercevoir le rocher où il avait laissé le fils de Porsenna, lorsqu'après avoir

crû voir périr son propre enfant, il voulut retourner vers celui que le ciel lui avait donné.

Cependant, n'ayant autre chose à faire, il regagna cet asile, mais, lorsqu'il y fut, il crût durant longtemps qu'il y mourrait et ce jeune enfant aussi, car, après que cette effroyable pluie eut cessé, il vit que deux vaisseaux qui n'avaient pas fait naufrage, au lieu de s'approcher du lieu où il était, faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour s'en éloigner car comme les pilotes connaissaient cet écueil, ils faisaient tout ce qu'il leur était possible pour ne s'en approcher pas ; de sorte que Clélius se trouvait en un pitoyable état. Il jugeait bien que peut-être s'il entreprenait de nager pour gagner ces vaisseaux, il ne lui serait pas absolument impossible de le faire pourvu qu'il allât seul, sans entreprendre de soutenir ce berceau : mais comme il ne l'eût pu faire sans abandonner cet enfant que le Ciel semblait avoir mis sous sa garde, il ne pouvait s'y résoudre. Depuis qu'il était sur ce rocher, le vent s'était changé et y poussait une si grande abondance d'écume, que si Clélius n'eût tenu le berceau de ce jeune Prince entre ses bras, il eût été noyé et renversé en mer. Clélius était donc en un état bien pitoyable : il croyait avoir vu périr son propre fils ; il ne doutait pas que sa femme ne fut morte, sa générosité l'empêchait de songer à sauver sa propre vie et il voyait peu d'apparences de pouvoir conserver celle de ce malheureux enfant.

Mais, à la fin, un de ces vaisseaux carthaginois qui n'avait pas péri ayant été poussé malgré lui vers cet écueil, et Clélius ayant fait divers signes, il fut enfin aperçu par celui qui y commandait, qui, se trouvant capable d'humanité, avait pris un soin particulier de sauver le plus de gens qu'il avait pu, de ceux qui avaient fait naufrage ; joint que le vent ayant presque cessé tout d'un coup, il lui fut plus aisé d'approcher de cette roche, sans péril. Il fallut pourtant que Clélius se remît encore dans l'eau, chargé du berceau du fils de Porsenna, pour gagner le bord de ce vaisseau où il eut la joie de retrouver sa chère Sulpicie, qu'un fidèle esclave avait sauvée en la soutenant sur l'eau, et en la faisant aborder au navire où il la trouva. Cette entrevue eut quelque chose de fort doux, car Clélius fut extrêmement consolé de retrouver sa femme et Sulpicie eut beaucoup de joie de revoir son mari. Elle crût même d'abord avoir retrouvé son fils lorsqu'elle vit Clélius avoir un enfant entre ses bras, mais elle en fut bientôt désabusée, et il fallut enfin qu'ils se consolassent tous deux de la perte de leur enfant, par celui que la Fortune leur avait donné et par la consolation qu'ils avaient de se revoir, après avoir crû ne se revoir jamais.

Il se trouva même que dans ce naufrage où ils avaient cru tout perdre, ils sauvèrent ce qu'ils avaient de plus précieux, car ils retrouvèrent une partie de leur vaisseau échoué sur un banc de sable, où ce qu'ils avaient de plus riche était encore, joint que Sulpicie, en se débattant dans l'eau, s'était saisie d'une planche d'un autre vaisseau brisé, sur laquelle était une cassette qui était attachée à cette planche par divers cordages, où elle s'était entortillée, dans ce bouleversement qui s'était fait à l'instant que ce funeste naufrage était arrivé. De sorte que ce fidèle esclave de Clélius qui sauva Sulpicie, l'ayant trouvée qui se soutenait à cette planche qui était près de

s'enfoncer à cause du poids de cette cassette, la soutint, et la mena au vaisseau, où Clélius la trouva car il en était assez proche ; lui remettant aussi entre les mains la cassette qui était sur cette planche, s'imaginant, sans examiner la chose, qu'elle était à elle. Si bien qu'après que Clélius et Sulpicie eurent le loisir de se remettre de l'accident qui leur était arrivé, ils trouvèrent qu'ils avaient moins perdu qu'ils ne pensaient en cette occasion : ils avaient retrouvé un enfant au lieu du leur et ils trouvèrent des pierreries d'un prix inestimable, dans cette cassette.

Cependant, Clélius croyant qu'il ne pouvait mieux reconnaître la grâce que les dieux lui avaient faite de le sauver, qu'en ayant un soin tout particulier de cet enfant qu'il avait trouvé, pria Sulpicie de le vouloir nourrir au lieu du sien, et de l'aimer comme tel ; ainsi, comme ils sentaient tous deux quelle était la douleur qu'ils avaient de la perte du leur, ils eussent bien voulu pouvoir redonner cet enfant à ceux qui l'avaient perdu s'ils n'étaient pas perdus eux-mêmes, mais ils ne purent en rien l'apprendre car le hasard fit que ceux de ce vaisseau carthaginois ne sauvèrent que de ceux qui étaient dans celui de Clélius et que les autres vaisseaux qui s'étaient trouvés plus près de celui dans quoi le fils de Porsenna avait fait naufrage, secoururent ceux qui en échappèrent. Mais, comme la tempête les sépara et que leurs routes mêmes se trouvèrent différentes, Clélius ne pût rien apprendre de la naissance de l'enfant qu'il avait trouvé, ni seulement de quel pays il était. Cependant, comme le hasard fit que le vaisseau qui l'avait sauvé allait où il avait eu dessein d'aller, il obligea le capitaine à qui il devait la vie, de le mener à Carthage où il avait dessein de passer le temps de son exil, afin, disait-il, de n'avoir pas même l'esprit troublé par le récit des tyrannies de Tarquin.

Pour faire que Sulpicie aimât encore mieux cet enfant que les dieux lui avaient donné, il voulut qu'il portât le nom d'Aronce, que le fils qu'il avait perdu portait. Il ne voulut pourtant pas, en abordant à Carthage, dire que le jeune Aronce était son fils, quoiqu'il eût pour lui toute la tendresse d'un père, de peur que cela ne nuisît en vain à sa reconnaissance, joint que, ne sachant pas s'il n'aurait point d'autres enfants, il ne voulut pas déguiser la vérité. Mais il voulut qu'on gardât soigneusement et le berceau, et les langes dans quoi cet enfant avait été trouvé ; il s'imagina même que les pierreries qu'on avait trouvées dans cette cassette, pourraient encore servir à cette reconnaissance et il eut enfin pour cet enfant qui lui était inconnu, tous les soins dont sa haute naissance le rendait digne.

Mais, durant que Clélius lui rendait tous les offices d'un véritable père, Niccius et Marcia qui avaient été sauvés par un vaisseau de Syracuse, furent en un désespoir si étrange de la perte de ce jeune Prince qu'on leur avait confié, qu'ils n'osèrent jamais mander sa mort aux amis particuliers de Galerite, quoiqu'ils fussent fortement persuadés qu'il avait péri, car comme les choses n'étaient pas alors en état quand ce jeune Prince eut été en leur puissance, d'oser le faire paraître pour ce qu'il était, ils n'en écrivirent rien et ils demeurèrent à Syracuse, où ils apprirent que Porsenna était toujours plus étroitement gardé ; que Bianor persécutait toujours Galerite et que Sextilie n'avait point d'enfant.

Mais pour en revenir à Clélius et à Sulpicie, vous saurez Madame, qu'ils s'habituerent à Carthage, où leur vertu leur fit bientôt acquérir beaucoup d'amis, le jeune Aronce les consola même si bien de la perte de leur fils, que s'il eût fallu le perdre pour ressusciter l'autre, ils n'eussent pu s'y résoudre. En effet, je leur ai oui dire, qu'il fut aimable dès le berceau et qu'il parut toujours y avoir quelque chose de si grand en lui tout petit qu'il était, qu'il était aisé de s'imaginer dès lors qu'il serait ce qu'il est devenu depuis. Il était même d'autant plus cher à Clélius et à Sulpicie, qu'ils furent quatre ans sans avoir d'enfants, mais à la fin Sulpicie eut une fille, qui fut appelée Clélie ; mais une fille si belle, qu'on parla de sa beauté dès qu'on parla de sa vie.

Je ne m'amuserai pourtant pas Madame, à vous en exagérer toutes les premières grâces, quoique j'aie oui dire à Aronce, qu'elle avait témoigné avoir de l'esprit, même devant que d'avoir su parler, mais comme j'ai des choses plus importantes à vous apprendre, je ne veux pas lasser votre patience par un récit de cette nature et je me contenterai de vous assurer, que si Clélius n'oublia rien pour bien élever le jeune Aronce, Sulpicie n'oublia rien aussi pour bien élever la jeune Clélie. Je ne m'amuserai point non plus Madame, à vous dire mille particularités de la grandeur et de la magnificence de Carthage, afin de vous faire comprendre que ces deux personnes ne pouvaient être mieux en nul autre lieu de la Terre, puisqu'il est vrai qu'on trouve en celui-là, tout ce qu'on peut trouver dans les Républiques les mieux policées, et dans les Monarchies les plus florissantes.

Mais comme ce n'est pas de cela dont il s'agit, puisque ce n'est que la vie de l'illustre Aronce que vous voulez savoir, je vous dirai seulement en deux mots, que Carthage est une des plus riches, et des plus belles villes du monde et que comme tous les Africains ont une inclination naturelle qui les porte à la joie, quoique ce soit un peuple guerrier, tous les plaisirs se trouvent en cette magnifique ville autant qu'en aucun autre lieu de la Terre. De plus, comme Carthage est redoutable à tous ses voisins, elle n'est jamais sans qu'il y ait des gens de qualité de tous les États qui touchent celui-là. Joint qu'il y a même dans son voisinage, un Prince qui s'appelle le Prince de Carthage, parce qu'il se dit descendu d'une tante de Didon qui y demeurerait assez souvent, avant qu'il se fût brouillé avec cette République. Le Prince de Numidie qui est présentement ici, y était alors et il n'y avait point de prince en Afrique qui ne fut bien aise d'envoyer ses enfants à Carthage.

Ainsi, Aronce vit, dès son enfance, des gens de condition proportionnée à la sienne car comme Clélius s'était rendu très considérable en ce lieu-là, et qu'Aronce était infiniment aimable dès les premières années de sa vie, il eut d'abord la familiarité du Prince de Carthage et du Prince de Numidie parce que, comme il était de même âge qu'eux, qu'il était extrêmement adroit et infiniment spirituel, il était mêlé à tous leurs divertissements. Le Prince de Carthage le menait même toujours avec lui lorsqu'il allait à une ville dont il est maître, qui s'appelle Utique et qui n'est pas fort loin de Carthage, de sorte que par ce moyen, Aronce n'était presque jamais avec Clé-

lie, qu'il ne considérait alors que parce qu'elle était fille de Clélius à qui il devait toutes choses. Il trouvait pourtant bien qu'elle était la plus aimable enfant du monde, mais comme il avait quatre ans de plus qu'elle et qu'il est naturel à quinze ou seize ans de chercher les gens qui ont plus d'âge que soi que ceux qui en ont moins, Aronce ne s'y arrêta pas et le plaisir qu'il trouvait auprès du Prince de Carthage et auprès du Prince de Numidie faisait qu'il n'avait presque pas le loisir de considérer Clélie. Il vivait toutefois si bien avec Clélius, et avec Sulpicie, qu'ils l'aimaient autant que s'il eût été leur fils et ils faisaient pour lui la même dépense que s'il eût effectivement été leur enfant.

Mais Madame, pour vous faire bien entendre tout ce que j'ai à vous dire, il faut que vous sachiez que le Prince de Carthage a un homme de qualité auprès de lui, nommé Amilcar, qu'il aime beaucoup. C'est un des hommes du monde le plus agréable et le plus accompli qui prit Aronce en une si grande amitié, qu'on peut dire qu'Amilcar n'était pas plus aimé du Prince de Carthage, qu'Aronce l'était d'Amilcar. Si bien que ce jeune Prince ayant pris la résolution de voyager inconnu, Amilcar voulut qu'Aronce fût de ce voyage, de sorte que du consentement de Clélius et de Sulpicie, Aronce ayant alors seize ans, (et la jeune Clélie douze), il partit avec le Prince de Carthage et Amilcar, pour aller voir toute la Grèce. Mais ce qu'il y eut de remarquable fut qu'à leur retour, la tempête les ayant jetés en Sicile, au lieu de retourner à Carthage comme ils en avaient eu intention, ils prirent la résolution d'aller voir Rome et d'aller même, à une grande partie des principales villes de la Toscane. Et en effet, ils exécutèrent leur dessein, de sorte que, comme ces deux voyages opposés ne se pouvaient pas faire en peu de temps, ils furent quatre ans sans retourner en Afrique, si bien que par ce moyen, Aronce avait vingt ans et Clélie seize lorsqu'ils se revirent.

Mais avant que de vous dire ce qui se passa entre eux à cette première entrevue, il faut que vous sachiez qu'au partir de Rome où les violences de Tarquin continuaient, le Prince de Carthage qui voyageait inconnu, rencontra un illustre Romain appelé Horace, que l'injuste Tarquin avait exilé, et qui, sans savoir en quel lieu de la Terre il passerait le temps de son exil, se mit à faire conversation avec Aronce qui savait admirablement sa langue latine parce que Clélius, qui aimait sa patrie jusqu'à vouloir mourir pour elle, avait voulu qu'Aronce n'en ignorât pas le langage. De sorte qu'Horace qui avait dessein de s'en aller durant quelque temps en un pays étranger, fut bien aise de trouver un homme si agréable, qui parlait sa langue. Apprenant le dessein qu'il avait, il lui proposa d'aller à Carthage où il l'assura qu'il trouverait Clélius, dont Horace connaissait le nom et la vertu car son père et le sien avaient toujours été amis, quoiqu'ils eussent été rivaux. Si bien qu'Aronce ayant inclination à servir Horace, non seulement parce qu'il paraissait avoir beaucoup d'esprit, mais encore parce qu'il était Romain et qu'il disait être fils d'un ami de Clélius, pria Amilcar de faire en sorte que le Prince de Carthage voulut bien que cet illustre exilé le suivît et trouvât un asile auprès de lui. Ainsi Amilcar, suivant sa générosité naturelle et voulant satisfaire Aronce qu'il aimait, obtint aisément du Prince de Carthage ce

qu'il lui demandait pour Horace, qui devint ami particulier d'Aronce, dès ce moment-là, ne prévoyant pas alors, ce qui les diviserait un jour.

Mais Madame, avant que de faire arriver cette illustre troupe à Carthage, il faut que vous sachiez qu'en passant à Capoue, je l'augmenterai encore et que je vous dise ensuite, que durant les quatre ans d'absence d'Aronce, Clélie était devenue si admirablement belle, qu'on ne parlait que de sa beauté à Carthage quand il y retourna et qu'elle y avait donné tant d'amour qu'on ne pouvait compter les esclaves de sa beauté. Celui qui avait alors la plus grande autorité à Carthage, nommé Maharbal, en était lui-même devenu si amoureux, qu'il n'était pas trop en état de faire observer les lois du pays, n'en reconnaissant point alors d'autres, que celles que l'amour lui donnait. Mais comme c'est un homme violent et puissamment riche, il s'était imaginé qu'il n'avait qu'à demander Clélie à son père pour l'obtenir, et en effet, si Clélius eût été Carthaginois, il lui eût facilement donné sa fille. Mais comme il avait le cœur tout à fait romain, et qu'il n'avait pas renoncé à sa patrie, il ne pouvait se résoudre de donner Clélie à un homme qui n'était pas de son pays. De sorte que, sans déguiser ses sentiments, il s'était d'abord expliqué nettement, lorsqu'on lui avait proposé ce mariage pour sa fille quoiqu'il parût lui être tout à fait avantageux, car il n'y avait sans doute rien au-dessus de Maharbal en ce lieu-là.

Pour le Prince de Numidie, qui était aussi devenu amoureux de cette belle personne, il n'allait témoigner son amour ouvertement, car, comme il était alors comme en otage parmi les Carthaginois depuis un Traité que le Prince, son père, avait fait avec cette République, il eût été bien imprudent, s'il eût osé témoigner qu'il était rival de celui qui le tenait en sa puissance et qui eut pu sur divers prétextes, le faire arrêter, ou du moins le faire sortir de Carthage et l'éloigner de la personne qu'il aimait. Si bien que ce n'était qu'à la seule Clélie, à qui il tâchait de faire paraître son amour car encore qu'il sut bien que Clélius disait hautement qu'il ne marierait jamais sa fille qu'à un Romain, il ne laissait pas d'espérer, s'il pouvait toucher le cœur de Clélie, de lui faire changer de résolution, et d'être même préféré à ce puissant rival qui s'était déclaré si hautement, car, il croyait qu'un Prince de Numidie devait être plus considéré de Clélius, qu'un homme qui n'avait qu'une autorité limitée et qui ne l'avait même pas pour toujours.

Voilà donc Madame, l'état où en étaient les choses, lorsque le Prince de Carthage, Aronce, Amilcar et Horace, y arrivèrent. Mais, comme le hasard cause les événements les plus remarquables par de faibles commencements, la manière dont Aronce revit la belle Clélie, contribua peut-être à la passion qui a fait depuis, tout le tourment de sa vie. Car vous saurez Madame, que comme Carthage a été, autrefois, commencée de bâtir par l'illustre Didon, en une place qui lui fut vendue par des Phéniciens qui s'y étaient déjà habitués, et qu'elle a été achevée par eux, il est toujours demeuré depuis cela, une marque de dépendance de cette superbe ville, à celle de Tyr car on y fait, tous les ans, construire un magnifique vaisseau dans lequel on envoie aux Phéniciens, la dixième partie du revenu de la République, avec la dixième partie du butin et des prisonniers faits à la guerre. Il se fait même

tous les ans un échange de deux filles, que l'on choisit au sort ; ainsi ceux qui viennent quérir ce tribut, amènent deux Phéniciennes, et reçoivent deux Carthaginoises, qui sont toujours mariées très avantageusement, dans l'un ou dans l'autre pays. Comme cette cérémonie est fort célèbre, il y a un jour destiné au renouvellement de l'alliance de ces deux peuples qui n'est employé qu'en réjouissances publiques, car il y a toujours deux hommes de qualité envoyés de Phénicie, qui viennent recevoir ce tribut et qui, pour l'ordinaire, font un festin magnifique au principal magistrat de la ville, dans ce superbe vaisseau ; après quoi, dès qu'il est retourné sur le rivage, les Phéniciens font ramer et hausser les voiles. De sorte que, comme Maharbal était celui qui devait faire une cérémonie de ce riche et précieux tribut et renouveler l'alliance entre les Phéniciens et les Carthaginois, il voulut pour contenter sa passion, que les Tyriens qui devaient faire ce superbe festin y conviassent les principales dames de la ville. Si bien qu'au sortir du fameux temple de Didon où cette alliance s'était renouvelée, toutes ces dames, conduites par une sœur de Maharbal, qui est une personne de beaucoup de vertu, furent mener les deux Carthaginoises qui devaient aller en Phénicie, et recevoir les deux Phéniciennes qui devaient demeurer à Carthage. Mais comme cette fête était véritablement faite pour Clélie, elle y était avec sa mère, Clélius n'ayant pas osé l'empêcher d'aller en un lieu où tant d'autres dames étaient, quoique la passion de Maharbal ne lui plût pas. De sorte qu'elle s'y trouva plus par raison, que par inclination, car le cœur de cette admirable fille, était encore un cœur où personne n'avait de parts et où nul de ses adorateurs n'avait fait nulle impression. Ainsi on peut dire qu'elle n'aimait encore que la gloire, si ce n'est qu'on y ajoute sa propre beauté. Mais à dire les choses comme je les crois, je pense même qu'elle ne l'aimait pas trop, du moins, n'ai-je jamais vu de belle en ma vie, en qui il ait paru moins d'affection.

Cependant, il se trouva que nous arrivâmes à Carthage le jour de cette belle fête et que nous y arrivâmes avantageusement pour les Phéniciens, et fort glorieusement pour nous, car vous saurez que deux jours auparavant, le vaisseau dans quoi nous étions en avait pris deux de l'île de Cyrène, avec qui les Carthaginois n'étaient pas en paix, à cause de la guerre entre la Sicile leur confédérée, et ceux de cette île. Mais sans m'amuser à vous dire comment cette action se passa, je vous dirai seulement que le Prince de Carthage, Aronce, Amilcar et Horace, se signalèrent hautement en cette occasion et que nous primes enfin ces deux vaisseaux, que nous trouvâmes chargés d'un très riche butin, quoique ceux de l'île de Cyrène ne soient pas riches. Mais ce qui faisait la chose, était qu'ils avaient combattu et pris un vaisseau sicilien qui venait de Corinthe, de sorte que nous fîmes en cette occasion une prise considérable, soit par la richesse des marchandises, ou par le nombre des esclaves. Pour ne dérober rien à la gloire d'Aronce, il est certain que tous ceux qui étaient dans notre vaisseau convinrent qu'il avait plus contribué à cette grande action qu'aucun autre.

Cependant, comme je l'ai déjà dit, nous arrivâmes fort à propos pour les Phéniciens, à qui la dixième partie de notre butin appartenait. Mais nous

arrivâmes aussi fort agréablement pour nous-même, car lorsque notre vaisseau entra dans le port, Clélie et trois ou quatre autres dames étaient sur la proue de ce magnifique navire, que les Carthaginois envoyaient en Phénicie, et elle y était alors entretenue par Maharbal, et par le Prince de Numidie. Dès que nous en approchâmes, le Prince de Carthage, Aronce et Amilcar, connurent quelle était la fête qu'on faisait et nous le firent entendre, mais lorsqu'ils virent plus près, et qu'ils purent discerner la beauté de Clélie, ils en furent extrêmement surpris et si surpris, qu'Aronce même fut quelque temps sans la reconnaître. Mais comme il fut d'abord reconnu par Clélie, elle lui fit un salut si obligeant, qu'il connut bien que cette belle personne était cette chère sœur d'alliance, avec qui il avait passé les premières années de sa vie. De sorte qu'il prit alors beaucoup de part à toutes les louanges que le Prince de Carthage, Amilcar, Horace, et moi donnâmes à sa beauté.

Mais si Aronce fut sensible à sa gloire, Clélie le fut aussi à la sienne. Lorsque le Prince de Carthage (suivi d'Aronce, d'Amilcar, d'Horace, et de moi), fut dans ce vaisseau de tribun où étaient alors toutes les dames, pour rendre compte à Maharbal de la prise qu'il avait faite, comme le vaisseau qu'il montait n'était pas à lui et qu'il était à la République, il ne lui appartenait que la gloire d'avoir fait cette grande action, encore la voulait-il donner presque toute entière à Aronce, de qui il donna tant de louanges en parlant à Maharbal en présence de Clélie, qu'il le fit regarder avec admiration par tout ce qu'il y avait de gens qui l'entendirent. Mais, comme Aronce a sans doute toute la modestie d'un homme véritablement brave, il s'éloigna du lieu où l'on parlait si avantageusement de lui et, s'approchant de Sulpicie, il lui demanda des nouvelles de Clélius qui n'était pas en ce lieu-là.

Un moment après, ne pouvant plus s'empêcher de parler de la beauté de son admirable fille, il se réjouit avec Sulpicie de la voir telle qu'elle était ; après quoi, cherchant occasion de lui dire à elle-même ce qu'il en pensait, il fit si bien que durant que Maharbal et le Prince de Numidie parlaient au Prince de Carthage et à Amilcar, il fut lui témoigner la joie qu'il avait de la revoir, et de la revoir si belle. Clélie de son côté, qui savait combien son père aimait Aronce, le reçut avec autant de témoignages d'amitié, que s'il eût été son frère, car Clélius avait voulu qu'elle l'appelât ainsi, et qu'Aronce la nomme sa sœur. De sorte que dès qu'il fut auprès d'elle, cette charmante fille prenant la parole plutôt que lui, (parce que l'admiration qu'il avait pour sa beauté l'avait interdit), « Eh bien mon frère, lui dit-elle, l'absence ne vous a-t-elle point fait oublier Carthage ? La Grèce, et l'Italie ne vous ont-elles point fait haïr l'Afrique ? Mais avant que vous me répondiez, ajouta-t-elle en souriant, souvenez-vous de grâce, qu'encore que je sois née à Carthage, je me vante pourtant d'être Romaine ! De peur que sans y penser, vous n'allassiez la mettre devant Rome, et préférer quelque autre pays à ma véritable patrie.

— Je me souviens présentement si peu de tout ce que j'ai vu pendant mon voyage, répondit Aronce, que je ne saurais vous en rendre compte, car enfin

ma chère sœur, s'il est permis à un frère d'alliance de vous dire ce qu'il pense de vous, vous êtes la plus belle chose que j'ai jamais vue et si Rome savait quelle est votre beauté, je suis persuadé qu'elle ferait une plus sanglante guerre à Carthage pour vous en retirer, que celle que la Grèce fit autrefois à Troie pour reconquérir cette belle princesse dont le nom durera autant que le Monde ! Du moins sais-je bien, ajouta-t-il, que la plus fameuse beauté de Rome qui est celle d'une personne de grande qualité et qui s'appelle Lucrèce, n'approche pas de la vôtre.

— À ce que je vois, reprit Clélie en souriant, vous êtes devenu si flatteur que je n'oserais plus vous nommer mon frère, car ce n'est pas trop la coutume de louer tant une sœur ! Mais pour me dire quelque chose que je puisse écouter sans rougir, poursuivit-elle, dites-moi, je vous en conjure, si vous êtes satisfait de Rome et si Tarquin mérite toujours par ses violences, le nom de Superbe qu'on lui a donné ?

— Rome est assurément, reprit Aronce, la première ville de toute l'Italie et elle mérite même d'être la première ville du Monde, puisqu'elle se peut vanter d'être votre véritable patrie. Mais pour Tarquin, il y est si absolu, que quoique tout le peuple murmure en secret contre lui, il n'y a pas apparence que sa tyrannie finisse tôt, car à peine sait-il que quelqu'un n'est pas pour ses intérêts, qu'il l'exile, ou le fait mourir. »

Comme Aronce disait cela, on vit entrer dans le vaisseau où il était, la dixième partie des esclaves que le Prince de Carthage avait faits et qu'il avait envoyé quérir pour les remettre aux Phéniciens, qui lui donnèrent mille louanges en les recevant. Mais durant que cela se passait ainsi, Clélie entendit que le Prince de Carthage disait que ces esclaves étaient plus ceux d'Aronce que les siens, de sorte qu'elle se mit à lui en faire une guerre obligeante en lui demandant un conte exact de ses conquêtes. « C'est plutôt à moi, répliqua-t-il galamment, à vous demander compte des vôtres, qui sont assurément plus illustres que les miennes, car je ne doute point que si je voyais tous les esclaves que vous avez faits depuis mon départ, je ne les visse en plus grand nombre que ceux que le Prince de Carthage m'attribue, du moins sais-je bien que vous pourriez vaincre le vainqueur des autres, si vous l'aviez entrepris. »

Après cela, Amilcar s'étant approché d'Aronce, se mit à lui demander en riant, et en lui montrant Clélie s'il ne craignait point de faire naufrage au port ? Si bien que la conversation étant devenue générale, je m'y mêlai aussi bien qu'Amilcar. Mais Madame, je suis contraint d'avouer que je n'ai jamais rien vu de plus beau que Clélie ; imaginez-vous qu'elle n'a pas seulement tout ce qui fait la grande beauté, c'est-à-dire les cheveux blonds, les yeux brillants, le tour du visage agréable, la bouche bien faite, les dents belles, le teint admirable, les mains merveilleuses, et la physionomie spirituelle, mais qu'elle a encore tous les charmes de la beauté. Car elle a l'air galant et modeste ; elle a la mine haute et douce et il ne lui manque rien de tout ce qui peut imprimer du respect, et donner de l'amour à tous ceux qui la voient. Mais ce qui la rend encore plus aimable, c'est qu'elle a autant d'esprit que de beauté. Sa vertu, quoiqu'extrême, n'a pourtant rien d'altier,

ni de rude, au contraire, il y a quelque chose de si aisé et de si galant dans sa conversation, qu'on est charmé d'être auprès d'elle, car encore que Clélie ait l'âme ferme et hardie et qu'elle l'ait beaucoup au-dessus de son sexe, elle a pourtant une douceur si engageante qu'on ne peut lui résister, et cette grandeur d'âme qui lui fait mépriser les plus grands périls quand elle s'en voit menacée, n'empêche pas qu'elle n'ait même une certaine modestie craintive sur le visage qui sert encore à la rendre plus aimable. Cependant, quoiqu'elle n'ait rien de fier ni de superbe dans la mine, elle a pourtant l'air noble, la grâce assurée, et l'action fort belle et fort libre. Clélie étant donc aussi accomplie que je vous la représente, donna tant d'admiration à Aronce, à Horace et à moi, lorsque nous la vîmes dans ce vaisseau qui s'en allait en Phénicie, que nous ne parlâmes d'autre chose le reste du jour.

Il est vrai que pour Horace, il en parla moins que nous car, outre que naturellement il n'est pas grand exagérateur, j'ai su depuis, qu'il se sentit si extraordinairement touché de la beauté de Clélie dès cette première vue, qu'il ne pût s'empêcher d'avoir l'esprit entièrement occupé de cette belle personne, dont il s'entretenait lui-même, sans en entretenir les autres. Pour Aronce, il fut plus heureux qu'Horace car comme la maison de Clélius était la sienne, il y passa le reste du jour et y fut même tout le soir, mais il n'y logea pourtant pas plus, parce que le Prince de Carthage voulut absolument qu'il logeât dans son palais, et qu'il s'attachât à lui. De sorte que, comme Aronce n'avait nul bien que celui que Clélius lui donnait, il ne fut pas mari de trouver une si illustre voie de subsister par sa propre vertu en recevant des bienfaits d'un si grand Prince. Cependant, Clélius, après avoir embrassé Aronce avec une affection paternelle, eut aussi beaucoup de joie de voir Horace, qui était fils d'un homme qui avait été un de ses plus chers amis tant qu'il avait vécu. Aussi pria-t-il Aronce de l'aimer comme s'il eut été son frère et il commanda même à Sulpicie et à son aimable fille, de prendre un soin tout particulier de lui car, dès que Clélius eût entretenu Horace sur l'état présent de Rome, il trouva qu'il y avait tant de rapport de ses sentiments aux siens, et qu'il avait une haine si forte pour Tarquin et pour la fière et cruelle Tullie sa femme, qu'il l'en aima davantage. De sorte que depuis cela, Aronce qui estimait fort Horace et qui en était aussi fort estimé, fit tout ce qu'il pût pour lui rendre son exil moins rigoureux. Mais, comme l'amitié n'est pas toujours dispensée par l'exacte justice, quoique j'eusse moins de mérite qu'Horace, j'eus pourtant une plus grande part à l'affection d'Aronce, ou du moins à sa confiance que j'eus toute entière, dès que nous fûmes arrivés à Carthage.

Cependant nous sûmes dès le lendemain l'amour de Maharbal pour Clélie sans que nous sussions celle du Prince de Numidie qui, comme je l'ai déjà dit, ne la faisait paraître qu'à celle qui la causait. Mais, comme il remarqua bientôt quel était le crédit qu'Aronce avait auprès de Clélius, de Sulpicie et de leur incomparable fille, il fit toutes choses possibles pour acquérir son amitié, où il eut sans doute beaucoup de part. De sorte que depuis cela, comme la liberté est beaucoup plus grande à Carthage qu'à Rome, le Prince de Numidie, Aronce, Horace, et moi, étions presque toujours chez Sulpicie.

Nous y avions même l'avantage de n'y être pas souvent importunés de la présence de Maharbal, parce que comme il avait presque à soutenir tout le poids de la République, il lui était impossible de renoncer absolument à son devoir pour satisfaire son amour ; joint que, se confiant en son autorité, il se dispensait aisément de tous les petits soins qu'il ne croyait pas nécessaires, et puis, comme nul ne s'embarquait à Carthage sans sa permission, il ne craignait pas que Clélius s'en allât et il n'appréhendait pas même, qu'il y eut aucun homme de qualité dans la ville qui osât être son rival.

Pour le Prince de Carthage, il tournait les yeux d'un autre côté ; Amilcar semblait alors avoir deux ou trois desseins au lieu d'un, le Prince de Numidie n'était pas en état d'oser ouvertement s'opposer à lui, il regardait Aronce comme un inconnu, qui n'oserait tourner les yeux vers la fille d'un homme à qui il devait la vie et il ne nous considérait, Horace et moi, que comme deux étrangers, qui ne devions plus tarder à Carthage, et qui ne voudrions pas nous faire un ennemi, de celui qui nous devait protéger. Si bien que par ce moyen, Clélie en était moins importunée et nous en étions plus heureux car, encore que Maharbal ait de l'esprit, c'est un esprit incommode, parce que c'est un homme qui a une éloquence contrainte, qui parle avec une lenteur insupportable, qui veut qu'on l'écoute toujours comme s'il disait les plus belles choses du monde ; qui croit être au-dessus de tous les gens qu'il connaît et qui se pique de grande maison, de grand esprit et de grand cœur et qui est, de plus, le plus violent homme du monde.

Cependant, malgré toute sa violence, le Prince de Numidie était son rival. Il est vrai qu'il l'était d'une manière si adroite, que personne ne s'en apercevait que Clélie seulement, et il avait même persuadé Maharbal que la principale raison qui le faisait aller si souvent chez Sulpicie était qu'il était charmé de son langage ! En effet, ce Prince s'était donné la peine d'apprendre la langue romaine, seulement pour pouvoir parler de son amour à Clélie. En effet, j'ai su ce matin par lui-même, qu'il s'était servi de l'étude qu'il en faisait, pour parler la première fois de sa passion à cette belle personne, car, comme il venait de quitter un homme qui était à Clélius, qui la lui apprenait, il feignit, en s'entretenant seul avec elle durant que Sulpicie parlait à d'autres dames, d'avoir oublié quelques enseignements qu'il lui avait donné. Si bien qu'il se mit à lui faire diverses questions : lui disant qu'il lui serait bien obligé, si elle voulait être sa maîtresse. « Comme la langue que vous voulez apprendre, lui dit-elle, m'est presque aussi étrangère qu'à vous, quoique je l'ai apprise au berceau, puisque ce n'est pas celle que je parle d'ordinaire, je vous enseignerai mes erreurs, au lieu de vous corriger des vôtres ; c'est pourquoi je ne suis nullement propre à être votre maîtresse.

— Comme je n'apprends principalement cette langue, lui dit-il, que parce que je sais que vous l'aimez et que pour la parler avec vous, je dois principalement parler comme vous parlez, puisque ce n'est que de vous seule que je veux être entendu. C'est pourquoi ne me refusez pas la grâce de m'éclaircir de mes doutes, et de m'aider à m'exprimer lorsque je vous entretiens. Car il est certain que quelque riche, et quelque belle que soit la langue de votre

patrie, je la trouve pauvre et stérile, toutes les fois que je veux vous dire je vous aime. Aussi, est-ce plutôt parce que je n'ai point trouvé de termes assez forts pour vous le bien dire, que par défaut de hardiesse je ne vous l'ai point encore dit. Mais enfin cruelle Clélie, puisque vous ne me voulez pas enseigner à vous le dire mieux, je vous le dis aujourd'hui et je vous le dis avec la résolution de vous le dire toutes les fois que j'en trouverai l'occasion, et avec la résolution aussi de la chercher très soigneusement.

— J'apporterai un soin si particulier à éviter de me trouver auprès de vous, répliqua Clélie, que s'il est vrai que vous m'aimez, vous vous repentirez plus d'une fois de me l'avoir dit.

— Il y a si longtemps que je me repens de ne vous avoir pas découvert mon amour plus tôt, reprit le Prince de Numidie, que j'ai peine à croire que je me puisse jamais repentir de vous avoir dit que je vous aime, car enfin, vous ne me pouvez faire entendre rien de si fâcheux où je ne me sois préparé. Je vous demande pourtant la grâce, ajouta-t-il, de me dire seulement que vous n'avez pas autant d'aversion pour moi, que pour Maharbal.

— Ce que vous me venez de dire, répliqua-t-elle, m'a si fort irritée l'esprit que je ne sais présentement s'il y a quelque autre personne au monde que vous, qui me déplaît !

— Ha ! rigoureuse Clélie, s'écria-t-il, vous portez la cruauté trop loin de ne vouloir pas seulement me dire que vous me haïssez un peu moins qu'un homme que je sais que vous haïssez beaucoup et de vouloir même que je crois que je suis le seul au monde pour qui vous avez de l'aversion.

Voilà donc Madame, quelle fut la déclaration d'amour du Prince de Numidie et de quelle manière l'admirable Clélie le traita. Elle lui tint même la parole qu'elle lui avait donnée, d'éviter sa conversation particulière : mais elle eut pourtant la générosité d'apporter quelque soin à faire qu'on ne s'en aperçût pas, de peur qu'on n'en devinât la cause et que Maharbal ne maltraitât ce Prince, du moins le dit-elle ainsi à une amie qu'il avait et elle le lui dit, afin de lui faire comprendre que si elle ne le maltraitait pas ouvertement, ce n'était pas qu'il dût en concevoir plus d'espérance, puisque ce n'était que par une bonté qui était entièrement détachée de toutes les prétentions qu'il pouvait avoir.

Cependant, Aronce en voyant tous les jours l'admirable Clélie, et la voyant avec beaucoup de familiarité, en devint éperdument amoureux et ce qu'il y eut d'étrange dans son amour, fut qu'il n'ignora pas un moment la nature de l'affection qu'il avait pour elle, comme font pour l'ordinaire ceux qui n'ont jamais eu de passion, et il comprit si bien que cet amour lui donnerait beaucoup de peine, qu'il fut très affligé dès qu'il sentit qu'il en avait, car, encore qu'il fût fort estimé de Clélie et que Sulpicie et Clélius l'aimassent tendrement, il ne jugeait pas qu'il pût jamais être heureux. En effet, il savait quelle était la passion de Clélius pour Rome et n'ignorant pas qu'il ne savait point quelle était sa naissance, qu'il semblerait avoir de la présomption s'il tournait les yeux vers Clélie. Mais le mal était que son cœur n'était plus en sa puissance ! Il prit pourtant la résolution de n'oublier rien pour tâcher de le dégager, quoiqu'il la prît sans espérance.

D'autre part, Horace avait été si puissamment touché de la beauté de Clélie, que je suis assuré qu'il l'aima dès qu'il la vit. Il ne s'imagina pourtant pas, d'abord, qu'il en fût amoureux et, au contraire d'Aronce, il appela estime et admiration, ce qu'il devait appeler amour. Mais ce qu'il y avait de remarquable était que ces deux rivaux qui ne se connaissaient pas pour tels, vivaient avec beaucoup d'amitié, et le Prince de Numidie avec beaucoup de civilité pour eux. Ainsi, Clélie avait trois amants qui ne se connaissaient pas pour être rivaux et dont elle n'en connaissait même qu'un pour avoir de l'amour pour elle. Je ne mets pas Maharbal en ce rang-là, car sa passion était si généralement connue, que personne ne l'ignorait.

Cependant on se divertit alors assez bien à Carthage car on maria ces deux Phéniciennes qui avaient été échangées avec deux Carthaginoises, le jour que nous y arrivâmes, de sorte que comme elles furent mariées par la République, ce fut une fête célèbre, et durant huit jours ce ne furent que divertissements. J'avoue toutefois qu'il n'y en eut point qu'on dut préférer à la conversation de Clélie, car Madame, elle a un certain esprit qui fait qu'elle tourne la conversation comme bon lui semble, et il lui semble toujours à propos de la rendre très agréable. Il me souvient d'un jour entre les autres, qu'Aronce, Horace, et moi étions auprès d'elle, avec deux dames de la ville, dont l'une se nomme Sozonisbe, et l'autre Barcé ; il est certain qu'on ne peut pas passer une plus agréable après-dîner que celle que nous passâmes chez Sulpicie et ce qui causa cette conversation, fut qu'on vint à parler de ces deux Phéniciennes qu'on venait de marier à deux hommes, dont il y en avait un qui était devenu fort amoureux de celle qu'il avait épousée dès le premier instant qu'il l'avait vue, et qui avait cessé de l'être aussitôt après ses noces, et l'autre, ayant épousé celle qui lui était destinée sans en être amoureux, semblait l'être devenu depuis son mariage. De sorte que, comme cet événement avait quelque chose de singulier, et d'agréable, on examina d'abord cette bizarre aventure. « Pour moi, dit alors Clélie, je n'ai jamais pu comprendre qu'il fut possible d'aimer ce qu'on n'a pas eu loisir de connaître ; je conçois aisément, poursuivit-elle, qu'une grande beauté plaît dès le premier instant qu'on la voit, mais je ne conçois point du tout qu'on la puisse aimer en un moment, et je suis fortement persuadée, qu'on ne peut, tout au plus, la première fois qu'on voit une personne, quelque aimable qu'elle puisse être, sentir autre chose dans son cœur, que quelque disposition à l'aimer.

— Comme vous n'avez jamais eu d'amour, répliqua Horace, il n'est pas fort étrange que vous ne sachiez point comment cette passion s'empare du cœur de ceux qu'elle possède ; mais il est pourtant constamment vrai, qu'on peut avoir de l'amour dès le premier jour qu'on voit une personne qu'on est capable d'aimer. J'avoue toutefois que si on ne la voyait que ce jour-là, que cet amour ne serait peut-être pas assez fort pour donner une longue inquiétude, et qu'elle pourrait même finir aussi promptement qu'elle aurait commencé. Car enfin, comme une première étincelle ne peut faire un grand embrasement, si on ne prend soin de ne le laisser pas éteindre, de même l'amour a besoin qu'on l'entretienne pour l'accroître ; mais après tout, comme cette

étincelle ne laisse pas d'être feu, quoiqu'elle n'ait encore ni grande lumière, ni grande chaleur, de même, un amour d'un moment, ne laisse pas d'être amour, quoiqu'il ne vienne que de naître.

— Il est certain, reprit Aronce, que l'amour peut plutôt naître en un instant que l'amitié, qui, pour l'ordinaire, est toujours précédée par plusieurs bons offices ; mais je suis pourtant persuadé qu'un amour qui n'a pas un commencement si subit, et qui est devancé par une grande estime, et même par beaucoup d'admiration, est plus fort et plus solide, que celui qui naît en tumulte, sans savoir si la personne qu'on aime a de la vertu, ni même de l'esprit ; car, j'ai ouï-dire, qu'il s'est trouvé des hommes qui sont devenus amoureux de femmes à qui ils n'avaient jamais parlé.

— Il s'en est même trouvé, dit alors Sozonisbe, qui ont aimé des femmes sans les voir et qui ont eu de l'amour pour une peinture !

— Pour ceux-là, ajouta Barcé, je pense qu'on les peut plutôt mettre au rang de ceux qui n'ont point de raison, qu'au rang de ceux qui ont de l'amour.

— En vérité, répliqua Clélie en riant, je pense que je trouverais moins bizarre de voir un homme fort amoureux d'une fort belle peinture, que de l'être d'une femme sans beauté, sans esprit et sans vertu, comme il s'en trouve quelques-uns qui le sont.

— En mon particulier, repris-je, je trouve que la belle Clélie a raison et que la plus grande des folies est d'aimer ce qui n'est point aimable.

— Je suis de votre sentiment, répliqua Horace, mais soyez aussi du mien et avouez que toutes les grandes passions ont un commencement violent et qu'il n'y a rien qui fasse plus voir qu'un amour doit être ardent et durable, que lorsqu'il naît en un instant, sans le secours de la raison.

— Je tombe bien d'accord, reprit Aronce avec précipitation, qu'on peut commencer d'avoir de l'amour dès la première fois qu'on voit une aimable personne, mais je n'avouerai pas que ceux qui ont ce premier sentiment de passion plus violent que les autres aiment davantage, ni même si longtemps, car cela est plutôt un effet de leurs tempéraments, que de la grandeur de leur passion. De sorte que, comme pour l'ordinaire, ceux qui sont d'un naturel ardent et prompt n'aiment pas si constamment que les autres parce qu'ils se lassent de tout, et que ne pouvant demeurer longtemps en une même assiette, il faut de nécessité qu'ils changent d'amour comme d'autre chose ; s'ensuit de nécessité, que ceux qui aiment le plus promptement ne sont pas les plus constants.

— Mais enfin, dit Clélie, il ne s'agit pas de savoir s'ils changent ou s'ils ne changent pas, car ce n'est pas de cela dont j'entends parler ! puisque ce que je soutiens est qu'on ne peut avoir d'amour dès le premier moment qu'on voit une femme.

— Je vous assure Madame, reprit Horace, que je connais un homme, qui, dès le premier jour qu'il vit une des plus admirables personnes de la Terre, eue je ne sais quoi dans le cœur qui l'occupa tout entier, qui lui donna de la joie, de l'inquiétude, des desirs, de l'espérance, et de la crainte et qui le rendit enfin si différent de lui-même, que, si ce ne fut de l'amour qu'il eût dans le cœur, ce fut quelque chose qui lui ressembla fort.

— J'en connais un autre, répliqua Aronce sans soupçonner rien de la passion d'Horace pour Clélie, qui a eu assez longtemps de l'estime et de l'admiration, sans avoir de l'amour pour une merveilleuse personne. Il est vrai que je suis persuadé que la raison qui l'empêchait alors d'en avoir, était qu'il ne croyait pas qu'il lui fut permis d'aimer ce qu'il adorait.

— Mais en commençant d'aimer, répliqua Clélie, a-t-il cessé d'adorer ? Car si cela est, je trouve que celle qu'il adorait, devrait souhaiter qu'il ne l'aimât pas.

— Ces deux sentiments ne sont pas incompatibles Madame ! reprit Aronce, et quoique l'on puisse adorer des choses qu'on n'aime pas parce qu'elles passent notre connaissance, on ne laisse pas d'en aimer qu'on adore.

— Pour moi, reprit Barcé, entre ces deux sentiments, j'aimerais mieux celui qui convient à une maîtresse, que celui qui n'appartient qu'à une déesse, et la tendresse du cœur est si préférable à l'admiration de l'esprit, que je ne mets nulle comparaison entre ces deux choses.

— En effet, ajouta Sozonisbe, la tendresse est une qualité si nécessaire à toutes sortes d'affections, qu'elles ne peuvent être agréables, ni parfaites si elle ne s'y rencontre.

— Je comprends bien, répliqua Clélie, qu'on peut dire une amitié tendre et qu'il y a même une notable différence entre une amitié ordinaire et une tendre amitié ! Mais, Sozonisbe, je n'ai jamais entendu dire un tendre amour et je me suis toujours figuré que ce terme affectueux et significatif était consacré à la parfaite amitié et que c'était seulement en parlant d'elle, qu'on pouvait employer à propos le mot de tendre.

— Tant de gens s'en servent aujourd'hui, répliquai-je, qu'on ne saura bientôt plus sa véritable signification !

— Je voudrais pourtant bien empêcher, dit Clélie, que ce mot qui signifie une chose si douce, si rare et si agréable, ne fût profanée ! Cependant, comme la dit Célère, tout le monde s'en sert aujourd'hui.

— En mon particulier, répliqua Sozonisbe, je vous promets de ne m'en servir jamais si je ne le dois, pourvu que vous veuillez bien me faire entendre sa véritable signification ?

— Je vous promets aussi la même chose, ajouta Barcé, car je vous avoue ingénument, qu'encore qu'il ne se passe presque point de jour que je ne dise à quelqu'une de mes amies que je l'aime tendrement, et à quelqu'un de mes amis, que je veux qu'il m'aime avec tendresse !

— J'avoue, dis-je, que peut-être ne m'appartient-il pas de m'en servir.

— Comme je suis persuadé, ajouta Aronce, qu'il y a une espèce de tendresse amoureuse, qui met autant de différence entre les amours de ceux qui l'ont ou qui ne l'ont pas, que la tendresse ordinaire en met à l'amitié ; je serai infiniment obligé à la belle Clélie, si elle veut nous bien définir la tendresse, et nous bien dépeindre à quoi on la peut connaître, et quel prix elle donne à l'amitié, afin que je lui fasse voir ensuite, que la tendresse jointe à l'amour, en redouble encore le prix.

— Comme j'ai naturellement l'âme tendre, reprit Clélie, je pense qu'il m'appartient en effet plus qu'à une autre, de parler de tendresse et que Barcé avec tout son esprit, ne le ferait pas si bien que moi.

— Je vous ai déjà avoué, répliqua cette belle personne, que je ne sais pas trop bien si je me sers à propos de ce mot-là ; et pour vous parler encore avec plus d'ingénuité, je vous avouerai même que je ne sais pas précisément si j'ai de la tendresse, ou si je n'en ai point : c'est pourquoi je vous serai infiniment obligée si vous me faites voir la véritable différence entre une amitié ordinaire, et une tendre amitié.

— Elle est si considérable, répliqua Clélie, qu'on peut dire hardiment qu'il y en a presque moins entre l'indifférence et l'amitié ordinaire, qu'entre ces deux sortes d'amitié. Car enfin, celle qui n'a point de tendresse est une espèce d'amitié tranquille, qui ne donne ni de grandes douceurs, ni de grandes inquiétudes à ceux qui en sont capables. Ils ont presque l'amitié dans le cœur sans la sentir, ils cherchent leurs amis et leurs amies sans empressement ; ils en sont éloignés sans en être mélancoliques, ils ne pensent guère à eux s'ils ne les voient, ils leur rendent des offices sans grande joie, ils en reçoivent aussi sans grande reconnaissance ; ils négligent tous les petits soins, les médiocres maux de ceux qu'ils aiment ne les touchent guère. La générosité et la vanité ont autant de part à tout ce qu'ils font que l'amitié, ils ont même une certaine léthargie de cœur, qui fait qu'ils ne sentent pas la joie qu'il y a d'être aimé de ceux qu'on aime. Ils ne mettent presque point de différence entre la conversation des autres personnes, et celle de ceux à qui ils ont promis amitié ; ils aiment enfin avec tant de tiédeur, qu'à la moindre petite contestation qu'il y a entre eux et leurs amis, ils sont tout prêts à rompre, et à rompre sans peine ! De plus, ils ne sont point assez sensibles ni au mal ni au bien qu'on dit des gens à qui ils ont promis amitié, car, pour l'ordinaire, ils s'opposent faiblement à ceux qui les attaquent, et les louent eux-mêmes sans ardeur, et sans exagération. Ainsi, l'on peut presque dire qu'ils aiment comme s'ils n'aimaient pas, tant cette sorte d'amitié est tiède. Aussi, pour l'ordinaire, leur affection est-elle fort intéressée et qui en chercherait bien la cause, ne la trouverait qu'en eux-mêmes. En effet, on voit tous les jours que ces amis sans tendresse abandonnent ceux à qui ils ont promis affection, dès que la Fortune les quitte, il y en a même qui ne peuvent souffrir les longues maladies de ceux qu'ils aiment et qui cessent de les voir avec assiduité, dès qu'ils ne sont plus en état de les divertir.

— Ce que vous dites là m'est arrivé une fois, répliqua Sozonisbe, car j'eus une maladie languissante qui me fit bien connaître qu'il n'est guère de tendres amis. Au commencement que je tombais malade, poursuivit cette belle personne, on eut des soins pour moi, les plus grands du monde ! Mais, lorsque la longueur de mon mal m'eut fait devenir fort mélancolique, et que je ne demandais plus que des remèdes à ceux qui me venaient voir, au lieu de leur demander des nouvelles ou de leur en dire, je fus bientôt en une fort grande solitude et je sus même que ceux que je croyais être mes meilleurs amis me raillaient. En effet, comme on demandait un jour à un homme de

ma connaissance, s'il y avait longtemps qu'il ne m'avait vue, il répondit que jusqu'à ce qu'il fut devenu assez savant en médecine pour trouver quelques remèdes qui me pussent guérir de ma mélancolie, il ne me verrait pas ; et la même chose ayant été demandée à une dame qui avait toujours paru être de mes amies particulières, elle répondit aussi cruellement, qu'à moins que de savoir les vertus de toutes les herbes, on ne pouvait plus me faire de visites qui me fussent agréables et qu'ainsi il valait bien mieux me laisser en repos, que de se venir ennuyer en m'importunant.

— Il est vrai, dit Aronce, que ce que la belle Sozonsibe dit est fort véritable !

— Et il est vrai encore, ajouta Horace, que pour l'ordinaire, on se contente de plaindre les malheureux sans les soulager.

— Jugez donc, je vous en conjure, ajouta Clélie, si l'amitié sans tendresse, est une fort douce chose et si je n'ai pas raison de ne vouloir point d'amis, ni point d'amies, qui n'aient le cœur tendre de la manière que je l'entends ? Car enfin, ce n'est que cela seulement qui fait la douceur de l'amitié, et qui la fait constante et violente tout ensemble. La tendresse a encore cela de particulier, qu'elle lui donne même je ne sais quel caractère de galanterie qui la rend plus divertissante ; elle inspire la civilité et l'exactitude à ceux qui en sont capables et il y a une si grande différence entre un tendre ami et un ami ordinaire qu'il n'y en a guère davantage entre un ami tendre et un amant. Mais pour bien définir la tendresse, je pense pouvoir dire que c'est une certaine sensibilité de cœur, qui ne se trouve presque jamais souverainement qu'en des personnes qui ont l'âme noble, les inclinations vertueuses, et l'esprit bien tourné, et qui fait que lorsqu'elles ont de l'amitié, elles l'ont sincère, et ardente et qu'elles sentent si vivement toutes les douleurs et toutes les joies de ceux qu'elles aiment, qu'elles ne sentent pas tant les leurs propres. C'est cette tendresse qui les oblige d'aimer mieux être avec leurs amis malheureux, que d'être en un lieu de divertissement ; c'est elle qui fait qu'ils excusent leurs fautes et leurs défauts et qu'ils louent avec exagération leurs moindres vertus. C'est elle qui fait rendre les grands services avec joie ; qui fait qu'on ne néglige pas les petits soins, qui rend les conversations particulières plus douces que les générales, qui entretient la confiance ; qui fait qu'on s'apaise aisément quand il arrive quelque petit désordre entre deux amis ; qui unit toutes leurs volontés ; qui fait que la complaisance est une qualité aussi agréable à ceux qui l'ont, qu'à ceux pour qui on l'a et qui fait enfin toute la douceur, et toute la perfection de l'amitié. En effet, c'est elle seule qui y met de la joie et qui, par un privilège particulier, fait que sans tenir rien du dérèglement de l'amour, elle lui ressemble pourtant en beaucoup de choses. Ceux qui n'ont qu'une amitié grossière et commune, ne se donnent pas seulement la peine de garder les plus belles lettres de leurs amis, mais ceux qui ont une amitié tendre, conservent avec plaisir jusqu'à leurs moindres billets, ils écoutent une parole obligeante, avec une joie qui oblige ceux qui la leur ont dite ; ils savent gré des plus petites choses, et content les grandes qu'ils font pour rien et, par un charme inexplicable, ceux qui ont une véritable tendresse dans le cœur, ne

s'ennuient jamais avec ceux pour qui ils ont de l'amitié, quand même ils seraient malades, et mélancoliques. Jugez donc quelle différence il y a entre des amis sans tendresse, et de tendres amis.

— Ha ! Madame, s'écria Aronce, si je pouvais aussi bien définir la tendresse de l'amour, que vous savez bien dépeindre celle de l'amitié, je ferais assurément avouer à toute la compagnie, qu'il est des amants sans tendresse, aussi bien que des amis.

— Il est vrai, ajouta Horace, que la belle Clélie a admirablement représenté cette précieuse et délicate partie de l'amitié que si peu de gens connaissent.

— En mon particulier, dit alors Barcé en riant, j'avoue que de ma vie je ne me suis servie à propos du mot de tendresse s'il est vrai qu'il faille avoir positivement dans le cœur, tout ce que Clélie vient de dire, pour avoir droit de dire qu'on aime tendrement.

— Il n'en est pas de même de moi, ajouta Sozonisbe, car il me semble que j'ai le cœur fait de la manière dont il le faut l'avoir, pour oser se vanter d'avoir de la tendresse.

— Pour moi, repris-je, qui ai eu plus d'amour que d'amitié en ma vie, il m'importe plus de savoir quelle est cette tendresse amoureuse qui met de la différence entre les amants, que celle qui en met entre les amis, c'est pourquoi je voudrais bien que la belle Clélie voulût permettre à Aronce, de dire ce qu'il en pense.

— Quoique j'aie encore beaucoup moins d'intérêt à cette espèce de tendresse, répliqua-t-elle, que vous n'en avez à celle dont je viens de parler, je consens volontiers qu'Aronce vous apprenne à vous connaître vous-même, s'il est vrai que vous ne vous connaissez pas assez bien.

— Puisque vous me le permettez Madame, dit alors Aronce, je dirai hardiment que la tendresse est une qualité encore plus nécessaire à l'amour, qu'à l'amitié. Car il est certain que cette affection qui naît presque toujours avec l'aide de la raison et qui se laisse conduire et gouverner par elle, pourrait quelquefois faire agir ceux dans le cœur de qui elle est, comme s'ils avaient de la tendresse, quoique naturellement ils n'en eussent pas, mais pour l'Amour, Madame, qui est presque toujours incompatible avec la raison, et qui du moins, ne lui peut jamais être assujettie ; elle a absolument besoin de tendresse pour l'empêcher d'être brutale, grossière, et inconsidérée. En effet, une amour sans tendresse, n'a que des désirs impétueux, qui n'ont ni bornes, ni retenue et l'amant qui porte une semblable passion dans l'âme, ne considère que sa propre satisfaction, sans considérer la gloire de la personne aimée car, un des principaux effets de la véritable tendresse, c'est qu'elle fait qu'on pense beaucoup plus à l'intérêt de ce qu'on aime, qu'au sien propre. Aussi, un amant qui n'en a point, veut tout ce qui lui peut plaire sans retenue et il le veut même d'une manière si brusque, et si incivile, qu'il demande les plus grandes grâces, comme si on les lui devait comme un tribut. En effet, ces amants fiers qui sont ennemis de la tendresse et qui en médisent, sont ordinairement indolents, inciviles, pleins de vanité, aisés à fâcher, difficiles à apaiser, indifférents quand on les favorise, et insupportables quand on les maltraite. Ils croient même que la plus grande

marque d'amour qu'on puisse donner, soit seulement de souhaiter d'être tout à fait heureux, car, sans cela, ils ne connaissent ni faveurs, ni grâces ; ils comptent pour rien de favorables regards, de douces paroles, et toutes ces petites choses qui donnent de si grands et de si sensibles plaisirs à ceux qui ont l'âme tendre.

— Ce sont, dis-je, de ces amants qui ne lisent qu'une fois les lettres de leur maîtresse, de qui le cœur n'a nulle agitation quand ils la rencontrent, qui ne savent ni rêver, ni soupirer agréablement, qui ne connaissent point une certaine mélancolie douce qui naît de la tendresse d'un cœur amoureux et qui l'occupe quelquefois plus doucement que la joie ne le pourrait faire. Ce sont, dis-je encore une fois, de ces amants de grand bruit, qui ne font consister toutes les preuves de leur amour qu'en dépenses excessives et qui ne sentent rien de toutes les délicatesses que cette passion inspire. Leur jalousie même est plus brutale que celle des amants qui ont le cœur tendre, car ils passent bien souvent de la haine qu'ils ont pour leurs rivaux, à haïr même leur maîtresse. Où, au contraire, les amants, dont l'amour est mêlé de tendresse, peuvent quelquefois respecter si fort leurs maîtresses, qu'ils s'empêchent de nuire à leurs rivaux en certaines occasions, parce qu'ils ne le pourraient faire sans les irriter.

— Pour moi, dit Horace, je ne sais point discerner la tendresse d'avec l'amour dans un cœur amoureux, car cette passion quand elle est violente, occupe si fort ceux dont elle s'empare, que toutes les qualités de leur âme deviennent ce qu'elle est, ou prennent du moins quelque impression amoureuse.

— Il est vrai que l'amour occupe entièrement le cœur d'un amant, reprit Aronce, mais il est vrai aussi que si un amant a le cœur naturellement tendre, il aimera plus tendrement que celui qui sera d'un tempérament plus fier et plus rude. Ainsi je soutiens, que pour bien aimer, il faut qu'un amant ait de la tendresse naturelle, devant que d'avoir de l'amour et cette précieuse et rare qualité qui est si nécessaire à bien aimer, a même cet avantage qu'elle ne s'acquiert point, et que c'est véritablement un présent des dieux, dont ils ne sont jamais prodiges. On peut en quelque façon acquérir plus d'esprit qu'on n'en a, on peut presque le corriger de tous les vices, et acquérir toutes les vertus, mais on ne peut jamais acquérir de la tendresse. On peut sans doute se déguiser quelquefois, mais ce ne peut être pour longtemps et ceux qui se connaissent en tendresse, ne s'y sauraient jamais tromper. En effet, toutes les paroles, tous les regards, tous les soins, de toutes les actions d'un amant qui n'a point le cœur tendre, sont entièrement différents de celles d'un amant qui a de la tendresse, car il a quelquefois du respect sans avoir d'une espèce de soumission douce, qui plaît beaucoup davantage ; de la civilité sans agrément, de l'obéissance sans douceur et de l'amour même, sans une certaine sensibilité délicate, qui seule fait tous les supplices, et toutes les félicités de ceux qui aiment et qui est enfin la plus véritable marque d'une amour parfaite. Je pose même pour fondement, qu'un amant tendre ne saurait être ni infidèle, ni fourbe, ni vain, ni indolent, ni indifférent et que pour n'être point trompé ni en amour, ni en ami-

tié, il faut autant examiner si un amant ou un ami ont de la tendresse, que s'ils ont de l'amour ou de l'amitié.

Comme Aronce parlait ainsi, le Prince de Numidie entra et, un moment après, Maharbal, si bien que la conversation ayant changé d'objet, toute la compagnie s'en alla peu de temps après, à la réserve de ce violent amant de Clélie. Au sortir de là, je fus avec Aronce chez le Prince de Carthage, mais, quoique l'incomparable Amilcar eût ce soir-là tout l'enjouement de sa belle humeur, et que tous ceux qui se trouvèrent auprès du Prince de Carthage, avouèrent qu'ils ne lui avaient jamais entendu dire de plus agréables choses, Aronce parut pourtant être assez mélancolique et sa rêverie fut si généralement remarquée, qu'Amilcar me demanda si je n'en savais point la cause. De sorte que l'ayant observé plus soigneusement, je pris garde qu'en effet, Aronce n'était pas où il était et qu'il avait quelque chose dans l'âme qui l'occupait extrêmement. Si bien que dès que nous fûmes retiré (car nous logions alors ensemble), je me mis à le presser de me dire la cause de sa rêverie.

D'abord il voulut me déguiser la vérité, mais à la fin, lorsque je ne songeais plus à lui rien demander, parce que je croyais qu'il ne me voulait rien dire, il s'arrêta vis-à-vis de moi après s'être promené quelque temps, et prenant la parole : « Vous n'êtes guère opiniâtre, me dit-il, à demander ce que vous voulez savoir et vous n'avez assurément guère d'envie de me consoler de la mélancolie que j'ai, puisque vous ne me pressez pas davantage de vous en apprendre la cause.

— Ha ! Aronce, m'écriais-je en le regardant fixement, je n'ai que faire de vous la demander puisqu'il faut infailliblement que vous soyez amoureux, pour penser une aussi bizarre chose que celle que vous venez de me dire. Car enfin je vous ai prié avec tendresse, de me dire ce qui cause votre chagrin et vous me l'avez refusé comme un homme qui ne me le voulait jamais accorder. Cependant un moment après, vous vous fâchez de ce que je ne vous demande plus ce que vous venez de me refuser et je vous trouve même tout disposé à me prier d'entendre ce que vous ne vouliez jamais dire il n'y a qu'un instant. C'est pourquoi je conclus avec raison ce me semble, que vous êtes amoureux ! puisqu'il est vrai qu'il n'y a que l'amour seulement qui puisse faire faire une aussi bizarre chose que celle-là.

— Il est vrai Célère, me dit-il, je suis amoureux et quoique vous me disiez presque des injures il faut pourtant que vous soyez l'unique confident de ma passion et que je vous dise ce que ne saura peut-être jamais l'admirable personne que j'adore, quoique je la voie tous les jours.

— Vous aimez donc Clélie, lui dis-je, car il me semble que ce n'est qu'elle seule que vous voyez avec assiduité.

— Oui Célère, j'aime Clélie, répliqua-t-il, et je l'aime si ardemment et si tendrement, que selon toutes les apparences, je vais devenir le plus malheureux homme de la Terre.

— Il me semble pourtant, lui dis-je, que si j'étais en votre place, je m'estimerais fort heureux, car enfin, comme vous avez été élevé dans la maison de Clélius, vous vivez avec Clélie avec la même liberté que si elle était votre

sœur, et son père et sa mère vous regardent en effet comme si vous étiez son frère !

— Il est vrai Célère, reprit-il, mais ils ne me regardent pas comme son amant et je suis fortement persuadé que s'ils me regardaient comme tel, ils me haïraient autant qu'ils m'aiment et qu'ils penseraient avoir droit de m'accuser d'une ingratitude effroyable, et d'une présomption terrible. En effet, je dois la vie au généreux Clélius, et je ne sais à qui je dois ma naissance : il m'a trouvé dans les flots, il m'a sauvé d'un péril épouvantable, il m'a élevé avec un soin extrême, je lui dois tout ce que j'ai de vertu et je serais sans doute le plus lâche de tous les hommes si je faisais volontairement une chose qui lui doit déplaire. Cependant quoique je sois assuré qu'il ne trouverait nullement bon qu'un inconnu osât tourner les yeux vers son admirable fille, je ne saurais m'en empêcher et je sens bien que je ne pourrai jamais cesser de l'aimer. Ainsi, me voyant destiné à aimer sans espérance, je n'ai qu'à me préparer à des supplices inimaginables car je ne sache rien de plus cruel, que de ne pouvoir avoir de l'amour sans avoir de l'ingratitude.

— Vous avez l'âme si grande et le cœur si bien fait, repris-je, que je ne tiens pas possible que Clélius mette en doute que votre naissance ne soit très illustre.

— Quand il en serait assuré, répliqua-t-il, je ne serais pas en droit d'espérer de posséder Clélie, quand même il croit possible que cette merveilleuse fille ne me haïsse point, car puisque Clélius la refuse à Maharbal qui est d'une naissance très haute, qui est très riche, et qui a la première autorité dans une des premières villes du Monde, il la refuserait bien à un malheureux qu'il regarderait toujours comme un ingrat et qui serait peut-être même regardé de Clélie comme un homme qui chercherait autant à s'enrichir en l'épousant, qu'à le rendre heureux par la seule possession de sa personne. Ainsi mon cher Célère, je n'ai rien à espérer car si Clélius demeure dans les sentiments où il m'a dit qu'il est, il ne donnera jamais sa fille qu'à un Romain et s'il en change, il la donnera apparemment à Maharbal. Mais à vous dire la vérité, je ne crains pas trop cette dernière disgrâce. Je n'en suis pourtant pas moins à plaindre, ajouta-t-il, étant assuré que je ne suis point de Rome, quand je serais assez heureux pour apprendre que je serais d'une naissance proportionnelle aux sentiments que j'ai dans le cœur, Clélius me refuserait Clélie, comme il la refuse à mon rival. Mais hélas ! je suis même bien éloigné de cet état-là ! puisque je ne sais qui je suis et que selon toutes les apparences, je ne le saurai jamais. Cependant j'aime Clélie, je l'aime sans espérance, et je l'aime même avec la résolution de ne le lui dire point, et de ne murmurer pas si elle s'irrite d'être aimée de moi, en cas qu'elle devine la passion que j'ai pour elle. Jugez donc après cela mon cher ami, si je n'ai pas sujet d'être mélancolique.

— Pour moi, lui dis-je, qui suis persuadé que la trop grande prudence est bien souvent inutile en amour, et sans considérer tout ce que vous considérez, je ferais diverses choses car je combattrais ma passion autant que je le pourrais et si je ne la pouvais vaincre, je chercherais à me persuader tout ce

qui la pourrait flatter et je n'oublierais rien de tout ce qui me pourrait tromper agréablement.

— Pour la première chose, répliqua Aronce, je suis résolu de la faire, quoique je sois persuadé que je la ferai inutilement, mais enfin je dois cela à la générosité de Clélius et il faut, s'il a un jour quelque chose à me reprocher, que je n'aie du moins, rien à me reprocher à moi-même. Mais pour la dernière, je ne serai jamais en pouvoir de suivre votre conseil, car bien loin de chercher à me tromper agréablement, je cherche, malgré que j'en aie, à me rendre plus malheureux. En effet, il y a des instants où je crois que Clélius ne saura jamais ma naissance non plus que moi, et il y en a d'autres, où je crois que j'apprendrai et qu'il apprendra, que je suis fils de quelque ennemi de Rome, ou de quelque ami de Tarquin.

— Je plains étrangement mes amis des malheurs qui leur arrivent, lui répliquai-je, mais je ne les saurais plaindre de ce qu'ils se font ! C'est pourquoi ne vous attendez pas d'avoir nulle part à ma compassion, lorsque vous ne souffrirez que les maux que vous vous ferez à vous-même. »

Après cela, comme il était déjà tard, nous nous couchâmes, mais je mentirais si je disais que nous dormîmes paisiblement, car il est vrai qu'Aronce ne dormit point du tout et qu'il me réveilla diverses fois pour me parler de sa passion. Mais enfin Madame, comme il a une générosité merveilleuse, il se mit effectivement dans la fantaisie de s'opposer de toute sa force à l'amour qu'il avait dans l'âme et il n'oublia rien pour cela car il allait le moins qu'il pouvait aux lieux où était Clélie ; il cherchait Clélius en son particulier, sans chercher son admirable fille, et il s'attachait si fort auprès du Prince de Carthage et avec Amilcar, qu'il n'y avait personne qui ne crut qu'il avait plus d'ambition que d'amour. Horace même, tout son ami et tout son rival qu'il était, ne s'aperçut point de l'amour qu'il avait pour Clélie ; le Prince de Numidie aussi n'en eut aucun soupçon et Clélie même ne se l'imaginait pas.

Cependant, comme elle voulait éviter soigneusement de donner les occasions au Prince de Numidie de lui parler de son amour, elle avait donné un ordre si général de ne la laisser jamais seule, que quand Aronce eut été assez hardi pour lui vouloir dire qu'il l'aimait, il n'eut pu en trouver l'occasion. De sorte que comme rien n'augmente davantage une amour naissante que la difficulté de la dire, Horace de son côté devint bientôt aussi amoureux qu'Aronce. Mais comme il aime naturellement à faire un secret de toutes choses, il ne dit rien de sa passion ni à Aronce, ni à moi : ainsi, ces deux amis étaient rivaux sans avoir sujet de se plaindre l'un de l'autre, parce qu'ils ignoraient également leur amour.

Pour le Prince de Numidie, comme il regardait Aronce comme s'il eut été frère de Clélie, il lui donnait mille marques d'amitié sans lui découvrir sa passion, afin qu'étant son ami, il lui fût favorable quand l'occasion s'en présenterait. Pour Maharbal, moins il voyait de correspondance à son amour dans le cœur de Clélie, plus la passion augmentait et plus Clélius lui apportait de raisons pour lui prouver qu'il ne devait point songer à marier sa fille à Carthage, puisqu'il avait intention d'aller à Rome dès qu'il pourrait y re-

tourner, plus il s'opiniâtrait à vouloir faire réussir son dessein. De sorte que Clélius et Sulpicie étaient extrêmement affligés de se voir sous le pouvoir d'un homme amoureux et d'un homme à qui ils voulaient refuser tout ce qui pouvait satisfaire sa passion. D'autre part, quoique Sulpicie témoignât avoir beaucoup d'amitié pour Horace, parce que Clélius le voulait ainsi, il était pourtant vrai que dans le fond de son cœur, elle avait quelque secrète disposition à ne rendre pas justice à son mérite, parce qu'il était fils d'une personne dont Clélius avait été fort amoureux, et qu'il avait pensé autrefois, épouser. Si bien que Sulpicie conservant encore quelques restes de jalousie, qui lui persuadaient que son mari n'aimait Horace que parce qu'il avait encore quelque agréable souvenir de l'amour qu'il avait eue pour sa mère, elle avait sans doute beaucoup moins de disposition à l'aimer que Clélius et elle aimait bien plus tendrement Aronce qu'Horace. Pour Clélie elle les estimait tous deux, mais comme elle était équitable, elle voyait bien que s'il y avait quelque égalité entre ces deux hommes, pour ce qui regardait les qualités essentiellement nécessaires aux honnêtes gens, il n'y en avait pas autant pour l'agrément de l'humeur, ni pour celui de la personne, étant certain qu'Aronce est beaucoup au-dessus de son rival, quoique son rival soit presque au-dessus de tous les autres hommes.

Ainsi Clélie penchait, par choix, du côté d'Aronce, joint qu'ayant vécu avec lui dans son enfance comme s'il eut été son frère, il y avait entre elle et lui une familiarité plus grande, qu'entre Horace et elle, quoiqu'il fût Romain, et quoique Clélius lui commandât de vivre avec lui comme si elle eut été sa sœur. Les choses étant donc en ces termes, il y eut quelques factions à Carthage qu'il n'est pas nécessaire que je m'amuse à vous démêler, où l'illustre Prince que suivait Amilcar eut quelque part. Si bien que l'intérêt de ses affaires l'obligeant de se retirer à Utique qui est à lui, il s'y retira suivi de toutes ses créatures, de sorte qu'Aronce, trouvant cette occasion de s'éloigner de Clélie pour tâcher de voir si l'absence le pourrait guérir, le suivit, et je le suivis aussi bien que lui.

Pour Clélius, il consentit volontiers qu'Aronce, à qui la Fortune semblait n'avoir laissé aucun établissement, en chercha un auprès d'un grand Prince ; ainsi Aronce partit de Carthage avec son consentement, sans qu'il s'imaginât qu'il ne s'éloignait de lui que pour tâcher de n'avoir plus d'amour pour son admirable fille. Mais ce qu'il y eût de remarquable, fut que le Prince de Numidie et Horace qui ne savaient pas qu'Aronce fut leur rival, firent tout ce qu'ils purent pour l'empêcher de suivre le Prince de Carthage, car comme ils savaient tous deux qu'il était fort leur ami, et qu'ils remarquaient qu'il était très bien auprès de Clélie, ils s'imaginaient qu'ils perdaient beaucoup en le perdant, et que quand le temps serait venu, où ils pourraient découvrir la passion qu'ils avaient dans l'âme, ils en recevraient de grands offices.

Mais enfin, sans que le Prince de Numidie et Horace ne vissent la véritable raison qui les obligeait à conseiller à Aronce de ne s'attacher pas au Prince de Carthage, et sans qu'Aronce ne leur dise aussi celle qui faisait qu'il ne suivait pas leurs conseils, nous partîmes comme je l'ai déjà dit, et nous par-

tîmes même sans qu'Aronce eût entretenu Clélie en particulier, car il lui dit adieu en présence de Sulpicie, d'Horace et de moi qui savais seul le secret de son cœur. Aussi fus-je le seul qui remarquai la peine qu'il eut à sortir de chez Clélius car nous y rentrâmes trois fois sur des prétextes si légers, qu'à la dernière il fut contraint de dire qu'il avait oublié ce qui l'avait obligé d'y rentrer, tant il trouva peu de vraisemblance au prétexte qu'il avait inventé pour revoir Clélie encore un moment. Mais enfin Madame, nous allâmes à Utique où Aronce se trouva bien plus amoureux, et bien plus misérable qu'à Carthage, et où il arriva bien des choses depuis notre départ.

Vous saurez Madame, que Maharbal qui avait une passion dans l'âme la plus violente du monde, ne soupçonnant point du tout que le Prince de Numidie qui était en otage entre ses mains n'eut nul dessein pour Clélie, se mit à ne faire plus autre chose que lui parler de l'amour qu'il avait pour elle, de l'injustice de Clélius et de la cruauté de sa fille, le conjurant de vouloir leur conseiller à tous deux de changer de sentiments, car enfin, disait-il au Prince Aderbal, n'est-ce pas une terrible chose, d'entendre dire par Clélius qu'il ne veut point marier sa fille qu'il ne soit retourné à Rome ? Lui qui en est exilé depuis si longtemps, lui qui est ennemi mortel de Tarquin, qui règne avec une autorité si absolue, qu'il n'est pas croyable que nulle puissance ne puisse le faire tomber du trône où sa cruauté l'a si bien affermi ! Cependant Clélius prétend ne marier sa fille que quand il retournera à Rome, ou du moins de ne lui faire épouser qu'un Romain ! Si bien que par ce moyen, il faut de nécessité, qu'il veuille donner la plus belle et la plus parfaite personne de la Terre, à un criminel banni, ou tout au plus à un malheureux exilé. Jugez donc si j'ai sujet de me plaindre de Clélius et si je n'ai pas lieu de croire qu'il faille que lui ou Clélie aient une aversion secrète pour moi, qu'ils n'osent me témoigner, parce qu'ils font tous ma puissance. Mais pour empêcher qu'ils ne l'éprouvent telle qu'elle est, poursuivait-il, je vous conjure, quand vous en trouverez l'occasion, de tâcher de leur faire prendre de meilleurs sentiments, de peur de me forcer à en prendre à mon tour, qui ne leur seraient pas agréables.

Le Prince de Numidie entendant parler Maharbal de cette sorte, en fut si surpris et si ému, que l'agitation de son cœur paraissant malgré lui dans ses yeux, elle fut remarquée par Maharbal. Il tâcha pourtant de se remettre mais il acheva de se découvrir par les paroles, car, comme il ne pouvait dire à Maharbal, que Clélius eût tout à fait tort, et qu'il n'osait aussi lui dire qu'il eût raison, il prit un milieu qui persuada celui à qui il parlait qu'il était son rival. En effet, il se mit à exagérer l'amour que les Romains avaient pour leur patrie ; l'injustice qu'ils avaient de mettre une fort grande différence entre des étrangers et eux. À vouloir le persuader ensuite, que comme Clélius avait cherché un asile dans la ville où il avait la plus grande autorité, il était obligé de ne s'en servir pas à le violenter en une chose qui devait être tout à fait libre, ajoutant encore beaucoup d'autres raisons qui ne servirent qu'à faire voir à Maharbal que ce Prince était amoureux de Clélie, et qu'il avait choisi un mauvais confident. De sorte que cette pensée excitant un fort grand trouble dans son esprit, il quitta le Prince de Numidie assez

brusquement et, sans différer davantage, il fut chez Sulpicie, où après avoir été quelque temps en conversation générale, il trouva l'occasion de parler en particulier à Clélie. Là, il tâcha de la persuader qu'elle devait trouver fort étrange que Clélius ne prétendît la marier que quand il retournerait à Rome, ou du moins, ne lui faire épouser qu'un malheureux exilé, lorsqu'il pouvait lui donner le premier rang dans une des premières villes du Monde. « Seigneur, lui répondit Clélie, ce n'est pas à moi d'examiner si mon père a raison de refuser l'honneur que vous lui faites et il suffit que je sache que j'aurais tort de ne lui obéir pas, pour m'obliger à suivre aveuglément toutes ses volontés. Mais, afin qu'il ne soit pas chargé de toute votre haine, je vous avouerai ingénument, que je lui obéirais avec une douleur extrême, s'il me commandait d'épouser un Africain, et de perdre l'espérance de voir Rome, car il est constamment vrai, qu'il y a dans mon cœur une amour si forte pour la patrie de mes pères, que ce serait me rendre très malheureuse, que de m'ôter l'espérance d'y mourir.

— Si je ne meurs bientôt à Carthage, répliqua Maharbal, il y a pourtant apparence, que vous ne vivrez pas à Rome.

— Hélas, Seigneur, répliqua Clélie, tant qu'elle sera sous la tyrannie de Tarquin, je ne serai pas en pouvoir d'y aller, mais je dis seulement que je serais bien marrie d'en avoir perdu l'espérance ; c'est pourquoi je vous conjure de ne vous opiniâtrer pas, à vouloir obliger mon père à consentir à ce que vous désirez et d'avoir la générosité d'entrer dans ses sentiments et de croire que si vous étiez Romain, il vous préférerait à tous les autres Romains. Et puis, ajouta cette sage fille, il vous refuse une chose qui vous est si peu avantageuse, que vous devriez plutôt l'en remercier que de vous en plaindre ! Car enfin, s'il vous accordait ce que vous semblez désirer, on vous reprocherait d'avoir préféré la fille d'un malheureux exilé, à tant de belles personnes qui sont à Carthage et dont l'alliance vous peut être plus utile et plus agréable.

— Non ! Non ! injuste Clélie, lui dit-il, n'entreprenez pas de me persuader qu'il y ait quelque chose qui me pût être ni plus agréable, ni plus glorieux, que la conquête de votre cœur, car vous n'y réussiriez pas ! Souffrez seulement que je vous dise que si vous êtes aussi prudente que belle, vous ferez considérer à l'injuste Clélius que Tarquin est plus puissant à Rome qu'il ne le fut jamais et que selon toutes les apparences il ne lui permettra pas d'y retourner ! Qu'il est fort douteux que la Fortune lui envoie beaucoup de Romains exilés à choisir, car Tarquin en fait plus mourir qu'il n'en exile, et que quand cela serait, il ne lui serait pas aisé de faire la fête de vos noces à Carthage, si elle se faisait pour un autre que pour Maharbal. Dites-lui encore, je vous en conjure, qu'il peut être heureux s'il le veut et qu'il peut se rendre très misérable s'il me le rend.

— Ha ! Seigneur, répliqua généreusement Clélie, je ne sais point menacer mon père ! Mais je saurai bien lui dire que si ma vie fait obstacle à la tranquillité de la sienne, je suis prête d'avoir recours à la mort, afin que, vous ôtant la cause de votre amour, je vous ôte aussi celle de votre haine pour lui ! »

Comme Clélie disait cela, le Prince de Numidie entra, qui voyant Maharbal auprès d'elle, en rougit de dépit, si bien que comme son rival vit le changement de son visage, il se confirma dans les sentiments qu'il avait déjà et pour s'en éclaircir encore mieux, il continua de parler bas à Clélie, durant qu'Aderbal parlait à Sulpicie et à d'autres dames qui étaient chez elle. Mais, comme il est naturellement violent, il ne put souffrir ce long entretien particulier, sans en témoigner beaucoup de chagrin de sorte que, Maharbal ne doutant plus du tout qu'il ne fut son rival, prit la résolution de se défier de lui, au lieu de s'y confier comme il en avait eu le dessein. Cependant, comme les affaires générales de la République ne lui donnaient pas autant de loisirs que sa passion en demandait, il fallut qu'il s'en allât, et qu'il laissât son rival auprès de sa maîtresse. Et en effet, quoique Clélie eût accoutumé d'éviter soigneusement de parler en particulier au Prince de Numidie depuis qu'il lui avait découvert son amour, elle ne le fit pas ce jour-là avec le même soin, car elle avait l'esprit si occupé de ce que Maharbal lui avait dit, qu'elle ne pensait à autre chose. Si bien que sans qu'elle y prît garde, le Prince de Numidie se mit auprès d'elle et commença de lui parler comme un homme qui avait quelque chose de particulier à lui dire. Clélie revenant alors à elle-même, se tourna vers lui et le conjura de ne l'obliger point à le fuir comme elle faisait toujours, s'il continuait de lui parler de sa passion. « Car enfin, lui dit-elle, Seigneur, si vous vous opiniâtez à le faire, vous me forcerez à prendre la résolution de ne considérer plus que vous êtes un fort grand Prince et à ne vous regarder que comme un homme qui ne m'estime pas, puis qu'il ne se soucie point de me déplaire.

— Plût aux dieux, Madame ! lui dit alors le Prince de Numidie, que je ne vous eusse jamais dit que je vous aime : ce souhait est sans doute un souhait fort extraordinaire à un amant aussi passionné que je le suis, mais il est pourtant vrai qu'il n'est présentement rien que je ne fisse, pour pouvoir faire que vous ignorassiez la passion que j'ai dans l'âme, quoique je sache bien qu'elle y sera jusqu'à la mort. Mais Madame, ce qui fait que je parle comme je fais, est que j'ai à vous avertir que si vous ne sortez bientôt de Carthage, vous vous exposez à être la plus malheureuse personne du monde et que vous offrant un asile à la cour du Roi mon père, je crains que vous ne veuillez point y aller, parce que je vous ai découvert mon amour. Cependant je vous jure, et vous proteste, que quoique je sois plus amoureux que Maharbal, je ne serai jamais aussi injuste que lui. »

Clélie entendant parler ce Prince de cette sorte, en fut extrêmement surprise car elle connut bien qu'il savait quelque chose où elle avait intérêt. Aussi lui parla-t-elle un peu moins sévèrement afin de l'obliger à lui dire ce qui lui donnait lieu de lui parler ainsi, et en effet, ce Prince lui raconta sa conversation avec Maharbal, continuant ensuite à lui offrir un asile en Numidie et à lui protester avec autant de générosité que d'amour, que quand il faudrait faire la guerre pour la défendre, il la ferait avec beaucoup de joie. Clélie le remercia fort civilement de l'offre qu'il lui faisait, l'assurant toutefois qu'elle ne croyait pas que son père voulut, ni dût l'accepter ajoutant encore qu'elle ne laissait pas de lui en être fort obligée.

Cependant, Aderbal ne se tenant pas refusé pour ce que lui avait dit Clélie, parla le lendemain à Clélius et, lui représentant la grandeur de l'amour de Maharbal, celle de son autorité et la violence de son tempérament, il lui fit aisément comprendre que le séjour de Carthage était dangereux pour lui. Mais après cela, il lui offrit ce qu'il avait déjà offert à Clélie, si bien que Clélius qui ne savait pas que ce Prince fut amoureux de sa fille, admira sa générosité et lui donna mille louanges. « Mais après tout Seigneur, lui dit-il lorsqu'il eut cessé de le louer, il ne serait pas juste d'aller peut-être recommencer la guerre entre la Numidie et les Carthaginois, pour une chose où ma malheureuse famille a seule intérêt. Vous êtes en otage par un Traité de Paix, qui n'est pas encore entièrement exécuté, ainsi Seigneur, je serais fort injuste, si je vous exposais à être maltraité par Maharbal et si j'exposais le Roi votre père à avoir de nouveaux différends avec cette République ; c'est pourquoy, puisque Carthage ne m'est plus un asile, il faut que je tâche d'en sortir, et d'en aller chercher un si loin d'ici, que Maharbal n'ait pas le pouvoir de m'y nuire ! Aussi bien y a-t-il déjà longtemps que j'ai envie de me rapprocher de Rome ».

Le Prince de Numidie ne se rendit pourtant pas encore car il représenta à Clélius qu'il lui serait très difficile de s'en aller par mer, et qu'il lui serait bien plus aisé d'aller par terre en Numidie. Mais quoi qu'il lui pût dire, le généreux Clélius ne crût pas que vu les termes où en étaient alors les choses entre ces deux États, il dut accepter l'offre d'Aderdal, joint qu'ayant effectivement envie de se rapprocher de Rome, il lui fut plus aisé d'être généreux et de refuser le Prince de Numidie, qui se trouva alors dans un étrange embarras, puisqu'il se vit dans la nécessité de souhaiter que la personne qu'il aimait s'éloignât de Carthage, et s'en éloignât pour toujours. Il se trouva même encore en une plus grande peine, car, comme il observait alors Maharbal de fort près, il découvrit qu'il avait dessein de faire arrêter Clélius en le faisant accuser d'avoir tramé quelque chose contre la République, et d'avoir des intelligences secrètes avec le Prince de Carthage, auprès de qui était alors Aronce, car les choses s'étaient fort brouillées depuis le départ de ce Prince.

Ce qui obligeait Maharbal d'avoir ce dessein, était qu'il espérait qu'étant maître de la vie de Clélius, il le serait bientôt de Clélie, qu'il pensait ne devoir pas refuser de l'épouser, pour donner la vie et la liberté à son père, de sorte que le Prince de Numidie croyant lui-même que le dessein de Maharbal pourrait réussir, et qu'il le verrait bientôt possesseur de Clélie, s'il n'avertissait promptement Clélius, il ne balança point, et fut trouver Clélie à l'heure même, quoiqu'il sut bien que cet avis avançait son éloignement.

Il est vrai que dans la force de sa passion, il eut dessein de la suivre sans lui en rien dire, mais enfin Madame, pour me hâter de vous dire tout ce qui se passa alors, vous saurez que le Prince de Numidie après avoir dit à Clélie les choses du monde les plus touchantes, parla ensuite à Clélius, à qui il fit savoir si précisément l'injuste dessein de Maharbal, qu'après en avoir consulté avec Horace et Sulpicie, il fut résolu qu'ils ne songeraient plus à autre chose qu'à sortir promptement de Carthage.

L'occasion s'en présenta même assez favorable, car il y avait alors un vaisseau de Syracuse prêt à faire voile. Si bien que, Clélius traitant secrètement avec celui qui le commandait, il lui promit de le recevoir avec toute sa famille dans son navire et de l'y recevoir la nuit qui précéderait son départ. Et en effet, sans m'amuser à vous dire des particularités inutiles, il suffit que vous sachiez que malgré toutes les prévoyances de Maharbal, les soins du Prince de Numidie, de Clélius, et d'Horace firent tant, que cette illustre famille romaine s'embarqua un soir sans qu'on s'en aperçût. Si bien que ce vaisseau de Syracuse, sorti du port à la pointe du jour, sans que Maharbal en sût rien qu'il ne fût nuit, car comme il croyait qu'Aderbal était amoureux de Clélie, il ne le soupçonnait pas de pouvoir aider à sa fuite ! De sorte que l'ayant vu tout le jour, ce prince l'avait adroitement empêché d'aller chez Clélius, afin qu'il ne sût son départ que lorsqu'il ne pourrait faire suivre Clélie avec espérance de la pouvoir retrouver, car le temps avait été si favorable, qu'il n'y avait pas d'apparence qu'un autre vaisseau pût joindre celui qui portait cette belle et admirable fille.

Mais, quoique le Prince de Numidie se contraignit autant qu'il pouvait pour ne paraître pas trop mélancolique, il fut pourtant si chagrin, que lorsque Maharbal vint à savoir le départ de Clélius et de sa famille, il ne douta point qu'Aderbal ne sût la chose. Il apprit même ce départ d'une manière qui l'irrita encore, puisqu'il ne sut que Clélius était parti, que lorsqu'il envoya, le soir chez lui, pour l'arrêter comme un criminel. Il se servit pourtant de la fuite de Clélius pour autoriser cette violence, car il fit assembler tous les suffètes⁶ (c'est ainsi qu'on appelle ceux qui ont part au gouvernement de la République) et leur dit qu'il paraissait assez qu'il était criminel puisqu'il s'enfuyait. Cependant, comme il était très violent et qu'Aderbal dit quelque chose qui lui fit croire qu'il avait su la fuite de Clélie, il s'assura de sa personne, publiant qu'il avait eu part à tout ce que Clélius avait tramé avec Aronce et avec Amilcar, Maharbal cherchant alors à le venger sur son rival de l'insensibilité de sa maîtresse. Il crût même qu'il pourrait peut-être retrouver Clélie par cette voie, parce qu'il s'imagina que ce vaisseau de Syracuse dans quoi elle s'était embarquée, n'aurait servi qu'à la faire sortir de Carthage et l'aurait remise à terre pour aller après chercher quelque asile où Aderbal irait la trouver dès qu'il pourrait se dérober ! Si bien que, dans ce sentiment-là, ce Prince fût gardé très exactement, et traité même avec assez de rigueur. Maharbal ne laissa pas aussi d'envoyer divers vaisseaux après celui qui lui enlevait sa maîtresse, quoiqu'avec peu d'espérance car, outre qu'il ne croyait pas qu'elle tint la route de Syracuse, il y avait trop longtemps qu'elle était partie pour pouvoir raisonnablement espérer de la retrouver. Toutefois, comme c'est le propre de l'amour de ne négliger rien, Maharbal aima mieux faire cent choses inutiles, que de manquer à en faire une qui lui pût servir.

6. Chacun des deux premiers magistrats de la République de Carthage, l'un au pouvoir exécutif, l'autre au commandement des armées.

Mais durant que cet amant irrité ne savait sur qui se venger du malheureux succès de son amour, et qu'il s'en vengeait sur un autre amant qui n'était pas mieux traité que lui, pendant dis-je, que le malheureux Aderbal souffrait une injuste prison et qu'il endureait des maux incroyables, Aronce, qui ne savait rien de ce qui se passait à Carthage, connaissait que l'absence ne le guérissait pas, et se repentait de s'être éloigné de Clélie, car en l'état où étaient alors les choses, il n'y avait pas moyen de songer seulement à retourner à Carthage. De sorte qu'Aronce était si triste et si mélancolique qu'on ne pouvait presque l'être davantage. Il le fut pourtant encore plus, lorsqu'un esclave vint lui apporter une lettre que Clélius lui avait écrite en partant, et qu'il avait confiée à cet esclave qui la lui tendit. D'abord il eut beaucoup de joie, parce qu'il espéra d'avoir des nouvelles de Clélie, mais il eut ensuite un désespoir sans égal, lorsqu'il vit que cette lettre qu'on lui apportait, contenait à peu près ces paroles, si ma mémoire ne me trompe :

Diverses raisons importantes me font partir de Carthage et me rapprocher de Rome : je ne sais encore si je choisirai Syracuse ou Capoue pour mon asile, mais je sais bien qu'en quelque lieu du Monde que je sois, je serai toujours tout prêt à vous recevoir comme si vous étiez mon fils, en cas que les changements de la Cour où vous êtes vous obligent à en partir. Ainsi, pourvu que les dieux m'empêchent de faire un second naufrage sur la même mer où ils vous mirent entre mes bras, vous pouvez-vous assurer que vous aurez une maison en tous les lieux où j'en aurai une pour moi-même. Je ne vous dis rien de Sulpicie, d'Horace, ni de Clélie, car ils ne savent pas que je vous écris.

Après qu'Aronce eut lu cette lettre, il me la donna à lire et me dit ensuite des choses si touchantes, que j'exciterais encore de la compassion dans votre cœur, si je vous les redisais.

Un moment après, Amilcar étant venu dans la chambre, nous apprit la prison du Prince de Numidie, la fureur de Maharbal et nous confirma la fuite de Clélius, de Sulpicie, d'Horace, et de Clélie. Il nous dit même le dessein que Maharbal avait eu de faire arrêter Clélius, et il nous apprit encore qu'ils avaient emporté tout ce qu'ils avaient de plus précieux, et que la chose avait été conduite si adroitement, qu'on n'en avait rien soupçonné. Mais comme Maharbal s'est servi du nom du Prince de Carthage, ajouta-t-il obligamment, pour persécuter Clélius quoiqu'il y ait grande apparence qu'il agisse plus en amant irrité qu'en bon citoyen, je viens vous assurer de la part de ce Prince, qu'il veut vous récompenser de toutes les peines que souffre Clélius et qu'il n'est rien enfin, que vous ne deviez attendre de lui. En mon particulier, poursuivit-il, je vous offre tout ce qui est en ma puissance, et je pense vous pouvoir assurer, qu'il ne tiendra qu'à vous que vous ne soyez heureux. Amilcar ajouta ensuite beaucoup de choses obligeantes, où je pouvais prendre part et où Aronce et moi répondîmes avec toute la civilité, et toute la reconnaissance que nous devions avoir pour des offres si généreuses.

Mais, quoiqu'Aronce se contraignit étrangement, il lui fut impossible d'empêcher qu'Amilcar ne vît qu'il avait un chagrin extrême. Néanmoins, il ne s'en étonna pas d'abord car comme il savait qu'Aronce aimait autant Clélius que s'il eût été son père, il s'imagina que c'était une douleur que la seule tendresse qu'il avait pour lui causait. Mais comme il vit que de jour en jour il devenait plus mélancolique, il soupçonna quelque chose de la véritable cause de sa tristesse et, me tirant à part, il me pria de lui dire ingénument s'il n'était pas vrai qu'Aronce était amoureux de Clélie, de sorte que, ne jugeant pas qu'il fût désavantageux pour mon ami d'avouer cette vérité à Amilcar, je lui dis que je croyais qu'il ne se trompait pas et que je craignais extrêmement que la douleur qu'il avait de son absence ne le fît mourir. Comme Amilcar aime chèrement Aronce, il fit alors tout ce qu'il pût pour le divertir, lui qui est le plus divertissant des hommes, mais le chagrin de cet amant était trop fort pour pouvoir être surmonté et je puis assurer sans mensonge, que depuis qu'il sut le départ de Clélie, il ne se passa pas un moment que sa douleur n'augmentât. Ce qui la rendait plus forte était qu'il connaissait bien que la raison voulait qu'il combattît sa passion et qu'il demeurât auprès du Prince de Carthage où il trouvait presque tout ce qu'il eut pu souhaiter en l'état où était alors sa fortune, car ce Prince l'estimait fort, il pouvait espérer un établissement très considérable auprès de lui. Amilcar l'aimait chèrement, cette Cour était très galante et très agréable et vu la disposition des choses, le Prince de Carthage devait bientôt faire éclater un grand dessein dont l'heureux succès devait le mettre en pouvoir de combler d'honneur et de biens tous ceux qui seraient alors attachés à sa fortune.

Aussi Aronce me disait-il un jour en exagérant son malheur, qu'il était le plus infortuné de tous les hommes « Car enfin mon cher Célere, me dit-il, après m'avoir avoué qu'il était résolu d'abandonner l'Afrique et d'aller retrouver Clélie, je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un homme plus misérable que moi, et qui considérera bien le pitoyable état où je me trouve, trouvera sans doute que depuis que l'amour fait des malheureux, il n'y a jamais eu d'amant qui ait eu si peu de raison d'espérer d'être aimé, ni de continuer d'aimer. Premièrement Clélie ne sait point que je l'aime, poursuivit-il, et je ne dois point le lui faire savoir tant que je ne saurai pas qui je suis ; de plus, Clélius semblant être résolu de ne vouloir jamais donner sa fille qu'à un Romain, c'est être assuré que je n'y dois jamais prétendre, puisque selon toutes les apparences je ne suis pas né d'un Romain ou il faudrait que ce fût de quelque malheureux Romain sans vertu et sans condition, car s'il y avait quelque homme de qualité exilé qui eut fait naufrage et qui eut perdu un fils dans la mer, Horace l'aurait raconté à Clélius, lui qui lui a dit tout ce qui est arrivé de funeste à Rome depuis son départ, soit ce qu'il a vu de ses propres yeux ou ce qu'il a entendu dire par d'autres. Ainsi, quoique je ne sache d'où je suis, il semble pourtant que je sais, avec certitude, que je ne suis point de Rome et que par conséquent, je ne puis jamais rien prétendre à Clélie.

— Vous êtes si ingénieux à vous persécuter, lui dis-je, que si vous l'étiez autant à chercher du soulagement au mal qui vous tourmente, vous en viendriez à bout !

— Ha ! Célère, s'écria-t-il, si vous saviez la nature du mal dont vous parlez, vous verriez bien qu'il est sans remède ! Car si je demeure ici, je mourrai le plus désespéré de tous les hommes et si je vais retrouver Clélie, comme j'irai infailliblement, je ferai sans doute la chose du monde la moins raisonnable puisque je connais bien que je ne dois jamais lui dire que je l'aime, si je ne veux être ingrat envers Clélius, à qui je dois toutes choses. Ainsi je quitterai une grande espérance de fortune, et je ferai un long voyage pour aller voir une personne que j'adore, avec l'intention de ne le lui dire jamais et avec une envie étrange de le lui dire mille fois le jour si je le pouvais. Songez après cela Célère, si je suis en un état heureux ! Cependant je veux partir, et je partirai, car l'amour que j'ai dans l'âme me persuade qu'il n'est point de malheur qui égale l'absence, lorsque l'absence n'est point assez forte pour faire mourir l'amour. Je me trouve pourtant bien embarrassé lorsque je pense que Clélius me demandera ce qui m'a obligé de retourner si brusquement auprès de lui ? Car lui dirai-je un mensonge, en lui disant qu'on m'a exilé et que je me suis rendu indigne des soins qu'il a eus pour moi ? Lui dirai-je que l'amitié que j'ai pour lui n'a pu souffrir que j'en fusse séparé ? Et, ne dois-je point craindre s'il ne devine la cause de mon retour, qu'il ne m'en haïsse, et qu'il ne me force à m'éloigner pour toujours de la personne que j'aime ? Mais après tout, il arrivera ce qu'il plaira aux dieux, car je vous déclare que je ne puis faire autrement. »

Et en effet Madame, Aronce, confiant en l'amitié d'Amilcar, lui dit ce que je lui avais avoué et lui fit une si grande pitié, qu'il lui fit commander par le Prince de Carthage d'aller retrouver Clélius. Mais, pour prétexter son retour, Amilcar fit que ce Prince chargea Aronce de négocier quelque chose à Syracuse, pour tâcher de détacher la Sicile des intérêts de Carthage, et, Amilcar, pour achever la générosité, lui fit faire des présents si magnifiques, qu'il le mit en état de se pouvoir passer de l'assistance de Clélius, quand il serait retourné auprès de lui. De sorte Madame, que nous ayant fait équiper un vaisseau de guerre, nous partîmes d'Utique, et nous prîmes la route de Syracuse avec l'intention, si nous n'y trouvions pas Clélius, que nous irions après aborder proche de l'embouchure du fleuve Vulturne, pour aller, ensuite, par terre, à Capoue, qui n'est qu'à douze mille de la mer. Je ne vous dirais pas Madame, quelle fut la peine d'Aronce lorsqu'il fallut quitter le Prince de Carthage et se séparer d'Amilcar, car je ne pourrai vous exprimer tout ce que la tendresse de l'amitié et la violence de l'amour lui firent sentir en cette rencontre. Ce qu'il y a de vrai est que dès qu'il fut assuré de partir, il commença de craindre d'être encore plus malheureux quand il serait auprès de Clélie, qu'il ne l'était éloigné d'elle. Il changea pourtant de sentiments quand nous fûmes embarqués, car, comme le vent était très favorable, il eut une joie que je ne vous puis exprimer, dans la pensée qu'à chaque moment il s'approchait de Clélie.

Il est vrai que ce vent favorable ne nous dura pas longtemps ; en effet, le lendemain du soir, nous vîmes de loin une légère nuée s'élever de la mer qui, sans nous effrayer, attachait seulement nos regards. Mais nous fûmes bien étonnés de voir que le pilote qui nous conduisait s'en épouvanta et com-

mença de donner divers ordres à tous les mariniers de notre vaisseau, afin qu'ils se préparassent à une grande tempête. D'abord nous crûmes qu'il s'abusait et nous ne comprîmes pas qu'une chose qui n'avait rien d'effroyable à voir, pût être un signe assuré de la plus épouvantable tempête qui fut jamais. Cependant, à peine avions-nous eu loisir de penser que la peur du pilote était mal fondée, que nous vîmes qu'insensiblement la mer se couvrait de gros bouillons d'écume qui faisaient le même effet sur cette grande et vaste étendue de mer, que font des troupeaux épars dans de grandes et vastes plaines. Un moment après, nous entendîmes un mugissement qui ne laissait pas d'avoir quelque chose de terrible, quoiqu'il semblât venir de fort loin, mais après cela nous entendîmes un coup de tonnerre à notre gauche qui par un éclat surprenant, nous fut pourtant d'un heureux présage, car comme vous le savez Madame, les Étrusques qui sont les plus savants peuples du Monde en matière de divinations, nous ont appris que lorsque la foudre va de la gauche à la droite, c'est un heureux présage et qu'au contraire, quand elle va de la droite à la gauche, c'est un mauvais signe. Cependant, quoiqu'Aronce et moi connussions que ce signe n'était pas malheureux, nous ne voyions pas grande apparence de bonheur car il sembla que ce coup de tonnerre eut été un signal pour faire que tous les vents se déchaînaient à la fois, que la mer s'émût horriblement et que toutes les vagues s'entrechoquaient si rudement, qu'elles nous fissent périr. En effet Madame, je ne puis vous dire en quelle extrémité nous nous trouvâmes, lorsque la nuit tombant tout d'un coup, nous nous vîmes exposés à la fureur des ondes et des vents, tant qu'elle dura. Tantôt notre vaisseau était porté jusqu'aux nues, un moment après il semblait aller être enfoncé dans un abîme, et un moment ensuite, la tempête redoublant le faisait tourner malgré l'art du pilote et nous mettait, de moment en moment, en état de faire naufrage. Aussi, tous les mariniers avaient-ils abandonné toutes choses et le pilote lui-même appuyé sur son timon, invoquait Neptune à haute voix, comme n'attendant plus de secours que de lui seulement. Pour Aronce j'avoue que sa fermeté m'en donna ! Après s'être remis sous la conduite des dieux, il eut autant de tranquillité dans l'âme que s'il n'eût pas été en péril et pour vous donner une marque sensible de sa confiance, je n'ai qu'à vous dire qu'au milieu de cette effroyable tempête, il me parla de Clélie et me dit que s'il mourait, comme il y avait beaucoup d'apparences, il mourrait avec la douleur de n'avoir pu faire savoir à cette belle personne, l'amour qu'il avait pour elle. Mais enfin Madame, comme la tempête avait commencé au coucher du Soleil, elle commença de s'apaiser à la pointe du jour et ce bel astre ramenant le calme avec la lumière, nous vîmes peu à peu les vagues s'abaisser, mais nous vîmes en même temps que nous étions si proches d'un grand vaisseau, que nous pouvions discerner que c'était un vaisseau de guerre.

Notre pilote, qui semblait n'être destiné durant ce voyage, qu'à nous annoncer de mauvaises nouvelles, nous dit que la tempête était passée mais que nous n'en étions pas moins en péril parce que le vaisseau que nous voyions était celui d'un cruel corsaire, qui ne faisait autre chose que trou-

bler le commerce de Sicile à Carthage, par les prises continuelles qu'il faisait. À ces mots, Aronce prenant la parole pour lui répondre : « Comme c'est à vous à commander pendant la tempête, lui dit-il, c'est à vous à obéir pendant un combat ; c'est pourquoi faites que nous abordions ce vaisseau, car comme il a été battu par l'orage aussi bien que nous, nous combattons avec avantage égal et nous combattons peut-être mieux que des corsaires ! »

D'abord le pilote fit difficulté d'obéir et voulut du moins raisonner sur la chose. Mais Aronce lui ayant commandé absolument de suivre ses ordres, et de tâcher de gagner le vent afin d'être les attaquants, il obéit par crainte, et fit en effet si bien, que nous mîmes le corsaire au-dessous du vent. Il est vrai que comme il était accoutumé de vaincre, et que notre vaisseau était plus petit que le sien, il ne s'opiniâtra pas à nous disputer cet avantage et cherchant à nous aborder comme nous le cherchions, nous nous joignîmes, et nous vîmes en un instant tout le tillac ennemi rempli de soldats armés qui par leur mine seulement, pouvaient inspirer de la terreur à ceux qui les voyaient. Car comme c'étaient des gens qui depuis de longues années, étaient continuellement à la guerre et continuellement sur la mer, ils étaient plus basanés, plus noirs que des Africains, quoiqu'ils fussent de l'île de Cyrène et ils avaient une fierté si sauvage et si féroce sur le visage, qu'il était aisé de comprendre qu'ils passaient toute leur vie dans le carnage et dans le sang. En effet, ils avaient tout ensemble la rusticité des gens de mer, et la cruauté des soldats déterminés dans les yeux ; leurs cheveux étaient longs, noirs, pendants et négligés ; leurs habits étaient bizarres, différents, parce qu'ils étaient tels qu'ils les prenaient à ceux qu'ils vainquaient, mais, pour leurs armes, elles étaient magnifiques, et il paraissait si bien à leur contenance qu'ils étaient accoutumés à combattre et accoutumés à vaincre, que je crus en effet que nous serions vaincus !

Nous n'avions pas autant de gens que nous en voyons dans leur vaisseau et ils n'étaient pas sans doute si aguerris. Aronce même, songea plus alors à mourir avec honneur, qu'à la victoire, lorsqu'il vit cette multitude d'ennemis qui l'attendaient si résolument. Le Capitaine de ces corsaires, qui se mit à la tête des autres lorsque nos vaisseaux se joignirent, était déjà assez avancé en âge ; il avait plusieurs blessures au visage qui le défiguraient, mais il était si magnifiquement armé et il avait la mine si fière que, tout laid qu'il était, on ne laissait pas de connaître qu'il était le maître de ceux qui l'environnaient. Comme nous en étions donc là Madame, et que nous étions prêts d'en venir aux mains, nous entendîmes que ce cruel corsaire commanda insolemment à un des siens, qu'on tint des chaînes prêtes pour nous enchaîner, ajoutant que nous ne lui donnerions pas grand peine à vaincre. Dès qu'il eut prononcé ces paroles, Aronce qui s'en sentit outragé, lui lança un javelot qu'il tenait à la main, et, sautant dans le vaisseau ennemi où je me jetai aussi avec dix ou douze autres, nous commençâmes le plus terrible combat qui se soit peut-être jamais vu. Je ne vous le particulariserai pourtant pas exactement, parce que j'ai beaucoup d'autres choses à vous dire, mais il faut toutefois que vous sachiez, qu'Aronce y donna des marques d'une si haute

valeur, qu'on peut dire qu'il mérita tout seul toute la gloire de cette grande action. D'abord il s'attacha à combattre le Capitaine des corsaires et s'étant saisi à travers le corps, ils étaient prêts de tomber tous deux dans la mer, lorsqu'on entendit un grand bruit à l'autre bout du vaisseau, qui, suspendant la fureur de ces fiers ennemis, fit qu'ils se retinrent, qu'ils se quittèrent et qu'ils tournèrent la tête vers le lieu d'où ce bruit venait. Mais Aronce fut bien étonné, lorsqu'il vit Clélius et Horace, avec des restes de chaînes aux bras, qui faisaient ce qu'ils pouvaient pour arracher des armes à des soldats qui voulaient les renchaîner. Cet objet surprenant faisant croire à Aronce que Clélie était captive de ce corsaire puisque Clélius et Horace l'étaient, redoubla son courage, mais ce qui l'augmenta encore, fut que ce fier pirate contre qui il combattait, ne vit pas plutôt que quelques-uns des siens s'opiniâtraient à vouloir renchaîner Horace et Clélius, qu'il leur commanda de les tuer au lieu de s'amuser à les vouloir remettre aux fers ! Et en effet, les cruels ministres d'un homme si cruel, se mirent en devoir de lui obéir et lui auraient obéi effectivement si Aronce, après lui avoir donné un coup de revers sur la tête qui l'étourdit, n'eut été droit à ceux qui allaient tuer, et Clélius, et Horace, s'il fut arrivé un moment plus tard. Mais, comme il en tua d'abord un, et qu'il en blessa deux autres, il eut l'avantage de rendre à Clélius ce qu'il lui devait en lui sauvant la vie et il la sauva même à son rival, en pensant seulement la sauver à son ami. Cependant, ce cruel corsaire étant revenu de son étourdissement, revint à la charge suivi des siens ! Mais comme Clélius, et Horace avaient pris les épées de ceux qu'Aronce avait mis hors de combat, ils le secondèrent, et je le soutins aussi, pendant que le reste des nôtres combattait à l'autre bout du vaisseau. Le corsaire voyant alors que les choses n'allaient pas aussi bien pour lui qu'il l'avait espéré, commanda, pour ramasser toutes ses forces, qu'on jetât tous les prisonniers, et toutes les captives dans la mer, afin que ceux qui les gardaient vinsent combattre. Si bien qu'Aronce ayant entendu ce terrible commandement, et Clélius lui ayant crié que ce n'était pas assez de lui avoir sauvé la vie, s'il ne la sauvait aussi à Sulpicie, et à Clélie, Aronce fit des choses que je ne pourrais vous représenter, car il tua ou blessa tous ceux qu'il rencontra et, ce qui fit que son courage devint fureur, fut qu'il entendit la voix de Clélie, qui tâchait par les plaintes, d'attendrir le cœur de ces impitoyables corsaires qui voulaient effectivement la jeter dans la mer. Si bien que se précipitant alors au milieu de ceux qui étaient à l'entour du Capitaine de ces pirates, il lui passa son épée au travers du corps et, après l'avoir vu tomber mort, il fut du côté qu'il avait entendu la voix de Clélie et arriva si heureusement auprès d'elle, qu'il l'empêcha d'être jetée dans la mer en donnant la mort à celui qui voulait faire cette barbare action. Il est vrai qu'Horace le suivit de bien près, mais, après tout, ce fut véritablement Aronce qui sauva la vie à cette admirable fille et à sa vertueuse mère. Aussi, en échange, Horace la sauva à Aronce, en tuant un homme qui allait le tuer par derrière. Cependant, comme la mort du Capitaine des corsaires avait abattu le cœur de tous les autres, et que la plupart des nôtres nous avaient enfin suivis et avaient combattu fort vaillamment, ces pirates se virent bientôt contraints de rendre les

armes et de recevoir les chaînes qu'ils nous avaient voulu donner. De sorte que par ce moyen, Aronce sauva la vie à Clélius, à sa femme, à l'admirable Clélie, à Horace, et à beaucoup d'autres et se vit maître du plus riche butin qu'on eut jamais fait en la prise d'un seul vaisseau, sans avoir seulement été blessé, quoiqu'il se fût trouvé en un fort grand péril. Mais ce qui lui fut le plus doux de cette victoire fut qu'il reçut mille louanges de Clélius, et mille remerciements de Clélie.

Cependant, après avoir fait jeter les morts dans la mer, enchaîner tous les vaincus, commander de faire panser les blessés et rétablir l'ordre dans ces deux vaisseaux, Aronce fit passer Clélius, Sulpicie, et son admirable fille, dans le nôtre, et me laissa avec quelques soldats dans celui que nous avions pris. Pour moi je voulais qu'Horace y demeurât aussi, mais il agit si adroitement qu'il suivit l'objet de sa passion, sans que nous soupçonnassions rien de son amour. Enfin Madame, nous sûmes après tout à loisir, que ce cruel corsaire que nous avions rencontré, avait pris le vaisseau dans quoi Clélius et sa famille s'étaient embarqués à Carthage, que lorsque nous l'avions trouvé, il avait résolu de prendre la route de Cumes, pour aller vendre Clélie au tyran Alexidème, qui règne encore et qui, comme vous le savez Madame, est l'homme du monde dont les mœurs sont les plus déréglées ! Nous sûmes aussi que ce pirate après avoir fait passer dans son vaisseau tout ce qui était dans celui de Clélius, en avait traité avec ceux avec qui il avait commerce, pour toutes les prises qu'il faisait et ce qu'il y eut d'admirable, fut qu'on retrouva tout ce qui était à Clélius, jusqu'au berceau dans quoi Aronce avait été trouvé dans la mer par cet illustre Romain.

Cependant, lorsque nous consultâmes sur la route que nous devons tenir, et que pour tenir ce conseil, nos vaisseaux se joignirent, je fis si bien que je persuadai à cette illustre troupe, de venir chercher un asile à Capoue, où je promis à Clélius et aux autres de leur donner pour amis tous ceux que j'y avais, et de leur rendre tous les services que je pourrais. Néanmoins, comme Aronce dit à Clélius que son retour était causé par quelques ordres que le Prince de Carthage lui avait donnés pour aller négocier quelque chose pour lui à Syracuse, il fut résolu que ce serait là que nous irions aborder et qu'après nous ferions le trajet qu'il y a de Sicile à un port qui est assez près de l'endroit où le fleuve Vulturne se jette dans la mer, car, comme vous le savez Madame, Capoue est à douze mille de ceux-là. Et en effet, la chose s'exécuta ainsi.

Nous fûmes quelques jours à Syracuse, d'où nous renvoyâmes le vaisseau que le Prince de Carthage nous avait baillé, Aronce feignant de lui rendre compte de sa négociation, quoiqu'il ne lui écrivît que pour le remercier, non plus qu'à Amilcar. Mais Madame, ce qu'il y eut de beau d'Aronce, fut qu'il ne voulut point s'attribuer ce riche butin qu'il avait fait et qu'il voulût se contenter des bienfaits du Prince de Carthage. Clélius de son côté, disait qu'il n'y avait aucune part, Horace disait la même chose et je soutenais comme les autres, qu'Aronce seul avait droit de disposer de cette prodigieuse richesse. De sorte qu'après une assez longue contestation, où nous lui déclarâmes tous, qu'effectivement elle lui appartenait : « Puisque cela est,

nous dit-il, je donne tout le droit que j'y ai à... », il voulait dire à Clélie mais craignant de découvrir trop son amour, après avoir rêvé un moment, au lieu de dire « à Clélie », il dit « à Clélius ». Et en effet, il fallut, malgré qu'il en eût, que ce fût lui qui disposât de cette si précieuse prise. Il est vrai qu'il en disposa d'une manière digne de sa générosité car il en donna une grande partie à Horace, pour pouvoir subsister pendant son exil ; il me contraignit aussi d'accepter ma part de ce butin. Il en donna une partie à de pauvres Romains exilés par Tarquin qui s'étaient retirés à Syracuse et il fit une offrande du reste, à ce fameux temple qui est bâti sur le sommet de la célèbre montagne d'Erice. Enfin Madame, sans m'arrêter à vous dire cent choses peu nécessaires, je vous dirai en deux mots, que nous passâmes de Sicile en Campanie, que nous fûmes à Capoue, et que nous y fûmes reçus très favorablement car il se trouva, que le premier magistrat de notre ville, que nous appelions Mediastus, était mon oncle. De sorte que par son moyen, je fus assez heureux pour trouver l'occasion de rendre quelques services aux personnes du monde que je souhaitais le plus de servir ! Si bien qu'en peu de jours, Clélius, Aronce, et Horace, ne furent plus traités en étrangers dans notre ville. Sulpicie, et son admirable fille trouvèrent aussi, parmi nos dames, tant de douceur et tant de civilité, que la première fut contrainte de relâcher quelque chose de sa sévérité romaine et de souffrir que Clélie s'accommodât aux coutumes du lieu où elle était, et à l'honnête liberté de notre forme de vie. Il est vrai Madame, qu'il n'est pas trop difficile de s'y accoutumer car il est certain que ce n'est pas sans raison qu'on appelle notre ville la délicieuse Capoue !

En effet, on dirait que comme la Nature a mis en notre pays tout ce qui peut rendre la vie agréable, elle a aussi voulu inspirer à ceux qui l'habitent, des inclinations qui les portent au plaisir et à la joie, afin de leur faire jouir de tous les biens qu'elle leur a faits, car on dirait qu'on n'a rien à faire en ce lieu-là qu'à se divertir, et que le soin qu'on a d'entretenir la tranquillité publique, n'a point d'autre motif que celui d'empêcher que les plaisirs publics et particuliers, ne soient troublés. Ainsi tout le monde pensant à se divertir, on peut dire que tout le monde se divertit. Les dames y sont belles, galantes et magnifiques ; les hommes y sont ingénieux en plaisirs et en fêtes et extrêmement libéraux et l'on y mène enfin une vie si douce, si tranquille, et si agréable, qu'il n'est point de gens si ennemis de la société, qui n'aient peine à en partir, et point d'étrangers qui ne s'y accoutument facilement. Mais quelque agréable que soit notre ville, et quoique cette belle troupe y reçût toutes sortes de civilités, il n'y eut que Clélie qui y trouva quelque douceur, quelque plaisir car, Clélius apprenant que l'autorité de Tarquin était toujours plus grande, que la haine qu'on avait pour lui n'empêchait pas qu'il ne régnât paisiblement, en eut une douleur très sensible. Sulpicie qui avait le même zèle pour sa patrie, eut aussi la même affliction et Horace joignant ensemble les sentiments d'un Romain exilé, avec ceux d'un amant qui n'ose dire qu'il aime, se trouvait très malheureux. Aronce se le croyait pourtant encore davantage et ne savait quelquefois s'il devait s'estimer plus misérable de ce qu'il ignorait sa naissance, que de ce que Clélie ignorait sa

passion. Il trouvait néanmoins quelque douceur aussi bien qu'Horace, à penser que Clélie n'était plus en lieu de devoir craindre la violence de Maharbal et ces deux amis rivaux ne laissaient pas d'avoir d'assez douces heures en la conversation de Clélie. Ils vécurent même encore à Capoue avec plus d'amitié qu'à Carthage, parce qu'Horace devant la vie à Aronce et qu'Aronce la devant aussi à Horace, la reconnaissance lia plus étroitement leur affection. Ils ne se disaient pourtant rien de la passion qu'ils avaient dans l'âme, car comme j'étais déjà le confident de celle d'Aronce, et qu'Horace n'était pas trop d'humeur à en avoir, ils ne se découvraient pas leur amour, et ne la disaient pas même à celle qui la faisait naître. De sorte que quoiqu'ils eussent de très agréables heures auprès d'elle, ils en avaient pourtant de très fâcheuses car Horace ne pensait pas qu'un exilé put faire une déclaration d'amour de bonne grâce et Aronce ne pouvait s'imaginer qu'un inconnu pût jamais être favorablement traité. Pour Clélie, quoique par une inclination naturelle et généreuse, elle s'intéressât de sa patrie, néanmoins, comme elle n'avait jamais vu Rome, qu'elle était belle et jeune et que tous les plaisirs la cherchaient, elle se trouvait assez heureuse. Mais ce qui faisait alors principalement sa félicité, était que regardant Aronce comme son frère et croyant qu'il n'avait que de l'amitié pour elle, elle s'accoutuma à vivre avec lui, avec une confiance infiniment douce et qui ne laissa pas d'affliger Aronce, tout obligeante qu'elle était, parce que plus il connaissait les sentiments de Clélie, plus il croyait qu'il était dangereux de lui apprendre qu'il avait de l'amour pour elle, si bien qu'excepté à moi, il apportait un soin extrême à cacher sa passion. Cependant ces deux amants cachés ne laissaient pas d'être très assidus auprès de Clélie, chez qui tous les honnêtes gens, étaient tous les jours et chez qui toutes les belles de Capoue se trouvaient aussi. Ce n'est pas que la beauté de Clélie ne leur donnait des sentiments de jalousie et de dépit, mais elle était tellement à la mode, et il y avait toujours tant de gens chez Sulpicie, que celles qui voulaient voir et être vues, ne pouvaient satisfaire leur envie ailleurs, car on ne trouvait presque personne dans toutes les autres maisons, ou si l'on y trouvait compagnie, elle n'était ordinairement ni si grande, ni si agréable. Aronce fit même un jour, une assez plaisante remarque car, vous saurez Madame, que s'étant mis dans la fantaisie de tâcher de se guérir, nous fûmes plusieurs jours à aller de quartier en quartier, de rue en rue, de porte en porte et de visite en visite afin d'essayer de détourner son esprit de l'objet qui l'occupait tout entier. Mais en quelque lieu que nous allassions, nous entendions toujours parler de Clélie car en une maison nous trouvions quelqu'un qui nous demandait si nous avions été chez elle ? Et en une autre si nous y voulions aller ? Une de mes parentes nous dit qu'elle en venait et un de mes amis dit à Aronce qu'il en était sorti parce qu'il y avait trop de monde. En un autre lieu, il y eut un homme qui dit, qu'il ne fallait plus la nommer Clélie mais seulement la belle Romaine ; chez une dame qui était fort brune, il y eut un de ses galants, qui ne laissa pas de louer hautement la beauté de Clélie, quoiqu'elle soit blonde ; en un autre endroit, nous trouvâmes une fille qui voulant y trouver quelque chose à redire, dit qu'elle la trouvait trop

blanche et, je puis enfin vous assurer, que durant quatre ou cinq jours, nous ne fûmes en aucun lieu où l'on ne nous parlait de Clélie et nous fûmes pourtant partout où les honnêtes gens pouvaient aller. Mais à la dernière maison où nous fûmes (le dernier jour qu'Aronce avait destiné à ces visites où nous ne savions pas bien ce que nous cherchions), il se trouva une dame qui acheva de faire connaître à cet amant, que c'était en vain qu'il cherchait un lieu où l'on ne parlât point de Clélie afin de pouvoir en dégager son esprit, car il en entendit plus parler en ce lieu-là qu'il n'avait fait en tous les autres. Mais Madame, avant que de vous raconter cette conversation, il faut, pour l'entendre avec plaisir, que vous sachiez quelle est cette personne qui s'y trouva, aussi bien suis-je persuadé que vous ne serez pas marrie que je vous en fasse la peinture, puisqu'il est certain que celle dont je parle, qui s'appelle Arricidie, est une personne inimitable !

En effet, tout ce qu'elle a lui est si particulier qu'on ne le vit jamais en nulle autre. Car enfin il faut dire pour sa gloire, que sans être d'une grande naissance, sans avoir aucune beauté et sans être jeune, elle est considérable à tout ce qu'il y a de grand à Capoue, et qu'elle est de tous les plaisirs, et de toutes les fêtes publiques et particulières. Mais, ce qui est le plus étrange c'est qu'elle est continuellement en conversation avec tous les jeunes gens de qualité, et avec toutes les belles. En effet, ces mêmes hommes qui font un grand vacarme quand ils trouvent qu'une belle femme a le nez un peu trop grand, les yeux trop petits, le menton trop court, ou les lèvres trop plates et qui ne peuvent qu'à peine souffrir celles qui ont passé quatre lustres, n'ont point les yeux choqués de voir éternellement Arricidie, quoiqu'elle n'ait jamais eu aucune beauté, et quoiqu'elle ait plus de quinze lustres, pour compter comme les Romains, ou qu'elle puisse compter près de vingt Olympiades, pour parler comme les Grecs. Vous me demanderez sans doute Madame, par quels charmes une personne à qui la Nature a refusé toutes les grâces ordinaires de son sexe, à qui le temps a ôté la jeunesse et à qui la Fortune n'a pas fait de grandes faveurs, peut s'être rendue si considérable et s'être tant fait aimer, et tant fait désirer et je vous répondrai que c'est par une grande bonté, et par un grand esprit naturel qui étant joint à une longue expérience du monde, et à une agréable humeur, font que sans se soucier de rien, elle divertit tous ceux qui la pratiquent. Car, comme elle est sans ambition, qu'elle a le cœur noble et grand, qu'elle ne sait point flatter, qu'elle n'est intéressée de nulle manière, qu'elle voit clairement les choses, qu'elle les raconte plaisamment et qu'elle sait tout ce qui se passe dans Capoue, il n'y a personne qui ne la désire et dès qu'il arrive quelque aventure remarquable, il n'y a point de gens qui ne souhaitent de la voir pour savoir ce qu'elle en pense, ce qu'elle en dit, et ce qu'elle en sait. De sorte que si elle pouvait être à tous les moments en vingt lieux différents, elle y serait ! Aussi, est-elle partout sans paraître empressée, parce qu'elle n'est jamais qu'aux lieux où on la désire. De plus, quoiqu'elle ait quelque chose de fort particulier dans sa physionomie, et de fort plaisant dans ses façons de parler, elle n'a pourtant aucune plaisanterie de profession et si elle divertit, c'est qu'elle se divertit la première à penser ce qu'elle pense, et à

dire ce qu'elle dit, et c'est enfin parce qu'elle a une certaine sincérité enjouée, qui fait qu'elle dit des choses qui surprennent, et qui plaisent. Ce qu'il y a de vrai est qu'elle a une vertu solide, quoiqu'elle ne soit pas sauvage, en effet elle dit des choses ce qu'elle en pense, mais elle ne contraint pourtant personne ; elle voit les faiblesses des autres, sans y rien contribuer et sans être jamais la confidente de nulle amour, elle sait pourtant toutes les amours de la ville. Elle blâme les coquettes, elle ne flatte point les galants, elle dit agréablement son avis de celles qui font les belles quand elles ne le peuvent plus être ; elle tâche de mettre la paix dans les familles ; elle est bien avec tous les maris et avec toutes les mères et sans faire jamais rien que ce qu'elle croit devoir faire, elle plaît pourtant à des gens qui sont opposés en toutes choses. Mais, ce qu'elle a de meilleur, c'est qu'elle est bonne amie, qu'elle est officieuse et franche, et que toute la grandeur de la Terre ne lui ferait pas changer d'avis quand elle croit avoir raison, et à la vouloir définir en peu de mots, on peut dire qu'Arricidie est la Morale vivante, mais une Morale sans chagrin et qui croit que l'enjouement, et l'innocente raillerie ne sont pas inutiles à la vertu. Ce qu'il y a encore de remarquable, est que quoiqu'elle sache toutes les malices dont le monde est capable, elle est pourtant incapable d'en faire et que quoiqu'elle aie infiniment de l'esprit, elle ne peut trouver invention de nuire, quoiqu'elle en trouve mille quand il s'agit de servir ses amis. Enfin, Arricidie a trouvé l'art de jouir de tous les divertissements de la jeunesse, sans qu'on y trouve à redire, car, bien qu'elle ne soit plus jeune, elle se trouve quelquefois au bal ; elle voit toutes les grandes fêtes ; elle est des promenades les plus galantes, et des conversations les plus enjouées et Arricidie est de telle manière, qu'on peut dire hardiment qu'elle est unique ! Je soutiens même qu'il ne lui serait pas avantageux d'être belle car si elle l'était, elle va en cent lieux où elle ne voudrait pas aller ; dit des choses qu'elle ne dirait pas et sa physionomie qui tient plus de la hardiesse de mon sexe que de la timidité du sien, ajoute encore de la force à ses paroles, et donne de l'agrément à ses discours. Aussi, comme je l'ai déjà dit, elle est si souhaitée en tous lieux, qu'il faudrait que les jours fussent plus longs pour elle que pour les autres, si elle voulait contenter tous ceux qui la désirent.

Arricidie étant donc telle que je viens de vous la représenter, vint en une maison, où Aronce et moi entrâmes justement comme elle parlait de Clélie à cinq ou six personnes qui s'y trouvaient. Elle en parlait avec empressement, de sorte que quand nous entrâmes, elle ne changea point de discours, au contraire ! Elle ne nous vit pas plutôt, que sachant combien nous étions amis de Clélie, elle nous adressa la parole avec cette familiarité qui lui est si naturelle. « Vous venez bien à propos, nous dit-elle, pour soutenir le parti que je soutiens, contre un homme que vous voyez auprès de moi, qui dit que Clélie serait encore plus belle qu'elle n'est, si elle faisait un peu plus la belle !

— Ha ! Arricidie ! s'écria cet homme qui se nomme Génutius, dites du moins à Aronce et à Célère, ce que j'ai dit d'abord de la grande beauté de Clélie, devant que de leur dire ce que j'ai souhaité !

— Je le dirai aussi, répliqua-t-elle, mais je dirai après cela ce qu'il me semble de ce que vous dites, car je le trouve si déraisonnable, que je ne le puis endurer.

— La beauté de Clélie est si éclatante et si parfaite, reprit Aronce, que je ne comprends pas trop bien ce qu'on y peut désirer.

— Je pense, ajoutai-je, que sans chercher à le deviner, il vaut mieux le demander à Arricidie.

— Je consens volontiers qu'elle le dise, répliqua Génutius, pourvu qu'elle ne cache pas les louanges que j'ai données à Clélie.

— Pour vous contenter, répondit-elle, je dirai donc que vous tombez d'accord, que Clélie a tous les traits du visage admirables, qu'elle a le teint merveilleux, les cheveux fort beaux, la mine très haute, et que c'est enfin une des plus grandes beautés du monde. Mais après cela, poursuivit-elle en élevant la voix, je dirai que vous ne croyez pas qu'elle vous pût jamais donner de l'amour parce qu'elle ne sait pas toutes les façons, ou, pour mieux dire, toutes les grimaces de celles qui font les belles et qui ne font pas une action où il n'y ait une affectation qui déplaît étrangement. Mais afin que vous le puissiez excuser, ajouta-t-elle en se tournant vers Aronce et vers moi, j'ai à vous dire que je l'ai autrefois vu amoureux d'une de ces dames qui composent tous leurs regards, qui placent leurs mains avec art, qui tournent la tête négligemment, qui ont une langueur artificielle ou un enjouement emprunté, qui ajustent même leurs lèvres au miroir quand elles s'habillent ; et qui cherchent à rire d'une façon qui montre toutes leurs dents quand elles les ont belles.

— Ha ! Arricidie, s'écria Génutius, vous me traitez cruellement !

— Je vous traite encore trop bien, répliqua-t-elle brusquement, puisque ce sont de telles gens que vous, qui gâtent une partie de nos belles ! Si toutes ces faiseuses de petites mines affectées ne trouvaient point de galants qui les louassent, elles n'en feraient plus puisqu'il est certain qu'elles n'en font que pour attirer des amants et nous ne verrions plus ce qui est si désagréable à voir. En effet, je ne trouve rien qui ôte tant à la beauté que l'affectation, et que le trop grand soin de vouloir paraître belle. Car enfin, ajouta-t-elle, n'y a-t-il rien de plus vilain que de voir une femme qui a naturellement les yeux grands et assez ouverts, les fermer toujours à demi afin de les avoir plus doux ? Et n'y a-t-il rien de plus insupportable que de voir le soin qu'ont certaines femmes de faire qu'elles aient toujours les lèvres incarnats, et de voir le bizarre et extravagant remède qu'elles y apportent ? Y a-t-il rien de plus insupportable, que de voir de ces femmes qui se lèvent vingt fois de leur place sans avoir rien à faire qu'à aller regarder dans un miroir si elles n'ont rien oublié de toutes les grimaces qu'elles ont accoutumé de faire ? Et qui ont tellement la fantaisie de se voir, que non seulement elles se regardent avec empressement dans tous les miroirs qu'elles trouvent, mais encore dans les rivières, et dans les fontaines, auprès de qui elles se promènent, et même dans les yeux de ceux à qui elles parlent ? Mais ce qu'il y a encore de vrai, c'est que lorsqu'elles ne se peuvent voir, elles cherchent cent inventions affectées de se faire dire qu'elles sont ce qu'elles croient être, et ce quelles ne

sont bien souvent point. Car tantôt elles disent qu'elles n'ont point dormi, afin qu'on leur soutienne qu'il n'y paraît pas, une autre fois qu'elles ont mauvais visage, afin qu'on leur dise qu'elles ont le teint fort beau ; en une autre occasion elles disent qu'elles sont mal coiffées pour se faire dire qu'elles le sont bien et elles portent l'affectation jusqu'aux plus petites choses. Au reste, ces mêmes personnes qui font tant de grimaces, et tant de façons, sont ordinairement de ces femmes qui se hâtent de prendre les nouvelles modes et qui les prennent avec excès. En effet, si on porte deux ou trois rubans, elles en prennent cent, si on se coiffe un peu long, elles laissent pendre leurs cheveux jusques à la ceinture, si on se coiffe un peu plus court, elles montrent les oreilles et elles font enfin tant de choses désagréables à ceux qui n'ont pas le goût dépravé, qu'on ne les peut endurer, et, ce qu'il y a de rare est que ces femmes qui passent toute leur vie à composer toutes leurs actions pour plaire, déplaisent horriblement à tous les honnêtes gens, excepté à certains hommes qui ont des fantaisies particulières, comme Génutius. Encore ne sais-je, ajouta-t-elle en riant, s'il est de l'humeur qu'il dit être et s'il ne trouve pas aussi bien que moi, que Clélie est admirable principalement parce qu'elle n'a nulle affectation et qu'elle ne fait point la belle, quoiqu'elle ait plus grande beauté du monde.

— Il est certain, ajouta la dame chez qui nous étions, qu'encore que Clélie ne fasse pas une action qui ne plaise, on voit clairement qu'elle n'en fait aucune où elle pense et qu'elle s'est formée une habitude si grande d'avoir bonne grâce, qu'il ne lui est pas possible de l'avoir mauvaise.

— Ce qui me semble encore digne d'être remarqué en Clélie, dit alors Aronce, c'est que bien qu'elle n'ait nulle affectation et qu'elle ne fasse rien de tout ce que font ces femmes qui font profession d'être belles, elle ne laisse pas d'avoir je ne sais quelle noble audace, qui sied bien à la beauté et qui ne laisse pas lieu de douter qu'elle connaît quelle est la sienne : mais elle l'a d'une manière qui fait voir qu'elle croit avoir encore quelque chose de plus considérable et que ce n'est pas par là seulement qu'elle prétend être digne d'être estimée, ainsi je ne sais pas trop bien comment Génutius peut trouver qu'il manque quelque chose à cette merveilleuse personne !

— Il est quelquefois si agréable de faire disputer Arricidie, répliqua-t-il, que vous ne devez pas trouver étrange si je l'ai contredite en quelque chose. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je ne sois contraint d'avouer que je ne suis pas tout à fait ennemi de certaines petites affectations qui donnent un air galant à quelques femmes ! J'en connais même qui leur ôterait certains petits ajustements particuliers qu'elles ont, et qui les empêcherait de faire toutes ces petites choses qu'on ne sait comment nommer, quand on ne veut pas les nommer des mines et des grimaces, ne leur laisserait rien qui pût amuser les yeux et, au contraire, il est certaines beautés si simples, qu'elles ne me sauraient plaire. Car à parler sincèrement, je veux qu'une femme se soit dit à elle-même qu'elle est belle, devant que je le lui dise, parce que je suis persuadé qu'elle ne me croira point si elle ne se dit que je ne mens pas, et pour dire tout ce que je pense, une femme, selon moi, n'est point tout à fait aimable si elle ne s'aime et si elle ne souhaite d'être aimée.

— Enfin ! dit Arricidie à demi en colère, à parler véritablement vous aimez les coquettes plus que les autres, parce qu'il est plus aisé d'en être favorisé et que de l'humeur dont vous êtes, vous n'êtes pas propre à faire des conquêtes difficiles ! Mais pour en revenir à Clélie, je soutiens qu'elle est encore plus aimable que belle, quoiqu'elle soit la plus belle fille que je ne vis jamais ».

Tant qu'Arricidie parla, Aronce la regarda aussi attentivement que si elle eût eu toute la beauté et toute la jeunesse de Clélie car il prenait un si grand plaisir à entendre louer ce qu'il aimait, que ses yeux mêmes prenaient part à la joie de son esprit. Il y avait pourtant des instants où il avait quelque secret dépit de voir qu'il ne trouvait nul sujet d'ôter une partie de son cœur à cette belle personne, car, dans le dessein qu'il avait de le lui arracher tout entier d'entre les mains s'il le pouvait, il y avait sans doute quelques instants où les propres louanges de Clélie le fâchaient. Mais ces instants passaient bien vite et, malgré lui il était fort aise de l'entendre louer, et il la louait lui-même plus qu'il n'en avait le dessein.

Cependant, après avoir essayé durant cinq ou six jours d'aller en quelque lieu où l'on ne parlait point de Clélie sans l'avoir pu trouver, Aronce me proposa au sortir de chez cette dame où nous avions vu Arricidie, d'aller faire une promenade solitaire en un lieu qui est fort agréable. Car Madame, il faut que vous sachiez qu'il y a auprès de Capoue une grande prairie, qui est une des plus belles promenades du monde : ce qui la rend principalement si belle, c'est qu'elle a divers petits ruisseaux qui l'arrosent et qu'elle est bordée de deux faces par quatre rangs d'arbres qui font le plus bel ombrage que je ne vis jamais, de sorte que comme il n'y a pas loin de Capoue à ce lieu-là, nous pouvions y aller commodément au sortir de notre visite et nous y fûmes en effet, avec intention de n'entendre plus parler de Clélie. Mais, Madame, admirez ce que fait le cas fortuit en certaines occasions et pour être surprise, de ce qui nous surprit tant Aronce et moi, souffrez que je vous dise que, dès que nous fûmes au bord de cette prairie, Aronce prenant la parole et faisant un grand soupir, se tourna de mon côté et me regardant attentivement : « Enfin ! me dit-il, me voici en lieu où je n'entendrai plus prononcer le nom de Clélie, si vous ne le prononcez, ou si je ne le prononce moi-même !

— Vous parlez de cela, lui dis-je, comme si vous étiez fâché d'entendre nommer cette merveilleuse fille et de vous en souvenir ! Cependant je suis assuré que cela n'est pas !

— Hélas, reprit-il, comment voulez-vous que je ne veuille pas que Clélie sorte de ma mémoire, puisque je dois souhaiter qu'elle sorte de mon cœur ? Mais enfin Célère ! me dit-il encore, n'en parlons plus, aidez moi à me guérir si vous pouvez et pour détacher mon esprit d'un si aimable objet, parlez-moi de toute autre chose et entretenons nous aujourd'hui comme si nous ne nous connaissions point.

— Puisque vous le voulez, lui dis-je, il faut donc que je vous parle de la beauté de cette prairie, qui est tout à fait propre à rêver !

— Il est vrai, dit-il, qu'il ne fut jamais un plus haut lieu, ni plus commode à s'entretenir soi-même, mais puisque je ne veux pas penser à Clélie, il ne faut pas que je m'entretienne car je ne m'entretiendrais que d'elle ».

Après cela Madame, Aronce se tut et je me tus aussi bien que lui, de sorte qu'oubliant insensiblement tous deux que nous étions ensemble, nous fîmes comme si nous eussions été seuls, c'est-à-dire que nous rêvâmes chacun de notre côté très profondément. Nous nous séparâmes même de quelques pas, et si j'ose vous parler d'une amour que j'avais dans l'âme en vous parlant de celle d'Aronce, je vous avouerai que la même passion qui faisait sa rêverie, faisait alors la mienne et que comme il n'avait l'esprit rempli que de Clélie, je ne l'avais occupé que de la plus belle personne de Capoue, qui se nomme Fenice. Mais après avoir fait deux ou trois cents pas sans rien dire, et sans nous regarder, nous entendîmes, à notre droite, quelqu'un qui chantait auprès des ruines d'un château qui sont un peu au-delà de cette prairie, où il y a un écho admirable. Si bien que revenant tous deux à nous-mêmes, nous nous approchâmes, et nous dîmes en même temps qu'il fallait aller voir qui étaient ceux qui étaient à l'écho.

Cependant, après que celui qui avait chanté avait eu fini un couplet, il s'était tu pour donner loisir à l'écho de lui répondre et nous entendîmes ensuite, diverses voix d'hommes et de femmes qui parlaient. Néanmoins, comme nous étions encore loin d'eux, nous n'entendions qu'un bruit confus, qui ne nous permettait pas de discerner, ni ce qu'on chantait, ni par conséquent ce que l'écho répondait. Mais Madame, ce qu'il y eut de rare fut que, dès que nous fûmes assez près pour entendre mieux, nous entendîmes que c'était Horace qui chantait et qui ayant fait sur le champ deux couplets de chanson pour louer Clélie qui était parmi cette troupe de dames qui l'écoutaient, disait justement le dernier, quand nous pûmes discerner ce qu'il chantait. Si bien qu'Aronce et moi entendîmes très distinctement ces six vers que je m'en vais vous dire, qui mettaient Clélie au-dessus de toutes les belles de Capoue, en la faisant louer par la plus belle de toutes, et par la moins accoutumée à louer la beauté des autres ! Ils étaient tels :

*Comme les belles des Carthage,
Les nôtres lui rendent hommage,
Tout cède à l'éclat de ses yeux,
Qui la font régner en tous lieux ;
Et Fenice même publie,
Qu'il n'est rien si beau que Clélie.*

De sorte que le malheureux Aronce, qui était sorti de Capoue pour n'entendre plus nommer Clélie, se trouva étrangement surpris, car, après qu'Horace eut dit « *Et Fenice même publie, qu'il n'est rien si beau que Clélie* », l'écho répéta le nom de cette belle fille jusqu'à six fois, si bien que me regardant d'une manière où il y avait quelque étonnement et quelque chagrin tout ensemble : « À ce que je vois, me dit-il, il faut donc sortir du Monde si je ne veux plus entendre nommer Clélie, car puisque les échos en parlent aux

arbres et aux prairies, je crois que j'en trouverai partout qui ne me parleront que d'elle !

— Puisque cela est, lui dis-je en riant, je pense que vous feriez mieux de lui parler à elle-même, que de ne faire qu'en entendre parler par les autres ». Comme je disais cela, nous nous trouvâmes en effet si près de cette belle troupe, qu'Aronce ne fût plus en pouvoir de délibérer s'il s'y joindrait ou s'il ne s'y joindrait pas, car l'aimable Clélie ayant tourné la tête de notre côté, nous reconnut et nous appela. Il est vrai que je suis persuadé qu'Aronce qui avait fort bien discerné que Clélie était dans cette troupe, n'eut pas laissé de s'en approcher sans cela, quoiqu'il crût avoir intention de s'en éloigner. De sorte qu'avançant vers cette troupe galante, la première chose que fit Aronce, après l'avoir saluée, fut de louer celui qui avait loué Clélie. Pour moi, j'avoue que j'évitai avec adresse de louer ce couplet de chanson, quoique j'en connusse l'ingénieuse malice comme personne de la compagnie, car Madame, bien que par ces six vers Horace fît entendre que Fenice était la plus belle personne de Capoue et qu'ainsi cela lui fut avantageux, il était pourtant vrai qu'il y avait de la malice à cette louange et qu'il reprochait à cette belle fille le défaut qu'elle a de ne trouver jamais rien de beau. Joint aussi qu'il était aisé de juger qu'il mettait la beauté de Clélie beaucoup au-dessus de celle de Fenice ! Si bien que comme j'en étais alors amoureux, j'évitai, comme je l'ai déjà dit, de louer ce couplet de chanson qu'Horace avait fait à l'improviste et je me mis à parler de l'écho à un homme de la compagnie, de peur que quelqu'un n'allât dire à Fenice, que j'avais loué un homme qui en louait une autre plus qu'elle, et qui la blâmait d'une manière si ingénieuse. Ma prévoyance fut pourtant inutile comme je vous le dirai tantôt, car cette aventure me fit une querelle avec Fenice ! Mais pour en revenir à Aronce, non seulement il loua Horace de la manière dont il avait loué Clélie, mais il la loua lui-même d'une façon si galante, que sa prose valait bien les vers de son rival et ce même homme qui depuis quelques jours avait résolu de faire ce qu'il pourrait pour ne l'aimer plus, changea d'avis tout d'un coup, et se résolut en un instant à l'aimer toujours, à ne s'opposer plus à la passion, et à n'oublier rien de tout ce qui le pourrait faire aimer. De sorte qu'étant délivré du soin de se combattre lui-même, il en eut l'esprit plus libre, l'humeur plus enjouée et il fut si agréable ce soir-là, qu'il plût infiniment à toute la compagnie, qui, insensiblement, s'engagea à examiner la raison pourquoi la plupart des belles sont avares de louanges, et même bien souvent fort injustes « Car, disait Aronce après plusieurs autres choses, elles trouvent quelquefois des femmes laides qui ont beaucoup de beauté !

— Pour moi, dit Clélie, ma curiosité serait de savoir si effectivement celles qui sont de l'humeur que vous dites, sont véritablement préoccupées, ou si elles disent les choses autrement qu'elles ne les pensent.

— Il y en a de diverses manières, répliqua Horace, car je suis persuadé qu'il y a des dames qui en trouvent d'autres belles, quoique par un sentiment d'ennui elles disent qu'elles ne le sont point ! Mais je sais en même temps qu'il y en a qui s'aiment tellement, qu'elles en haïssent toutes les autres jusqu'à la préoccupation et jusqu'à ne trouver effectivement rien de beau.

— En mon particulier, dit une dame de la compagnie qui a beaucoup d'esprit et qui n'est pas belle, je ne trouve pas si étrange que l'ennui fasse parler celles qui prétendent d'être belles, mais je ne puis assez m'étonner d'en voir qui n'ont aucun intérêt à la beauté, et qui, parce qu'elles ne sont point belles, veulent que les autres ne le soient pas ! Qui sont aussi difficiles à contenter, que si elles avaient les plus beaux traits du monde, le plus beau teint et tous les charmes qu'on peut désirer en une belle personne ».

Comme cette dame parlait ainsi, Arricidie que nous avons vu ce jour-là vint où nous étions avec trois femmes de qualité et trois hommes. De sorte que ce lieu que nous avions cherché, Aronce et moi, comme un lieu solitaire, eut une des plus agréables compagnies que je ne vis jamais, car, excepté Fenice, les plus aimables de nos dames y étaient. Mais, comme le sujet de la conversation était curieux, quand ces deux troupes se furent jointes, cette dame qui avait parlé la dernière, dit qu'il fallait obliger Arricidie à dire son avis sur la chose dont on venait de parler. Si bien qu'après qu'on lui eut appris ce que c'était, elle commença de blâmer toutes les belles qui ne louaient pas celles qui l'étaient et de les blâmer d'une plaisante manière car il s'en fallut peu qu'elle ne fit entendre toute l'histoire de la ville à ceux qui en avaient déjà quelque connaissance. « Pour moi, dit-elle, j'ai été autrefois bien étonnée de voir une belle femme et de beaucoup d'esprit, qui, pour en blâmer une autre, disait les plus grandes sottises du monde : elle la trouvait trop blanche, trop blonde, elle disait même qu'elle avait les yeux trop doux et la bouche trop petite ! Et si ma mémoire ne me trompe, je pense que je lui entendis dire un jour qu'elle avait les lèvres trop incarnates. Qu'est-ceci ? disais-je en moi-même, quand je l'entendais parler ainsi, suis-je folle, ou suis-je sage ? ai-je les yeux bons ou celle qui parle les a-t-elle mauvais ? Mais après y avoir bien pensé, je trouvai la cause de son injustice car je sus qu'une dame qui était blanche, blonde, avec les yeux doux, la bouche petite et les lèvres incarnates, lui avait ôté un amant ! De sorte qu'après cela, je ne cherchai plus la cause de sa préoccupation. Aussi, quand je trouve quelqu'une de ces belles difficiles qui ne trouvent rien de beau qu'elles-mêmes, j'examine l'intérêt qu'elles peuvent avoir aux blondes et aux brunes en général et celui qu'elles peuvent prendre en particulier, à celle dont elles parlent et à la sorte de beauté dont il s'agit, et après cela, je ne manque guère à trouver la raison qui les fait injustes. En effet j'en vis dernièrement une, qui parce qu'elle avait de grands yeux, soutenait que les petits yeux ne pouvaient jamais être agréables et j'en vis une autre qui disait au contraire, qu'il n'appartenait qu'aux petits yeux à faire de grandes conquêtes, qu'eux seuls avaient je ne sais quoi de fin, de galant et d'agréable, qui était propre à blesser des cœurs et que pour l'ordinaire, les grands yeux ouverts étaient stupides et sans nul agrément. En une autre occasion, poursuivit Arricidie, je trouvais une femme qui, au contraire de celles que je viens de dire, blâmait aux autres ce qu'elle avait, et louait ce qu'elle n'avait pas, mais elle louait et blâmait si faiblement, qu'après l'avoir bien examinée, je trouvai qu'elle ne blâmait et ne louait, qu'afin d'être contredite et qu'afin qu'on louât ce qu'elle avait et qu'on blâmât ce qu'elle n'avait point. Mais pour l'ordinaire,

comme je l'ai déjà dit, il faut savoir toute la vie d'une belle femme, pour pouvoir deviner quelle sorte de beauté elle peut louer. Ce n'est pas que la seule jalousie ne puisse l'obliger à ne trouver rien de beau, mais il arrive encore plus souvent qu'il y a des causes plus éloignées qui font cette sorte d'injustice. Car enfin toute la compagnie connaît une femme qui serait très belle si elle était grasse, à qui j'ai ouï-dire qu'une rivale qu'elle a, serait plus belle qu'elle n'est si elle avait eu dix ou douze accès de fièvre qui l'eussent amaigrie, et j'en connais encore une qui parce qu'une dame est confidente d'une autre, croit avoir des desseins sur le cœur d'un homme qu'elle voudrait avoir pour galant, lui trouve des défauts étranges, quoiqu'elle n'en aie aucun. Si bien que quand je rencontre de ces épilucheuses de beauté, je cherche promptement : qui aime-t-elle ? Son amant ou son mari ne la trahissent-ils point ? est-elle jalouse ? est-elle envieuse ? est-elle méchante ? est-elle folle ? ».

Je n'aurais jamais fini Madame, si je voulais vous redire toutes les plaisantes choses que dit Arricidie sur ce sujet-là, c'est pourquoi je ne m'arrêterai pas à vous les vouloir toutes raconter.

Je vous dirai donc que la nuit s'approchant, la compagnie s'en retourna à Capoue et qu'Aronce et moi y retournâmes avec Clélie et sa troupe. Mais à vous dire la vérité, je ne fus pas peu surpris lorsqu'étant retourné chez moi où j'avais voulu qu'Aronce logeât, je trouvai qu'au lieu de ne vouloir plus entendre parler de Clélie, il ne voulait plus parler d'autre chose. En effet, si je pensais lui dire seulement quatre paroles sur un autre sujet, il ne me répondait pas et recommençait à me parler de Clélie. De sorte que ne pouvant m'empêcher de lui en faire la guerre : « Mais à ce que je vois, lui dis-je en riant, vous avez bien changé de sentiments depuis notre dernière visite car vous avez voulu sortir de la ville pour n'entendre plus parler de Clélie, et vous ne pouvez plus parler que d'elle !

— Non, non, Célère, me dit-il, je n'ai point changé de sentiment mais ce qu'il y a de vrai, c'est que je n'étais pas dans celui dont je pensais être et qu'encore que je dise que je ne voulais plus aimer Clélie, j'étais pourtant résolu de l'aimer éternellement, d'en parler toute ma vie.

— Mais si cela est, répliquai-je en riant encore, il faut donc que vous cherchiez un autre confident que moi, et que l'on cherche aussi un autre que vous, car si vous avez résolu de me parler éternellement de Clélie, à quelles heures, et en quel temps vous pourrais-je parler de Fenice ?

— Il est vrai dit-il, qu'un amant n'est guère propre à être confident d'un autre ! Mais, cruel ami, vous n'êtes pas amoureux de la manière que je le suis. Vous aimez Fenice quand vous la voyez, poursuivit-il, et vous ne l'aimez presque plus quand vous ne la voyez point ! La passion que vous avez pour elle est plutôt un amusement volontaire, qu'une véritable passion ; c'est pourquoi il ne vous est pas trop difficile de ne parler pas si souvent de Fenice, et de me laisser parler de Clélie.

— Vous avez donc absolument résolu, lui dis-je, de ne songer plus à la chasser de votre cœur ?

— Au contraire, reprit-il, j'ai pris la résolution de conquérir le sien s'il m'est possible et de lui faire savoir qu'elle règne dans le mien ».

Voilà donc Madame, en quels sentiments était alors Aronce. Horace de son côté, comme je l'ai su depuis, ayant vu que Clélie avait écouté assez favorablement ces deux couplets de chanson qu'il avait faits à l'improviste, lorsqu'on l'avait obligé de chanter à l'écho où nous l'avions trouvé, prit aussi la résolution de découvrir son amour à Clélie à la première occasion qui s'en présenterait. Ainsi, ces deux amis rivaux, sans savoir rien de leur amour, avaient un même dessein lorsque Clélie, sans y penser, leur donna en même temps les moyens de l'exécuter. Car vous saurez Madame, que voulant avoir les deux couplets de chanson qu'Horace avait faits pour elle et qu'elle n'avait pas retenus, parce qu'il ne les avait chantés que deux fois, elle les lui demanda le lendemain. Comme il voulut profiter de cette occasion, au lieu de les lui donner à l'heure même il lui dit qu'il les lui enverrait. D'autre part, il faut que vous sachiez encore Madame, que comme les choses se changent fort en passant d'une bouche en une autre, principalement quand il s'agit de raconter de ces petites nouvelles de cabale où une parole changée change tout, il arriva qu'Arricidie ayant raconté à une compagnie où elle fut ce qui s'était passé à l'écho, ceux qui l'entendirent le redisant mal à d'autres, et ces autres, encore plus mal qu'eux, on dit à Fenice que c'était moi qui avais fait deux couplets de chanson à l'écho. Mais, au lieu de lui dire que cette chanson était pour Clélie, on lui dit seulement qu'elle était contre elle ! De sorte qu'étant étrangement irritée contre moi, elle s'en plaignit avec beaucoup d'aigreur en un lieu où Clélie arriva un moment après qu'elle en fut partie. Si bien que, comme elle est extrêmement bonne, elle fut marrie que les louanges qu'Horace lui avait données, m'eussent fait une querelle avec une si belle personne. Elle voulut même que je susse les plaintes de Fenice, afin que je puisse me justifier et, prévoyant qu'elle ne nous verrait point ni Aronce ni moi de tout ce jour-là, parce qu'elle savait que Sulpicie passerait le reste de l'après-dîner à un lieu où nous n'allions pas, elle écrivit un billet à Aronce, pour l'obliger à m'avertir de la colère de Fenice ; comme elle avait été élevée avec lui et que Clélius voulait qu'elle vécût avec la familiarité d'une sœur, elle ne faisait point de difficulté de lui écrire et il s'était présenté diverses occasions où elle l'avait fait. Si bien que, suivant ce mouvement de bonté qu'elle eut pour moi, elle écrivit un billet à Aronce, comme je l'ai déjà dit, qui était à peu près en ces termes :

À Aronce. Comme je sais que vous aimez autant Célère que je l'aime, et que je n'ose lui écrire, j'ai cru que je devais vous apprendre que Fenice l'accuse à tort de m'avoir louée à son préjudice, afin qu'il apaise cette belle personne, à qui je cède sans peine l'avantage de la beauté. Ainsi je consens que Célère fasse, s'il veut, deux couplets de chanson où il me mette autant au-dessous d'elle, qu'Horace par ses flatteries m'a voulu mettre au-dessus, car je vous déclare que ce n'est nullement par le peu de beauté que j'ai, que je veux être estimée et qu'il y a quelque chose dans mon cœur que je veux qu'on loue plus que mes yeux. Après cela il ne

me reste plus qu'à vous appeler mon frère, afin que cet agréable nom que mon père voulut que je vous donnasse, m'empêche de rougir en vous écrivant. Adieu, faites que Célère ne me hâisse pas, de la querelle que je lui cause innocemment et servez-vous de tout le pouvoir que vous avez sur lui, pour l'empêcher de se plaindre de moi.

Voilà donc Madame, à peu près le sens et les paroles du billet de Clélie, qu'Aronce reçut comme il était prêt à sortir. Mais, comme il le reçut à une heure où sa passion lui donnait de violents transports et en un temps où il avait résolu de la découvrir à celle qui la causait ; il crût qu'il ne devait pas perdre cette occasion qui se présentait d'elle-même, et que sans attendre à voir Clélie, il devait, en lui répondant, lui dire nettement qu'il était amoureux d'elle. Et en effet, sans hésiter un moment, et sans faire une seule rature en toute sa lettre, il écrivit avec une précipitation étrange, tout ce que sa passion lui inspira, car il est certain que cette lettre fut plutôt une production de son cœur, que de son esprit. Après l'avoir écrite, il la donna à un esclave adroit et fidèle qu'il avait, avec ordre d'aller attendre que Clélie retournât chez elle, et de la lui donner sans que Sulpicie la vît. Si bien que, comme cet esclave était exact, la chose s'exécuta ainsi sans beaucoup de peine car ceux qui étaient à Aronce étaient, chez Clélius, comme s'ils eussent été à lui. De sorte qu'il fut fort aisé à l'esclave de cet amant, d'obéir au commandement de son maître, joint que Clélie croyant qu'il ne lui écrivait que pour lui parler de la querelle qu'avait Célère, prit sa lettre sans difficulté. Mais comme elle pensait que c'était une simple réponse à la sienne, elle ne la lut pas à l'heure même, parce qu'on l'appela justement en cet instant, pour aller parler à son frère. Si bien que comme ce qu'il avait à lui dire était assez long, elle oublia la lettre d'Aronce dans sa poche et ne s'en souvint que lorsqu'elle fut retirée à sa chambre pour se coucher et que lorsqu'une fille qui était à elle, lui en donna une autre qu'elle dit lui avoir été baillée par un esclave d'Horace. De sorte que Clélie croyant que c'était qu'il lui envoyait les couplets de chanson qu'elle lui avait demandée et cette lettre la faisant souvenir qu'elle en avait une d'Aronce qu'elle n'avait pas lut, elle se mit en état de les lire toutes deux. Mais comme elle avait sans doute beaucoup plus d'inclination pour Aronce que pour Horace, elle ouvrit sa lettre la première, où elle fut bien étonnée de trouver ces paroles :

Vous venez de donner à Célère une si grande marque de bonté, que pouvant ce me semble, espérer que vous en aurez aussi pour moi, je ne veux point vous parler de lui et j'aime mieux donner une nouvelle matière à cette haute vertu qui donne tant de charmes à votre beauté. Mais charmante Clélie, comme on ne peut jamais témoigner plus de bonté en pardonnant un crime où l'on a seul intérêt, il faut que je vous apprenne que j'en ai commis un qui ne regarde que vous, afin que prenant la généreuse résolution de me le pardonner, je puisse, après, le commettre innocemment toute ma vie. Car, pour ne vous déguiser rien, le crime que j'ai commis, c'est que je vous aime plus que vous ne voulez être aimée et que le glorieux nom de frère que vous me donnez, convient si peu avec les sentiments que j'ai pour

vous, que je ne le puis plus accepter. Permettez-moi donc de porter celui de votre esclave, si vous voulez me combler de gloire ; mais afin que ma passion ne vous offense pas, sachez que vous avez un pouvoir si absolu sur moi, que je ne désirerai même que ce que vous ne me voudrez pas refuser et que je vous aime enfin d'une manière si pure, que si vous pouviez voir mon cœur, vous n'auriez jamais l'injustice d'en vouloir effacer votre image. Je sais bien aimable Clélie, que je suis un malheureux inconnu, mais je sais bien aussi que si vous connaissez bien ma flamme, et la pureté de mes sentiments, vous ne vous offenseriez pas d'être aimée de la façon dont je vous aime : donnez-vous donc la peine de les connaître et ne me condamnez pas sans cela, je vous en conjure. Mais afin que je sache si vous m'accordez ce que je vous demande, je vous déclare que si vous ne me répondez point, je croirai que vous répondez favorablement à mon amour et que je n'aurai qu'à vous aller rendre grâce. Que si, au contraire, vous prenez la résolution de me maltraiter, j'aimerai encore mieux recevoir une cruelle lettre que de n'en recevoir pas. Mais de grâce, ne me désespérez pourtant pas tout à fait, car, dans la passion que j'ai pour vous, je ne puis perdre l'espérance sans perdre la vie.

La lecture de cette lettre surprit si fort Clélie, qu'elle n'a pu dire elle-même ce qu'elle sentit en la lisant. Comme elle avait une fort grande estime pour Aronce, et même beaucoup d'inclination, elle ne pouvait pas avoir une colère désobligeante pour lui. Cependant, sa modestie naturelle, ne laissa pas de lui en donner ; il est vrai que comme elle savait les sentiments de son père, elle fut suivie de quelques moments de douleur, de voir qu'il ne lui était pas permis de donner nulle espérance raisonnable au seul homme du monde qu'elle eut cru digne d'elle, si elle eut su sa naissance et si son père n'eut pas eu intention de ne la marier jamais qu'à un Romain. Si bien que cet étonnement, cette colère, et cette douleur, occupèrent si fort son esprit, qu'elle pensa ne lire pas la lettre d'Horace et si sa propre rêverie ne la lui eût fait ouvrir sans y penser, elle se serait couchée sans la voir. Mais l'ayant ouverte sans en avoir le dessein et voyant que la chanson qu'elle avait mandée à Horace n'y était pas, et que ce n'était qu'une lettre, elle la lut et ne la lut pas avec moins d'étonnement qu'elle avait lu celle d'Aronce, car enfin Madame, je puis vous en montrer la copie que je m'en vais vous lire, puisque vous ne voulez rien ignorer de toutes les choses où Aronce a intérêt.

Je ne vous envoie point les vers que vous m'avez demandé qu'après les avoir relus, je ne les aie pas trouvées dignes de vous et, si je l'ose dire, parce que je les ai même trouvés indignes de moi. Il y a pourtant encore une autre raison qui m'a empêché de vous obéir, car enfin aimable Clélie, je prévois que je vais être si mal avec vous, que vous ne voudriez pas chanter une chanson que j'aurais faite. Ce n'est pas que je ne fasse tout ce que je puis pour n'y être pas mal, mais à n'en mentir pas, je sens bien que quand je ne vous dirais point aujourd'hui que je vous aime, vous le devineriez bientôt ; c'est pourquoi j'aime mieux vous le dire moi-même, afin que vous n'ayez quelque obligation de vous l'être caché si longtemps. Sachez donc, divine Clélie, que le premier moment de votre vue fut le premier de

ma passion et que le dernier de mon amour, ne sera que le dernier de ma vie. Je sais bien que je n'ai pas d'assez grandes qualités pour vous mériter mais je sais bien aussi que j'ai diverses choses qui doivent m'empêcher d'être maltraité. Car enfin, je suis Romain, je suis aimé de Clélius ; je hais tout ce qu'il hait, j'aime tout ce qu'il aime, je suis exilé comme lui ; je suis malheureux et je vous aime plus que personne n'a jamais aimé. Après cela, disposez absolument de mon destin, mais s'il est possible, ne me bannissez pas de votre cœur comme je le suis de Rome, si vous ne voulez être plus injuste que le tyran qui m'en a chassé, et me rendre infiniment plus malheureux par ce second et rigoureux exil que je ne le suis par le premier.

Clélie ayant achevé de lire cette lettre, se trouva fort embarrassée à résoudre ce qu'elle devait faire, et ce qu'elle devait penser. Car elle trouvait quelque chose de si bizarre à ce cas fortuit qui lui avait fait recevoir deux déclarations d'amour en un même moment, qu'elle ne savait qu'en imaginer. Ce qui la mettait le plus en peine était qu'Aronce et Horace étaient amis et qu'ils avaient tous deux lieu de dire qu'ils s'avaient de l'obligation. De sorte qu'après avoir bien rêvé là-dessus, il lui vint dans la pensée que ce qui lui donnait tant d'inquiétude n'était peut-être qu'une simple galanterie concertée entre eux pour la mettre en peine, car, dans notre cabale, nous nous étions fait cent innocentes malices les uns aux autres en diverses occasions. Si bien que Clélie trouvant quelque douceur à croire cela pour se tirer de l'embarras où elle était, fit comme si elle l'eût cru. Elle a pourtant avoué ingénument depuis, que quoique la lettre d'Aronce la mît en colère et l'affligeât, elle n'avait pas laissé de sentir que dans le fond de son cœur elle eut souffert plus agréablement qu'elle eut été vraie, que celle d'Horace. Mais enfin, après s'être confirmée dans cette croyance, plus par sa volonté, que par sa raison, elle prit la résolution de répondre à ces deux lettres, comme si elle eût su de certitude, que ces deux amis lui avaient voulu faire une tromperie. Néanmoins comme elle n'en était pas assurée, elle se détermina de leur écrire obscurément à tous deux afin de ne les brouiller pas, si la chose n'était point comme elle la croyait et de ne leur découvrir pas qu'ils lui avaient tous deux découvert leur amour, s'il était vrai qu'ils en eussent pour elle. Car enfin, disait cette admirable fille en elle-même, si Aronce et Horace ont concerté cette malice, ils entendront bien ce que je leur dirai et ils connaîtront bien qu'ils ne m'auront pas trompée ! Et si ce n'en est pas une et qu'ils m'aient écrit sans savoir rien des sentiments l'un de l'autre, je ne les brouillerai pas, et je ne me trouverai pas dans la nécessité de répondre sérieusement à deux lettres où je me trouverais bien embarrassée à le faire, car je répondrais peut-être trop rudement à celle d'Horace, et trop peu aimablement à celle d'Aronce. Après cela, Clélie prenant la résolution de se défaire promptement de cet embarras, répondit à ces deux lettres, par les deux billets que je m'en vais vous dire car je ne pense pas avoir jamais vu rien écrit de Clélie, que je n'aie retenu, tant j'ai d'estime pour elle. Voici donc Madame, ce qu'elle répondit à Aronce :

Votre tromperie n'a point réussi et celui avec qui vous l'avez concertée n'aura pas la joie, non plus que vous, de pouvoir croire qu'on me peut tromper. Croyez-moi Aronce, il ne suffit pas d'avoir de l'esprit pour être trompeur, il faut encore avoir une certaine malice naturelle dont je ne vous crois pas capable ! C'est pourquoi n'entreprenez plus de me vouloir tromper, et pour vous prouver que votre dessein a effectivement mal réussi, je vous proteste que votre lettre ne ma pas donné un moment de colère. Après cela je pense que je n'ai que faire de vous expliquer davantage mes sentiments et que vous croirez bien que je ne crois pas que vous soyez amoureux de moi.

Voilà donc Madame, quel fut le billet de Clélie à Aronce et voici quel fut celui qu'elle écrivit à son rival :

Dès qu'on est deux à faire une fourbe, on la rend plus aisée à découvrir ! Ne prétendez donc pas, je vous en conjure, que la vôtre ait heureusement réussi et pour vous témoigner que je ne crois pas être si bien avec vous que vous puissiez être mal avec moi, je vous prie de m'envoyer les vers que je vous ai demandés, mais je vous prie encore d'être fortement persuadé que vous ne pouviez jamais entreprendre rien de moins vraisemblable que ce que vous avez entrepris, car enfin, à parler sincèrement, je vis d'une manière dans le monde qui fait qu'à moins que d'avoir perdu la raison et de vouloir perdre mon amitié et acquérir ma haine, on ne m'écrit pas une lettre d'amour.

Je m'assure Madame, que vous connaissez bien qu'encore que ces deux billets aient été écrits sur un même sujet et par une même personne et que cette personne eut même un égal dessein en les écrivant, qu'il y a pourtant quelque chose de plus sec et de plus dur, dans celui qui s'adresse à Horace, que dans l'autre. Mais après cela, il faut que je vous dise l'effet qu'ils produisirent dans l'esprit de ceux qui les reçurent le lendemain qu'ils eurent été écrits.

Imaginez-vous donc Madame, que lorsqu'Aronce reçut celui qui lui appartenait, il en eut une émotion de cœur étrange, car comme il avait écrit à Clélie que si elle ne lui répondait pas, il croirait qu'elle lui serait favorable, il pensa, puisqu'elle lui écrivait, qu'il allait recevoir son arrêt de mort ! et ce qui le lui faisait encore penser, était que l'esclave de Clélie, par les ordres de sa maîtresse, avait donné ce billet sans en vouloir attendre de réponse, de sorte qu'il l'ouvrit avec une inquiétude extrême. Mais lorsqu'il eut lu, son esprit fut un peu plus en repos. Il était pourtant fort embarrassé à deviner ce que Clélie voulait dire, lorsqu'elle lui disait qu'il avait concerté avec un autre la tromperie qu'il lui avait faite. Néanmoins, après y avoir bien pensé, il crut que, de dessein prémédité, Clélie avait voulu faire semblant de croire qu'il lui avait voulu faire une malice, afin de n'être pas obligée de le maltraiter, et que j'étais celui qu'elle faisait semblant de penser qui avait part à la prétendue tromperie dont elle parlait dans son billet. Si bien que regardant cet artifice de Clélie comme un procédé obligeant pour lui, il se trouva plus heureux qu'il n'avait espéré de l'être. Aussi me reçut-il avec assez de

joie, lorsque j'entrai dans la chambre, un quart d'heure après qu'il eut reçu ce billet, et comme j'avais assez de chagrin de la colère de Fenice, je ne l'écoutai pas aussi attentivement qu'il voulait l'être ; de sorte que m'en faisant la guerre, « Ha ! cruel ami, me dit-il, vous ne vous intéressez point en ma fortune !

— Vous prenez vous-même si peu de part à la mienne, lui dis-je, que j'ai plus de sujet de me plaindre de vous que vous n'en avez de vous plaindre de moi, car après m'avoir dit que vous n'êtes pas si misérable que vous aviez pensé l'être, vous ne me demandez pas comment je suis avec Fenice. Mais pour vous faire voir que vous êtes plus heureux que moi, lisez la lettre que je vous laisse que cette belle personne m'a écrite sur l'aventure de l'écho, car je suis pressé d'aller parler à une amie qu'elle a, afin que je tâche de l'obliger à me justifier auprès d'elle. »

Après cela, je lui laissai entre les mains une lettre de Fenice, et je le quittai. Mais en sortant de sa chambre, je trouvai Horace qui y entraît et qui paraissait avoir quelque chose dans l'esprit qui le faisait rêver, car il ne me connut point. Et en effet Madame, il faut que vous sachiez que la réponse de Clélie l'avait horriblement embarrassé car il savait bien qu'il n'avait parlé à personne de l'amour qu'il avait pour elle, ni de la lettre qu'il lui avait écrite ; de sorte qu'il ne savait que penser de ce qu'elle lui écrivait, puisque de quelque côté qu'il regardât la chose, il n'y trouvait point de vraisemblance. Cependant, il sentait je ne sais quoi dans les paroles de Clélie, qui lui faisait croire qu'il n'avait aucune part en son cœur ; il était pourtant persuadé qu'il aurait droit d'y en prétendre, s'il n'était point engagé, si bien que, pensant alors à ce qu'il n'avait jamais pensé, il chercha s'il était possible que Clélie aimât quelqu'un, mais, après avoir examiné la chose, il trouva que si cette belle personne avait quelque attention particulière dans le cœur, il fallait que ce fut pour Aronce et qu'il fallait par conséquent, qu'Aronce l'aimât car il ne la soupçonna point de pouvoir aimer sans être aimée. Cette pensée ne lui fut pas plutôt venue dans l'esprit, qu'elle y excita un fort grand trouble ! En effet, comme Horace est généreux et qu'il avait beaucoup d'obligation à Aronce, il eut une étrange agitation de cœur lorsqu'il pensa qu'il pouvait être son rival. Aussi se fit-il alors un grand combat dans son esprit, et il prit effectivement la résolution de faire tout ce qu'il pourrait pour vaincre sa passion, s'il apprenait qu'Aronce aimait Clélie. Si bien que pour tâcher de s'en éclaircir avec adresse, il fut chez Aronce et il y arriva, comme je l'ai déjà dit, lorsque j'en sortais. De sorte qu'il tenait encore la lettre de Fenice que je lui avais baillée et la réponse que Clélie lui avait faite. Mais dès qu'Aronce vit entrer Horace, il cacha la lettre de Clélie et demeura avec celle de Fenice entre les mains car en cette occasion inopinée il ne pensa qu'à son intérêt et ne pensa pas au mien. Il est vrai que de la manière dont était cette lettre, on ne pouvait connaître qui l'avait écrite si l'on n'en connaissait l'écriture et que l'on ne pouvait même savoir à qui elle s'adressait, parce qu'il n'y avait point de suscription, joint que les reproches que Fenice me faisait étaient faits d'une manière qui ne permettait pas d'en pouvoir connaître la cause. Horace entrant donc dans la chambre d'Aronce

avec l'intention de découvrir par une conversation adroite s'il était amoureux de Clélie afin de tâcher de ne l'être plus lui-même, il vit quelque émotion sur son visage, parce qu'il avait alors l'esprit assez inquiet, et parce que, suivant la nature de l'amour qui fait craindre aux amants jusqu'aux plus petites choses en certaines occasions, il avait eu peur qu'Horace ne vît la lettre de Clélie et ne la connût. Si bien que cet amant caché, voyant quelque agitation sur le visage d'Aronce, lui voyant une lettre entre les mains qui était écrite dans des tablettes qu'il tenait ouvertes sans y penser tant il songeait peu à moi et voyant qu'elles étaient faites d'une manière dont les dames se servent plus ordinairement que les hommes, il lui demanda après le premier compliment, si ces tablettes venaient de Clélie, Horace n'ayant alors autre dessein que de lui parler de cette belle fille sur toutes sortes de sujets afin de tâcher de remarquer ou par ses actions, ou par ses paroles, s'il avait lieu de soupçonner qu'il fut amoureux de cette belle personne. Mais à peine Horace eut-il fait cette demande à Aronce, que cet amant qui ne s'y était pas préparé et qui en fut fort surpris parce qu'il était vrai, comme vous le savez, qu'il avait sur lui une lettre de Clélie, ne pût s'empêcher de rougir en lui disant que cette lettre n'était pas d'elle. De sorte qu'Horace le remarquant et ne doutant plus alors que ces tablettes ne fussent de Clélie, il parla en effet à Aronce comme le croyant ainsi. « De grâce, lui dit-il, ne me déguisez pas la vérité et si la lettre que vous tenez est de l'admirable fille de Sulpicie comme je n'en doute presque point, montrez-la-moi, je vous en conjure ! Comme je suis persuadé qu'elle écrit aussi bien qu'elle parle, j'ai une envie étrange de voir une lettre d'elle, du moins sais-je bien, poursuivit-il, que son caractère est le plus beau du monde, car j'ai vu des vers écrits de sa main. »

D'abord Aronce crût qu'en disant une seconde fois à Horace que cette lettre n'était point de Clélie, et que le lui disant fort sérieusement il le croirait et ne le presserait plus de la lui montrer, mais il en arriva autrement car Horace, redoublant alors ses prières, et les redoublant avec empressement, il lui persuada qu'il soupçonnait quelque chose de sa passion. Si bien que, craignant extrêmement qu'il la sût, de peu qu'il ne la fit savoir à Clélius avec qui il avait une liaison très étroite, il se résolut à lui montrer la lettre de Fenice, et à lui faire une fausse confidence en la lui montrant, afin de lui faire perdre l'opinion qu'il fut amoureux de Clélie, s'il était vrai qu'il en eut la pensée. De sorte que pour cacher mieux sa passion : « Je ne sais Horace, lui dit-il en lui baillant les tablettes qu'il tenait, d'où vient que vous ne me croyez pas, mais pour vous faire voir que vous avez tort, voyez si cette écriture est de Clélie, puisque vous connaissez la sienne. Mais après avoir vu cette lettre, poursuivit-il, n'en parlez point je vous en conjure car encore que je sois résolu de n'avoir jamais nul commerce avec la personne qui l'a écrite, je ne veux pourtant pas être indiscret, c'est pourquoi Horace, ne dites jamais à qui que ce soit, sans exception aucune, que vous ayez vu une lettre de cette nature entre mes mains.

— Comme vous ne me dites pas le nom de celle qui l'a écrite, répliqua Horace après l'avoir lue, il ne me serait pas aisé de vous être infidèle, quand

même je le voudrais, car que pourrais-je dire qui put divertir ceux à qui je voudrais conter que vous m'avez montré cette lettre, puisque je n'en sais autre chose sinon que c'est une dame irritée qui vous écrit et qui vous écrit avec une colère si piquante, que je crois qu'elle s'apaisera aisément quand vous le voudrez, et quelle a bien plus de disposition à vous aimer qu'à vous haïr ?

— Quoi qu'il en soit, dit Aronce, n'en parlez point je vous en conjure ! Car dans les sentiments où je suis présentement, je suis assuré que je ne parlerai jamais d'amour à cette personne. »

Pendant qu'Aronce parlait ainsi, Horace avait une joie extrême de pouvoir croire qu'il n'était point amoureux de Clélie car encore que son ami lui dit qu'il n'aurait jamais nul commerce avec la personne de qui il avait vu la lettre, il écoutait cela comme le discours d'un amant irrité, qui croit quelquefois haïr lorsqu'il aime le plus fortement ! Ainsi, il ne doutait point du tout qu'Aronce n'eût un grand engagement avec cette dame dont il avait vu la lettre. Si bien que croyant qu'il n'était point exposé à être rival d'un homme à qui il devait la vie et qu'il aimait fort, il en eut une joie extrême, et pour empêcher que le malheur qu'il avait appréhendé ne pût jamais lui arriver, il se résolut, durant qu'Aronce avait de l'amour pour une autre, de lui dire qu'il en avait pour Clélie, quoiqu'il n'aime pas naturellement dire ses secrets, car comme il le connaissait pour être fort généreux, il pensa que s'il en avait fait une fois son confident, il ne deviendrait jamais son rival. C'est pourquoi prenant la parole en regardant obligeamment Aronce : « Pour vous faire voir combien votre amitié m'est chère, lui dit-il, je veux mieux agir avec vous que vous n'agissez avec moi, car enfin, je vous ai presque dérobé votre secret et je m'en vais volontairement vous confier le mien. Sachez donc, poursuivit-il, que depuis longtemps je suis amoureux plus que personne ne l'a jamais été ! Aussi sens-je tous les jours renouveler la haine que j'ai toujours eue pour Tarquin parce que je le regarde comme la cause de tous les supplices qui me sont préparés. »

Aronce entendant parler Horace de cette sorte, s'imagina qu'il était amoureux à Rome et ne comprit point du tout qu'il haït Tarquin plus qu'à l'ordinaire parce que c'était son exil qui avait causé la passion qu'il avait pour Clélie. De sorte que voulant témoigner à Horace qu'il s'interdisait obligeamment à ce qui le regardait, il le plaignit d'avoir une passion si cruelle dans le cœur, le priant ensuite, de vouloir lui dire son aventure.

« Hélas mon cher ami, lui dit-il, mon aventure se raconte en peu de paroles ! Car dès que je vous aurai dit que j'aime sans être aimé, j'aurai dit tout ce qui m'est arrivé depuis que je suis amoureux.

— Mais comment l'absence, reprit Aronce, ne vous a-t-elle point guéri d'un amour si mal reconnu ? »

Comme il parlait ainsi et qu'Horace allait lui dire qu'il n'était point absent de la personne qu'il aimait et qu'il allait enfin lui nommer Clélie, Clélius entra dans la chambre d'Aronce et rompit la conversation de ces deux rivaux, qui se connaissaient si mal. Elle ne put même se renouer ce jour-là, ni de longtemps après, car, comme Aronce ne voulait pas rendre secret pour

secret à Horace, il fuyait plutôt sa rencontre qu'il ne la cherchait. Horace de son côté avait l'esprit si chagrin, que quoiqu'il eût eu dessein de le confier à Aronce, il ne le fit point parce que l'occasion ne s'en présenta pas d'elle-même. Cependant, comme il croyait Aronce engagé en une autre amour, il abandonna entièrement son cœur à celui qu'il avait pour Clélie.

Mais pour en revenir aux deux lettres que ces deux rivaux lui avaient écrites et aux deux réponses qu'elle y avait faites, il faut que vous sachiez que le hasard fit qu'Aronce fut trois jours sans pouvoir voir Clélie quoiqu'il la cherchât car, dans la résolution qu'il avait prise de ne combatte plus son amour, il se résolut à lui dire que ce qu'il lui avait écrit était positivement vrai. Pour Horace, bien qu'il eût résolu d'aimer Clélie, il ne laissait pas d'appréhender de la voir, de peur qu'elle ne lui dise des choses fâcheuses, lorsqu'il lui dirait de vive voix, ce que sa lettre lui avait déjà dit. Mais à la fin, par un cas fortuit étrange, ces deux rivaux se rencontrèrent une après-dîner, à la porte de Clélius, avec un égal dessein de voir Clélie. Horace ne dit pourtant rien de particulier à Aronce, parce qu'il avait avec lui un ami qu'il avait fait à Capoue, appelé Stenius, et qu'il avait mené, afin qu'il entretînt Sulpicie, et qu'il pût entretenir sa fille. De sorte qu'étant entrés sans se rien dire qui pût leur faire connaître l'un à l'autre ce qu'ils avaient dans le cœur, ils entrèrent comme deux hommes qui avaient une grande amitié ensemble. Ils furent pourtant fort interdits lorsqu'ils approchèrent de Clélie, si bien que cette belle personne les voyant tous deux à la fois, et voyant sur leur visage une égale agitation, se confirma tellement en l'opinion qu'elle avait eue qu'ils s'étaient unis pour lui faire une galante malice en lui écrivant, comme ils avaient fait, qu'elle n'en douta point du tout. Il arriva même qu'Aronce ayant remarqué le changement de visage d'Horace, le regarda, et qu'Aronce s'étant fait la même remarque, regarda Horace, si bien que Clélie pensant qu'ils se faisaient quelque signe d'intelligence pour la tromper, se détermina à leur dire qu'ils n'étaient pas arrivés à leur fin. De sorte que prenant la parole en souriant : « Vous voyez bien, leur dit-elle, par la manière donc je vous reçois tous deux, que vous ne m'avez pas trompée, et que votre fourbe a mal réussi ! C'est pourquoi, ne l'entreprenez plus une autre fois, si vous ne voulez avoir la honte d'être encore découverts ! Puisque vous ne m'avez pu tromper lorsque je ne me défiais pas de vous, jugez si vous le pourriez faire présentement que vous vous êtes rendus suspects. »

Aronce et Horace, entendant parler Clélie de cette sorte, furent étrangement surpris car ce qu'elle leur disait convenant à ce qu'elle leur avait écrit à chacun en particulier, ils connurent par là qu'il fallait qu'ils eussent écrit tous deux, et qu'ils eussent écrit d'amour, puisqu'elle leur parlait également. Si bien que ne pouvant s'empêcher de témoigner leur surprise et leur étonnement, ils changèrent de couleur, ils s'entre-regardèrent et regardèrent après Clélie, comme s'ils eussent voulu chercher dans les yeux ce qu'ils devaient penser et ce qu'ils devaient lui répondre. D'ailleurs, Clélie voyant l'agitation de leur esprit, connue alors qu'elle s'était trompée et en rougit par un sentiment de modestie, mêlé de confusion. Néanmoins, elle jugea qu'il n'était pas à propos de se dédire et en effet, elle continua de leur faire

la guerre, comme elle avait commencé car après qu'Aronce fut revenu de son étonnement : « En mon particulier Madame, lui dit-il, je puis vous protester que je ne vous ai point voulu tromper et Horace sait bien que je ne lui ai jamais proposé de vous faire nulle malice !

— J'avoue ce que vous dites, répliqua-t-il, mais avouez aussi que je ne vous ai, de ma vie, proposé de faire nulle fourberie à la belle Clélie, afin que comme je sers à votre justification, vous serviez aussi à la mienne.

— La manière dont vous voulez vous justifier, reprit-elle, vous rendrait peut-être plus coupables que vous ne pensez ! C'est pourquoi si vous m'en croyez, laissez-moi confondre entre vous deux, le crime dont je vous accuse.

— Du moins, aimable Clélie, reprit Aronce avec précipitation, dites-moi si le crime d'Horace est de la nature du mien ?

— De grâce Madame, ajouta Horace, n'accordez pas à Aronce ce qu'il vous demande, sans m'accorder la même chose et sans me dire si la fourberie donc vous l'accusez, est semblable à celle dont vous m'avez accusé ?

— Si je vous disais ce que vous me demandez, répliqua Clélie avec beaucoup de prudence, je vous donnerais la gloire de m'avoir trompée puisque je prendrais la peine de vous dire une chose que je présuppose que vous savez, mais enfin, soit que votre crime soit égal, ou qu'il ne le soit pas, n'y retournez plus, car de l'humeur dont je suis, je ne puis souffrir ces sortes de malices. Apportez donc quelque soin à me faire oublier celle que vous m'avez faite et ne m'en faites jamais, si vous ne voulez que je vous craigne, et que je vous fuie, comme si je vous haïssais horriblement !

— Je ne sais pas, répliqua Aronce, ce qu'Horace a fait ou dit qui vous ait fâché, mais pour moi Madame, je vous proteste que si ce que j'ai fait vous a déplu, je suis exposé à vous déplaire toute ma vie.

— Ceux qui ont avancé une chose, ajouta Horace, ne s'en dédisent pas si aisément : c'est pourquoi Madame, vous ne devez pas trouver étrange si je dis ce que vous a déjà dit Aronce et si je vous assure que si je suis criminel, je le serai jusqu'à la mort.

— Je souffrirai le reste du jour, répliqua Clélie, que vous fassiez semblant de croire qu'en effet vous m'avez trompée, mais je vous déclare que ma patience n'ira pas plus loin que cela et que si demain vous me parliez encore ainsi, j'agiserais effectivement comme si votre tromperie avait réussi. »

Comme Clélie achevait de prononcer ces paroles un ami d'Horace entra et j'entrai un moment après avec Fenice, avec qui j'avais fait ma paix depuis que j'avais eu quitté Aronce. Il est vrai que pour la confirmer mieux, je n'avais pas été marri de l'accompagner chez Clélie afin qu'elle pût entendre de sa bouche, que ç'avait été Horace qui avait fait cette chanson qui avait causé notre querelle, parce qu'elle m'accusait de l'avoir faite et, en effet, je tournai la conversation d'une certaine manière qui achevait de me justifier auprès de Fenice. Mais je fus fort surpris de voir qu'Aronce et Horace étaient également mélancoliques et eux qui avaient accoutumé d'avoir beaucoup de civilité l'un pour l'autre avaient quelque disposition à se contredire. Je m'assure Madame que ce que je vous dis vous surprend, après vous avoir dit qu'Horace avait eu dessein de s'éclaircir, si Aronce n'était

point son rival, afin de tâcher s'il l'était, de vaincre sa passion. Je m'assure, dis-je, Madame, que vous êtes bien étonnée de voir ce commencement d'aigreur principalement dans l'esprit d'Horace. Mais il faut pourtant dire qu'il n'en est pas coupable, parce qu'il est tellement naturel de ne pouvoir aimer un rival, que quelque obligation qu'il eut à Aronce, il ne pût le regarder comme étant le sien, sans sentir dans son cœur une agitation extrême. Aronce de son côté ne doutant plus qu'Horace n'aimât Clélie, en eut une douleur très sensible et tout raisonnable qu'il est, il ne pût s'empêcher, à ce qu'il me dit après, d'être aussi irrité contre Horace, que si après l'avoir fait le confident de sa passion il fut devenu son rival. Il tâcha pourtant de vaincre les sentiments tumultueux de son cœur et en effet, ces deux rivaux sortirent ensemble de chez Sulpicie, comme s'ils n'eussent rien eu dans l'âme qui eut commencé de changer leurs sentiments. Mais ce qu'il y eut de remarquable en cette aventure, fut qu'Aronce et Horace, prirent tous deux un égal dessein, car Horace prit la résolution d'achever de dire à Aronce quel était l'amour qu'il avait dans l'âme et Aronce prit celle de devancer Horace, et de lui dire le premier qu'il était amoureux de Clélie. De sorte que ces deux rivaux au lieu de se fuir, sortirent ensemble de chez Clélie, comme je l'ai déjà dit et, s'étant proposé en même temps de s'aller promener, ils furent dans un jardin public, où tout le monde avait la liberté d'aller. Mais ils n'y furent pas plus tôt, que voulant tous deux s'entre-devancer à la confidence qu'ils se voulaient faire, ils s'en empêchèrent durant quelque temps, par leur propre impatience. En effet, dès qu'ils furent dans ce jardin, Aronce prenant la parole : « Comme je vous estime infiniment, dit-il à Horace, je serai bien aise de vous dire ce qu'il y a de plus important en ma vie. — Eh de grâce ! dit alors Horace, achevez de m'écouter avant que vous me disiez rien, car il n'est pas juste que vous me priviez de l'avantage de vous avoir fait la première confidence, puisqu'effectivement c'est moi qui ai commencé de vous dire ce que j'avais de plus secret dans le cœur. — Quand je vous aurai dit que je suis amoureux de Clélie, interrompit Aronce, vous me direz après ce qu'il vous plaira. — Ha ! Aronce ! s'écria Horace, je n'ai plus rien à vous dire après ce que vous venez de m'apprendre, si ce n'est que je crains bien d'être forcé d'être ingrat envers vous et de ne pouvoir cesser d'être votre rival ! — Quoi Horace, reprit Aronce, il est donc vrai que vous aimez Clélie ? — Oui Aronce ! répliqua-t-il, je l'aime ! Et c'était pour tâcher de découvrir si vous l'aimiez que j'avais été chez vous, le jour que Clélius nous interrompit. Et s'il faut vous dire les choses comme elles sont, je vous dirai encore que lorsque j'entrai dans votre chambre, j'avais fait la résolution si je découvrais que vous fussiez mon rival, de faire tout ce que je pourrais pour vaincre ma passion. Mais à vous dire la vérité, je ne sais si je pourrai seulement vouloir ce que je voulais alors, car depuis que j'ai connu que vous aimez Clélie, je sens une agitation si terrible dans mon cœur que je ne sais présentement si je veux aimer Clélie, si je vous veux haïr, ou si je me veux haïr moi-même ! Et tout ce que je sais avec certitude est que je voudrais bien ne manquer à rien de ce que je dois à notre amitié et n'abandonner pas Clélie.

— Ha Horace ! s'écria Aronce, ce que vous voulez n'est pas possible, car si nous aimons tous deux Clélie, il faut de nécessité que nous nous haïssions.

— Je vous ai tant d'obligation, reprit Horace, que je ne pense pas que l'amour que j'ai pour elle et l'amitié que j'ai pour vous soient tout à fait incompatibles.

— Si ce que vous dites est vrai, répliqua Aronce, c'est à vous à me céder Clélie car il faut absolument que vous l'aimiez moins que je ne l'aime puisqu'il est vrai que je ne crois pas qu'il soit possible que je vous puisse regarder trois jours comme mon rival sans vous haïr. Ce n'est pas, poursuivit-il, que je sois moins généreux que vous, mais c'est assurément que j'ai plus d'amour que vous n'en avez.

— Ha Aronce, répliqua Horace, je m'oppose à ce que vous dites car on ne peut pas avoir plus d'amour que j'en ai, mais c'est que ne me devant pas autant que je vous dois, vous n'êtes pas si obligé à m'aimer !

— Non, non, répondit Aronce, ce n'est point par cette raison car si j'ai défendu votre vie, vous avez aussi défendu la mienne ! Ainsi je vous déclare que je ne prétends nullement que vous me deviez plus que je ne vous dois et si vous renonciez aux prétentions que vous avez pour Clélie, je voudrais vous en tenir compte comme d'une chose que vous n'êtes pas obligé de faire.

— Plût aux dieux, reprit Horace, de pouvoir être en état de faire ce que vous dites car je le ferais par un autre motif ; mais de souffrir que vous fassiez ce que vous pourrez pour vous faire aimer de Clélie, sans que je fasse la même chose, c'est ce que je ne crois pas que je puisse faire. Il est vrai que je ne vous puis faire un grand obstacle puisque, si je ne suis trompé, je ne suis pas trop bien dans l'esprit de Clélie.

— Ha ! Horace, s'écria Aronce, vous n'êtes pas seulement un des hommes du monde le plus accompli, vous êtes encore Romain et je suis un malheureux inconnu qui ne puis vous nuire. Toutefois je ne laisse pas d'espérer, sans avoir aucun sujet d'espérance, ainsi n'attendez pas que je ne puisse jamais souffrir que vous aimiez Clélie, quoique mille raisons voulussent que je ne l'aimasse pas.

— Si vous voulez, répliqua Horace après avoir rêvé un moment, me promettre de faire ce que vous pourrez pour ne l'aimer plus, je ferai la même chose !

— Quand je vous promettrai ce que vous me demandez, répliqua Aronce, nous nous retrouverons dans quelques jours au même état où nous sommes aujourd'hui puisque je suis assuré que je ne saurais cesser d'aimer Clélie. De sorte que tout ce que je puis, est de rappeler toute ma générosité, pour m'empêcher de vous haïr ou pour vous haïr un peu moins qu'on ne hait d'ordinaire son rival, car comme je suis fort sincère, je ne puis vous dire des choses que je ne pense pas. Aimons donc Clélie, poursuivit-il, puisque notre destin le veut, et soyez seulement persuadé, qu'il n'y a que l'amour que j'ai pour elle qui me puisse faire haïr Horace. Je sens pourtant bien, ajouta cet illustre amant, que si vous n'êtes pas plus heureux que moi, je ne vous haïrai point et je suis même persuadé que si je ne suis pas plus heureux que

vous, vous ne me haïrez pas. Ainsi on peut dire que Clélie en disposant de son cœur, mettra dans le vôtre et dans le mien, de la haine, ou de l'amitié selon que nous serons heureux, ou malheureux. Ce qu'il y a d'avantageux pour nous à ce que je dis, c'est que si je vous hais parce que vous serez aimé de Clélie, son affection vous consolera de ma haine et que si je vous suis préféré, j'aurai lieu de me consoler de la vôtre. »

Comme ces deux rivaux en étaient là, le hasard me conduisit où ils étaient, si bien que comme je remarquai quelque altération en leur visage, qui me donna de l'inquiétude, je les pressai tant de me dire ce qu'ils avaient à démêler, que je devins le dépositaire des promesses qu'ils se firent de ne s'entre-nuire point auprès de Clélie, par nulle autre voie que par celle de tâcher de s'en faire aimer. Ils se promirent même de ne s'entre-découvrir point à Clélius et d'attendre à rompre d'amitié ensemble, que Clélie en eut choisi un des deux. Et en effet, ils vécurent quelque temps avec la même civilité, qu'ils avaient accoutumé d'avoir l'un pour l'autre. Mais je suis assuré que dans le fond de leur cœur, leurs sentiments étaient bien changés et que si leur propre générosité ne les eût obligés à se contraindre, ils se fussent brouillés plus d'une fois sur des prétextes assez légers. Ils furent pourtant maîtres d'eux-mêmes, comme je l'ai déjà dit, et ils vécurent si bien ensemble que si Clélie n'eût pas déjà su leur amour, elle eut eu peine à connaître qu'ils étaient rivaux. Cependant, ils prirent chacun une résolution différente pour agir avec Clélie. Horace prit celle, après lui avoir découvert son amour, de la presser continuellement de lui vouloir être favorable ; Aronce, au contraire, se résolu de dire à Clélie qu'il ne voulait rien, qu'il n'espérait rien et qu'il ne demandait autre chose que la seule grâce d'être crû son amant, quoiqu'il ne prétendit d'en être aimé que comme le premier d'un petit nombre de gens que Clélie appelait ses *tendres amis*, à la distinction de beaucoup d'autres qui n'avaient pas une place si avantageuse dans son cœur. De sorte que Clélie trouvant Aronce bien plus commode qu'Horace, le fuyait moins que son rival. Elle leur défendit pourtant à chacun en particulier, de lui parler jamais d'amour, mais quoiqu'Aronce lui obéit mieux qu'Horace, il lui en persuada pourtant davantage, et, l'empressement du premier, fit si bien paraître la discrétion du second, qu'il en fut beaucoup moins malheureux.

Comme les choses en étaient là, il arriva à Capoue un Romain appelé Herminius, qui est un homme d'un mérite extraordinaire, et qui a un tour si galant dans l'esprit, qu'on ne peut l'avoir plus agréable. Mais Madame, comme je n'ai pas le loisir de vous en faire la peinture parce qu'il y aurait trop de choses à dire pour vous le faire bien connaître, il suffit que je vous dise que comme il était Romain, qu'il était exilé par Tarquin, qu'il était de la connaissance d'Horace et que, de plus, il était fort honnête homme comme je l'ai déjà dit, il suffit dis-je, que je vous dise toutes ces choses en général pour vous faire comprendre que Clélius qui aimait tout ce qui était aimable et tout ce que haïssait le tyran de Rome, ne sut pas plutôt qu'Herminius était à Capoue, qu'il lui offrit tout ce qui dépendait de lui et qu'il pria Aronce de vouloir lier amitié avec cet illustre Romain. Il le mena

même à Sulpicie et à sa fille, qui n'eurent pas grand peine à se résoudre de faire civilité à un si honnête homme. Mais Madame, il faut que vous sachiez qu'Herminius fut si touché du mérite de Clélie, que quoiqu'il fut ardemment amoureux à Rome, et que ce ne soit pas l'ordinaire, que ceux qui ont une violente amour puissent avoir en même temps une violente amitié, il est pourtant vrai qu'il eut un empressément étrange, à vouloir acquérir quelque place en celle de l'admirable Clélie. Si Horace ne nous eût appris ce qu'il savait de ses aventures et qu'il ne nous eût même fait voir diverses choses infiniment galantes qu'il avait faites pour sa maîtresse, nous eussions presque cru qu'il était amoureux de Clélie, car il la louait avec une certaine exagération qui semble être particulière à l'amour ; il la cherchait avec un soin extrême, il était ravi de joie quand il était auprès d'elle, il s'ennuyait quand il ne la voyait pas, et il témoignait souhaiter si fortement son amitié, qu'Aronce et Horace ne désiraient pas plus passionnément son amour. Cependant, quoiqu'il tâchât à la divertir de cent manières différentes, qu'il essayât de deviner tout ce qui lui pouvait plaire et qu'il lui plût en effet, Horace ni Aronce n'en avaient point d'inquiétude, parce qu'ils savaient qu'il était amoureux à Rome. Ainsi, tous ceux qui le voyaient chez Clélie, l'aimaient, et Clélie même l'estimait infiniment. Cependant, cette admirable fille vivait de façon qu'elle n'avait pas un amant qui ne fut obligé de se cacher sous le nom d'ami, et d'appeler son amour *amitié*, car autrement, ils eussent été bannis de chez elle, et, Aronce et Horace se disaient amis comme les autres, si ce n'était en certaines occasions inévitables, où ce dernier importunait étrangement Clélie par ses plaintes continuelles. Pour moi qui étais amoureux de Fenice, j'étais aussi ami de Clélie.

Je me souviens d'un jour entre les autres, qu'Aronce, Herminius, Horace, Fenice et moi étions auprès de Clélie, chez qui il y avait aussi beaucoup d'autres personnes que Sulpicie entretenait, car il faut que vous sachiez que ce jour-là fut un des plus agréables jours du monde, vu la manière dont la conversation se tourna. En effet, comme Herminius était un galant d'amitié qui ne pouvait s'empêcher de dire toujours quelque chose de tendre à Clélie, Aronce, pour lui en faire la guerre, lui dit qu'il ne pouvait choisir personne à dire des douceurs d'amitié, qui connut mieux la véritable tendresse que Clélie la connaissait, ajoutant que s'il voulait le contenter de l'entendre définir, il serait le plus heureux ami du monde, parce que Clélie en parlait mieux que qui que ce soit n'en avait jamais parlé. « S'il est vrai que je n'en parle pas mal, répliqua-t-elle, c'est parce que mon cœur m'a appris à en bien parler, et qu'il n'est pas difficile de dire ce que l'on sent ! Mais il ne faut pas conclure de là, ajouta cette belle personne, que tous ceux que j'appelle mes amis, soient de mes tendres amis, car j'en ai de toutes les façons dont on en peut avoir. En effet, j'ai de ces *demi-amis*, s'il est permis de parler ainsi, qu'on appelle autrement d'agréables connaissances ; j'en ai qui sont un peu plus avancés que je nomme mes *nouveaux amis* ; j'en ai d'autres que j'appelle simplement mes *amis*, j'en ai aussi que je puis appeler des *amis d'habitude*, j'en ai quelques-uns que je nomme de *solides amis* et quelques autres que j'appelle mes *amis particuliers* ; mais pour ceux que je mets au

rang de mes *tendres amis*, ils sont en fort petit nombre, et ils sont si avant dans mon cœur, qu'on n'y peut jamais faire plus de progrès. Cependant je distingue si bien toutes ces sortes d'amitiés que je ne les confonds point du tout.

— Eh de grâce, aimable Clélie, s'écria Herminius, dites-moi où j'en suis, je vous en conjure !

— Vous en êtes encore à Nouvelle amitié, reprit-elle en riant, et vous ne serez de longtemps plus loin.

— Du moins, répliqua-t-il en souriant aussi bien qu'elle, ne serais-je pas marri de savoir combien il y a de *nouvelles amitiés* à Tendre ?

— À mon avis, reprit Aronce, peu de gens savent la carte de ce pays-là !

— C'est pourtant un voyage que beaucoup de gens veulent faire, répliqua Herminius, et qui mériterait bien qu'on sût la route qui peut conduire à un si aimable lieu ! Si la belle Clélie voulait me faire la grâce de me l'enseigner, je lui en aurais une obligation éternelle.

— Peut-être vous imaginez-vous, reprit Clélie, qu'il n'y a qu'une petite promenade de *Nouvelle amitié* à Tendre, c'est pourquoi avant que de vous y engager, je veux bien vous promettre de vous donner la carte de ce pays qu'Aronce croit qui n'en a point.

— Eh de grâce Madame, lui dit-il alors, s'il est vrai qu'il y en ait une, donnez-la-moi aussi bien qu'à Herminius ».

Aronce n'eût pas plutôt dit cela qu'Horace fit la même prière, que je demandai la même grâce et que Fenice pressa aussi fort Clélie de nous donner la carte d'un pays dont personne n'avait encore fait de plan. Nous ne nous imaginâmes pourtant alors autre chose, sinon que Clélie écrirait quelque agréable lettre qui nous instruirait de ses véritables sentiments, mais lorsque nous la pressâmes, elle nous dit quelle l'avait promise à Herminius, que ce serait à lui qu'elle l'enverrait et que ce serait le lendemain. De sorte que comme nous savions que Clélie écrivait fort galamment nous eûmes beaucoup d'impatience de voir la lettre que nous présumptions qu'elle devait écrire à Herminius, et Herminius lui-même en eut tant, qu'il écrivit dès le lendemain au matin un billet à Clélie, pour la sommer de sa parole et comme il était fort court, je crois que je ne mentirai pas, quand je vous dirai qu'il était tel :

Comme je ne puis aller de Nouvelle amitié à Tendre, si vous ne me tenez votre parole, je vous demande la carte que vous m'avez promise, mais, en vous la demandant, je m'engage à partir dès que je l'aurai reçue, pour faire un voyage que j'imagine si agréable que j'aimerai mieux l'avoir fait que d'avoir vu toute la Terre quand même je devrais recevoir un tribut de toutes les nations qui sont au Monde.

Lorsque Clélie reçut ce billet, j'ai su qu'elle avait oublié ce qu'elle avait promis à Herminius et que n'ayant écouté toutes les prières que nous lui avions faites que comme une chose qui nous divertissait alors, elle avait pensé qu'il ne nous en souviendrait plus le lendemain. De sorte que d'abord le billet d'Herminius la surprit, mais, comme dans ce temps-là, il lui passa

dans l'esprit une imagination qui la divertit elle-même, elle pensa qu'elle pourrait effectivement divertir les autres, si bien que sans hésiter un moment, elle prit des tablettes et écrivit ce qu'elle avait si agréablement imaginé, et elle l'exécuta si vite, qu'en une demie-heure eut commencé et achevé ce qu'elle avait pensé. Après quoi, joignant un billet à ce quelle avait fait, elle l'envoya à Herminius avec qui Aronce et moi étions alors. Nous fumes bien étonnés, lorsqu'Herminius après avoir vu ce que Clélie lui venait d'envoyer, nous fit voir que c'était effectivement une carte dessinée de sa main, qui enseignait par où l'on pouvait aller de *Nouvelle amitié* à *Tendre* et qui ressemble tellement à une véritable carte, qu'il y a des mers, des rivières, des montagnes, un lac, des villes et des villages. Et pour vous le faire voir Madame, voyez je vous prie une copie de cette ingénieuse carte que j'ai toujours conservée soigneusement depuis cela.

À ces mots, Célère donna effectivement la carte qui suit cette page à la Princesse des Léontins qui en fut agréablement surprise, mais afin qu'elle en connût mieux tout l'artifice, il lui expliqua l'intention que Clélie avait eue et qu'elle avait elle-même expliquée à Herminius dans le billet qui accompagnait cette carte.

Si bien qu'après que la Princesse des Léontins l'eut entre les mains, Célère lui parla ainsi : « Vous vous souvenez sans doute bien Madame, qu'Herminius avait prié Clélie de lui enseigner par où l'on pouvait aller de *Nouvelle amitié* à *Tendre*, de sorte qu'il faut commencer par cette première ville qui est au bas de cette carte pour aller aux autres, car afin que vous compreniez mieux le dessin de Clélie, vous verrez qu'elle a imaginé qu'on peut avoir de la tendresse par trois causes différentes : ou par une grande estime, ou par reconnaissance, ou par inclination, et c'est ce qui l'a obligée d'établir ces trois villes de *Tendre*, sur trois rivières qui portent ces trois noms et de faire aussi trois routes différentes pour y aller.

Si bien que comme on dit Cumes sur la mer d'Ionie, et Cumes sur la mer Thyrène, elle fait qu'on dit *Tendre sur Inclination*, *Tendre sur Estime*, et *Tendre sur Reconnaissance*. Cependant comme elle a présupposé que la tendresse qui naît par inclination n'a besoin de rien autre chose pour être ce qu'elle est, Clélie, comme vous le voyez Madame, n'a mis nul village le long des bords de cette rivière qui va si vite, qu'on n'a que faire de logement le long de ses rives, pour aller de *Nouvelle amitié* à *Tendre*. Mais, pour aller à *Tendre sur Estime*, il n'en est pas de même car Clélie a ingénieusement mis autant de villages qu'il y a de petites et de grandes choses qui peuvent contribuer à faire naître par estime, cette tendresse dont elle entend parler. En effet, vous voyez que de *Nouvelle amitié*, on passe à un lieu qu'elle appelle *Grand esprit*, parce que c'est ce qui commence ordinairement l'estime. Ensuite, vous voyez ces admirables villages de *Jolis vers*, de *Billet galant*, et de *Billet doux*, qui sont les opérations les plus ordinaires du *Grand esprit* dans les commencements d'une amitié. Ensuite, pour faire un plus grand progrès dans cette route, vous voyez *Sincérité*, *Grand Cœur*, *Probité*, *Générosité*, *Respect*, *Exactitude* et *Bonté* qui est tout contre *Tendre* pour faire connaître qu'il ne peut y avoir de véritable estime sans bonté et qu'on ne peut arriver à

Tendre de ce côté-là, sans avoir cette précieuse qualité. Après cela Madame, il faut, s'il vous plaît, retourner à *Nouvelle amitié*, pour voir par quelle route on va de là à *Tendre sur Reconnaissance*. Voyez donc je vous en prie, comment il faut aller d'abord de *Nouvelle amitié* à *Complaisance*, ensuite à ce petit village, qui se nomme *Soumission* qui en touche un autre fort agréable qui s'appelle *Petits Soins*. Voyez dis-je, que de là il faut passer par *Assiduité*, pour faire entendre que ce n'est pas assez d'avoir pendant quelques jours, tous ces petits soins obligeants qui donnent tant de reconnaissance si on ne les a assidûment. Ensuite, vous voyez qu'il faut passer à un autre village qui s'appelle *Empressement* et ne faites pas comme certaines gens tranquilles qui ne le hâtent pas d'un moment, quelque prière qu'on leur fasse, et qui sont incapables d'avoir cet empressement qui oblige quelquefois si fort. Après cela, vous voyez qu'il faut passer à *Grands services* et que pour marquer qu'il y a peu de gens qui en rendent de tels, ce village est plus petit que les autres. Ensuite, il faut passer à *Sensibilité*, pour faire connaître qu'il faut sentir jusqu'aux plus petites douleurs de ceux qu'on aime ; après il faut pour arriver à *Tendre*, passer par *Tendresse*, car l'amitié attire l'amitié. Ensuite il faut aller à *Obéissance*, n'y ayant presque rien qui engage plus le cœur de ceux à qui on obéit que de le faire aveuglément, et pour arriver enfin où l'on veut aller, il faut passer à *Constante Amitié*, qui est sans doute le chemin le plus sûr pour arriver à *Tendre sur reconnaissance*. Mais Madame, comme il n'y a point de chemin où l'on ne se puisse s'égarer, Clélie a fait comme vous le pouvez voir, que si ceux qui sont à *Nouvelle Amitié*, prenaient un peu plus à droite ou un peu plus à gauche, ils s'égèreraient aussi, car si au partir de *Grand Esprit* on allait à *Négligence* que vous voyez tout contre sur cette carte, qu'ensuite continuant cet égarement, on allât à *Inégalité*, de là à *Tièdeur*, à *Légèreté* et à *Oubli* au lieu de se trouver à *Tendre sur Estime* on se trouverait au *Lac d'Indifférence* que vous voyez marqué sur cette carte et qui, par ses eaux tranquilles, représente sans doute fort juste, la chose dont il porte le nom en cet endroit. De l'autre côté, si au partir de *Nouvelle Amitié*, on prenait un peu trop à gauche et qu'on allait à *Indiscrétion*, à *Perfidie*, à *Orgueil*, à *Médisance*, ou à *Méchanceté* au lieu de se trouver à *Tendre sur Reconnaissance*, on se trouverait à la *Mer d'inimitié* où tous les vaisseaux font naufrage et qui, par l'agitation de ses vagues, convient sans doute fort juste, avec cette impétueuse passion que Clélie veut représenter.

Ainsi elle fait voir par ces routes différentes, qu'il faut avoir mille bonnes qualités pour l'obliger à avoir une amitié tendre et que ceux qui en ont de mauvaises, ne peuvent avoir part qu'à sa haine ou à son indifférence. Aussi cette sage fille voulant faire connaître sur cette carte qu'elle n'avait jamais eu d'amour, qu'elle n'aurait jamais dans le cœur que de la tendresse, fait que la rivière d'inclination se jette dans une mer qu'elle appelle la *mer dangereuse*, parce qu'il est assez dangereux à une femme d'aller un peu au-delà des dernières bornes de l'amitié et elle fait ensuite qu'au-delà de cette mer c'est ce que nous appelons *Terres inconnues*, parce qu'en effet, nous ne savons point ce qu'il y a et que nous ne croyons pas que personne ait été plus loin qu'Hercule, de sorte que de cette façon, elle a trouvé lieu de faire une

agréable morale d'amitié par un simple jeu de son esprit et de faire entendre d'une manière assez particulière, qu'elle n'a point eu d'amour, et qu'elle n'en peut avoir. Aussi Aronce, Herminius, moi trouvâmes-nous cette carte si galante, que nous la sûmes devant que de nous séparer. Clélie priaït pourtant instamment celui pour qui elle l'avait faite, de ne la montrer qu'à cinq ou six personnes qu'elle aimait assez pour la leur faire voir car comme ce n'était qu'un simple enjouement de son esprit, elle ne voulait pas que de sottes gens, qui ne sauraient pas le commencement de la chose et qui ne seraient pas capables d'entendre cette nouvelle galanterie allassent en parler selon leur caprice, ou la grossièreté de leur esprit. Elle ne put pourtant être obéie parce qu'il y eut une certaine constellation qui fit que quoiqu'on ne voulut montrer cette carte qu'à peu de personnes, elle fit pourtant un si grand bruit par le monde, qu'on ne parlait que de la *carte du Tendre*. Tout ce qu'il y avait de gens d'esprit à Capoue écrivirent quelque chose à la louange de cette carte, soit en vers, soit en prose car elle leur servit de sujet à un poème fort ingénieux, à d'autres, vers fort galants, à de fort belles lettres, à de fort agréables billets et à des conversations si divertissantes, que Clélie soutenait qu'elles valaient mille fois mieux que sa carte et l'on ne voyait alors personne à qui l'on ne demandait s'il voulait aller à *Tendre* ! En effet cela fournit durant quelque temps un si agréable sujet de s'entretenir, qu'il n'y eut jamais rien de plus divertissant.

Au commencement Clélie fut bien fâchée qu'on en parlât tant, « Car enfin, disait-elle un jour à Herminius, pensez-vous que je trouve bon qu'une bagatelle que j'ai pensée qui avait quelque chose de plaisant pour notre cabale en particulier, devienne publique ? Que ce que j'ai fait pour n'être vu que de cinq ou six personnes qui ont infiniment de l'esprit, qui l'ont délicat et connaissant, soit vu de deux mille qui n'en ont guère, qui l'ont mal tourné et peu éclairé, et qui entendent fort mal les plus belles choses ? Je sais bien, poursuivit-elle, que ceux qui savent que cela a commencé par une conversation qui m'a donné lieu d'imaginer cette carte en un instant, ne trouveront pas cette galanterie chimérique ni extravagante, mais comme il y a de fort étranges gens par le Monde, j'appréhende extrêmement qu'il n'y en ait qui s'imaginent que j'ai pensé à cela fort sérieusement, que j'ai rêvé plusieurs jours pour le chercher et que je crois avoir fait une chose admirable. Cependant, c'est une folie d'un moment, que je ne regarde tout au plus que comme une bagatelle qui a peut-être quelque galanterie et quelque nouveauté pour ceux qui ont l'esprit assez bien tourné pour l'entendre ! »

Clélie n'avait pourtant pas raison de s'inquiéter Madame, car il est certain que tout le monde prit tout à fait bien cette nouvelle invention de faire savoir par où l'on peut acquérir la tendresse d'une honnête personne, et qu'à la réserve de quelques gens grossiers, stupides, malicieux ou mauvais plaisants, dont l'approbation était indifférente à Clélie, on en parla avec louange ; encore tira-t-on même quelque divertissement de la sottise de ces gens-là, car il y eut un homme entre les autres qui après avoir vu cette carte qu'il avait demandé à voir avec une opiniâtreté étrange, et après avoir fort entendu louer à de plus honnêtes gens que lui, demanda grossièrement à

quoi cela servait et de quelle utilité était cette carte ? « Je ne sais pas, lui répliqua celui à qui il parlait après l'avoir repliée fort diligemment, si elle servira à quelqu'un, mais je sais bien qu'elle ne vous conduira jamais à *Tendre* ! »

Ainsi Madame, le destin de cette carte fut si heureux, que ceux mêmes qui furent assez stupides pour ne l'entendre point, servirent à nous divertir, en nous donnant sujet de nous moquer de leurs sottises. Mais, elle servit en particulier à Aronce, parce qu'elle nuisit à Horace ! Car Madame, il faut que vous sachiez que cet amant qui comme je vous l'ai dit accablait Clélie de plaintes continuelles, lui parlant un jour de cette carte et s'en voulant servir à lui parler de sa passion : « Hélas ! Madame, lui dit-il, je suis bien plus malheureux que tous ceux qui vous approchent puisqu'il est vrai que je ne vois point de route qui me puisse conduire où je veux aller dans cette ingénieuse carte que vous avez faite, car je ne puis toucher votre inclination ; je n'ai pas assez de mérite pour acquérir votre estime, je ne puis jamais vous obliger à nulle reconnaissance et je ne sais enfin quel chemin prendre. Joint, qu'à dire les choses comme je les pense, je ne sais si je ne veux point aller où quelque autre plus heureux que moi est déjà arrivé, et si ce pays où l'on dit que personne n'a encore été, n'est point connu de quelqu'un de mes rivaux, car Madame, d'où viendrait cette dureté de cœur que vous avez pour moi, si vous ne l'aviez tendre pour quelque autre ? Vous avez naturellement l'âme douce, et le cœur sensible, je connais bien que vous avez de l'estime pour moi, vous n'ignorez pas la passion que j'ai pour vous, vous savez aussi que Clélius m'honore de son amitié, il n'y a nulle disproportion de qualité entre la vôtre et la mienne et si la Fortune change à Rome, j'aurai beaucoup plus de biens qu'il n'en faut pour rendre un Romain heureux. Mais après tout Madame, ajouta-t-il, je suis persuadé que bien loin de pouvoir passer *Tendre*, je n'y arriverai jamais, et veuillent les dieux que quelque inconnu ne soit pas déjà trop près des *Terres inconnues* pour pouvoir l'empêcher d'y aller et que votre cœur ne soit pas aussi déjà trop engagé à aimer celui dont...

— Vous avez bien fait Horace, interrompit Clélie en rougissant de dépit, de me faire souvenir que mon père vous aime, car si ce n'était cette considération, je vous traiterais d'une telle sorte, qu'il vous serait en effet aisé de connaître que vous n'arriverez jamais à *Tendre* ! Mais le respect que je lui porte me donnant quelque retenue, je me contente de vous dire deux choses : la première est que je vous défends absolument de me parler jamais en particulier, et la seconde, que cet inconnu dont vous voulez parler n'est point aux *Terres inconnues* parce que personne n'y est et n'y peut jamais être. Mais, afin que vous ne vous imaginiez pas que je vous déguise la vérité, je vous déclare qu'il est à *Tendre* et qu'il y sera toujours et par estime, et par reconnaissance car il a tout le mérite qu'on peut avoir et il m'a sauvé la vie aussi bien qu'à vous ! Mais la différence qu'il y a entre vous et moi, c'est que je suis fort reconnaissante et que vous êtes fort ingrat ! Cependant ce n'est pas, ce me semble, agir fort judicieusement, que de faire voir qu'on est capable d'ingratitude lorsqu'on veut obtenir des grâces de quelqu'un. »

Horace voulut répliquer quelque chose, mais Clélie ne voulut pas l'écouter, joint qu'Aronce étant arrivé, il fut contraint de s'en aller, et de laisser son rival auprès d'elle. À peine fut-il parti, qu'Aronce se mit à lui rendre compte de diverses petites commissions qu'elle lui avait données le jour auparavant. Elle l'avait prié d'obliger Arricidie à lui raconter ce qui s'était passé à une grande assemblée où elle s'était trouvée, il s'était chargé de lui trouver des fleurs à faire des festons pour une grande fête qui a quelque rapport avec la fête des Terminales qu'on célèbre si solennellement à Rome, et il lui avait promis de lui donner des vers de Sapho qu'il avait traduits, car il sait admirablement le grec et elle ne le sait pas. De sorte que voulant s'acquitter de toutes les choses qu'elle lui avait ordonnées, il lui fit d'abord une fort plaisante narration de cette assemblée, où Arricidie avait été. « Enfin Madame, dit-il à Clélie, voici les propres paroles d'Arricidie que je vous rapporte : Vous direz à Clélie, m'a-t-elle dit après que je lui ai eu fait savoir votre volonté, que l'assemblée n'était point belle parce quelle n'y était point et que jamais il n'y en eût une où il y ait tant eu de chagrin parce que toutes les galantes de profession étaient en malheur ce jour-là : tous les maris jaloux y étaient et plus de la moitié des galants n'y étaient pas. » Ensuite Aronce promet à Clélie qu'elle aurait le lendemain à son lever quatre grandes corbeilles de fleurs pour faire des festons et il lui donna ce qu'il avait traduit des vers de Sapho, dont la mémoire est fort célèbre par toute la Grèce et qui étaient assez amoureux, comme vous le pourrez juger par quatre vers que je m'en vais vous en dire, qui me sont demeurés dans la mémoire :

*L'amour est un mal agréable,
Dont mon cœur ne saurait guérir,
Mais quand il serait guérissable,
Il serait bien plus doux d'en mourir.*

Mais après qu'Aronce eut rendu compte des commissions dont il était chargé et que Clélie eut ri de ce qu'Arricidie lui avait raconté, qu'elle eut remercié Aronce de ses fleurs et qu'elle eut loué les vers qu'il lui donnait, il prit la parole et souriant à demi : « Du moins Madame, lui dit-il, me permettez-vous d'espérer que, pourvu que je continue, je serai bientôt au-delà de cet agréable village qui s'appelle *Petits Soins* et que si je ne puis aller à *Tendre sur Estime*, je pourrai arriver un jour à *Tendre sur Reconnaissance*, n'osant pas prétendre d'aller au troisième, ni penser seulement qu'il y aie quelque chose au delà de *Tendre* car pour ces bienheureuses *Terres inconnues* qu'on ne voit qu'en éloignement, je me trouve si consolé d'être fortement persuadé que les autres n'y peuvent aller non plus que moi, que je ne laisserai ce me semble pas d'être heureux quand je serai arrivé à *Tendre*. » Clélie se souvenant alors de ce qu'Horace lui avait dit, ne put s'empêcher de rougir, si bien qu'Aronce craignant de l'avoir fâchée, se mit à lui demander pardon, sans savoir de quoi il le demandait. « Est-ce trop désirer Madame, lui dit-il, que de souhaiter ce que je souhaite ? Si cela est divine

Clélie, je vous en demande pardon, mais je vous le demande pourtant sans me pouvoir repentir d'un semblable crime.

— Non, non, Aronce, lui répliqua-t-elle obligeamment, je n'ai garde de trouver mauvais que vous désiriez mon amitié et je ne trouverais pas bon au contraire, que vous ne la désirassiez pas, mais, pour aller encore plus loin, je vous assure que vous y avez toute la part que votre mérite et les obligations que je vous ai vous y doivent avoir acquise, car enfin ! je vous dois la vie de Clélius et de Sulpicie et je vous dois même la mienne, aussi vous assurerai-je que tant que vous ne me forcerez point à changer de sentiments et à vous cacher mon amitié et ma reconnaissance, je serai fort aise de trouver occasion de vous faire voir que je ne suis point ingrate.

— Mais Madame, reprit Aronce, que faut-il positivement faire pour me conserver dans ce glorieux état où vous voulez bien que je croie que je suis ?

— Il faut vivre avec moi comme vous vivez depuis quelques jours, reprit-elle.

— Mais Madame, répliqua-t-il, vous voulez une chose impossible car par quel moyen vivre longtemps sans vous entretenir de ce que je n'oserais vous dire présentement, qu'en vous le faisant entendre par mes regards, et par mes soupirs ? Je suis pourtant résolu, poursuivit-il, de tâcher de vous obéir afin de vous obliger, si je puis, à cesser de me faire un si injuste commandement.

— Pour vous témoigner Aronce, lui dit-elle, que j'ai une tendre amitié pour vous et que je veux faire tout ce que je puis pour vous la conserver, je veux bien vous ouvrir mon cœur et me confier à votre discrétion.

— Ha ! Madame, lui dit Aronce, que je crains que cette confiance ne m'afflige et ne m'oblige guère !

— Je ne sais pas si vous serez équitable, répliqua-t-elle, mais je sais bien que je ne serai point injuste.

— Si vous me faites justice, répondit-il, vous souffrirez donc que je vous aime et que je vous le dise et vous vous contenterez que j'aime sans espérance.

— Si les dieux avaient disposé votre fortune et la mienne autrement qu'elles ne sont, reprit-elle, je vous avoue ingénument que de tous les hommes que j'ai connus, vous êtes celui sur qui j'aurais le plus souhaité que mon père eût tourné les yeux. Mais, Aronce, les choses ne sont pas en ces termes là ! Car à ne vous rien déguiser si vous n'êtes pas Romain, vous n'avez rien à prétendre à Clélie et il y a grande apparence que non seulement vous n'êtes pas de Rome, mais que vous ne saurez même jamais d'où vous êtes. Contentez-vous donc d'avoir part à mon amitié, sans prétendre rien davantage, car si mon père découvrait que vous eussiez d'autres sentiments pour moi que ceux d'un frère, il se plaindrait de vous, il me défendrait de vous voir et je lui obéirais sans doute, quand même je ne pourrais lui obéir sans me faire une grande violence !

— Mais Madame, répliqua Aronce, je ne dirai qu'à vous que je vous aime, ainsi Clélius ne le saura pas.

— Pour garder encore mieux ce secret, reprit-elle, il faut ne me le dire non plus à moi qu'à mon père ! Mais Aronce, poursuivit-elle, ce secret n'est pas si secret que vous le pensez, car Horace qui le sait, le peut dire à d'autres, s'il ne l'a déjà dit et il doit peut-être même par quelque raison, le dire à Clélius.

— Horace a sans doute sujet de désirer que je sois malheureux, reprit Aronce, mais j'ai si bonne opinion de sa vertu, que je ne veux pas le soupçonner de me le vouloir rendre par des artifices indignes d'un homme d'honneur et je veux croire qu'il n'emploiera que son propre mérite pour me nuire auprès de vous.

— quoiqu'il en soit, dit Clélie, puisqu'il sait que vous m'aimez, il faut que j'apporte encore un soin plus particulier à ne lui donner pas sujet de croire que je souffre que vous ayez de l'amour pour moi et en effet je vous conjure de tout mon cœur, de vouloir régler vos sentiments.

— Si je l'avais pu, Madame, répliqua-t-il, je l'aurais fait, mais il ne m'est pas possible et tout ce que je puis est de vous laisser la liberté des vôtres. Aimez moi donc ou ne m'aimez pas, souffrez mon amour, ou rejetez-la, rien ne m'obligera à murmurer contre vous mais rien ne m'obligera aussi à changer l'ardente affection que j'ai dans l'âme. Si vous voulez que je ne vous en parle point, ajouta-t-il, je le ferai mais je suis assuré que je ne puis vivre sans en parler et que vous vous repentirez peut-être d'avoir mieux aimé me voir mourir, que de m'écouter et que de m'écouter même sans me répondre ».

Aronce prononça ces paroles d'un air si respectueux et si passionné que Clélie se souvenant alors de l'effroyable péril où il s'était exposé pour lui sauver la vie, n'eut pas la force de maltraiter ce même homme qu'elle avait vu si courageusement tuer ceux qui la voulaient jeter dans la mer. De sorte que choisissant un milieu, elle lui dit sans doute tout ce que sa modestie et la plus exacte bienséance voulaient qu'elle lui dit mais elle choisit des paroles qui n'avaient rien de rude et qui firent voir si clairement à Aronce que la seule vertu de Clélie faisait sa rigueur pour lui, qu'il s'en alla d'auprès d'elle sans croire avoir sujet de se plaindre, quoiqu'il n'eut pas seulement obtenu la liberté de soupirer.

Après qu'il l'eut quittée, Clélie eut une conversation avec sa mère qui lui donna plus de hardiesse d'abandonner son cœur à l'inclination qu'elle avait pour Aronce, car comme Sulpicie l'aimait tendrement, qu'elle avait une secrète aversion pour Horace et qu'elle craignait que Clélius n'eût dessein de donner sa fille à ce dernier, elle confia à Clélie tout le secret de son âme et lui fit entendre qu'elle eut souhaité avec passion qu'elle eût épousé Aronce, et qu'elle appréhendait étrangement que Clélius ne lui fit épouser Horace. « Ce n'est pas, lui disait-elle, qu'il ne soit fort honnête homme mais enfin j'ai quelques secrètes raisons qui font que je serais fort affligée si vous l'épousiez et que je serais bien aise si Clélius tournait les yeux sur Aronce. Je sais bien, ajoutait-elle que nous ne savons pas sa naissance mais je sais bien aussi, que nous ne pouvons ignorer sa vertu et que s'il n'est pas né à Rome, il a du moins le cœur d'un Romain et d'un généreux Romain ! De plus, Clélius lui doit la vie et nous la lui devons aussi vous et moi, ainsi comme j'ai découvert, sans en rien témoigner qu'il a pour vous plus d'affection qu'il

n'en montre, j'ai cru que je devais vous faire savoir mes véritables sentiments de peur que si vous les eussiez toujours ignorés, vous n'eussiez aveuglément conformés les vôtres à ceux de Clélius. Je ne prétends pourtant pas, poursuit Sulpicie, vous porter à lui désobéir mais je veux seulement que vous employiez votre adresse à dégager Horace du dessein que je me suis aperçu qu'il a pour vous, que vous ne fassiez nulle rudesse à Aronce et que vous tâchiez adroitement de faire connaître à Clélius, que vous avez quelque aversion pour Horace, et que vous n'en avez point pour Aronce, car comme je sais qu'il vous aime, si vous agissez comme je l'entends, il ne voudra pas vous contraindre. Mais après tout ma fille, ajouta cette sage mère, tenez pourtant toujours votre esprit en état de lui pouvoir obéir sans peine, quand même il voudrait tout ce que je ne veux pas car je ne prétends employer que l'adresse seulement, pour le porter à ce que je souhaite. »

Vous pouvez juger Madame, que Clélie promit facilement à sa mère de faire ce qu'elle lui ordonnait, et pour reconnaître la confiance qu'elle avait en sa discrétion par une autre, elle lui avoua qu'elle connaissait qu'Aronce et Horace l'aimaient, mais par un sentiment de modestie, elle ne pût se résoudre à lui dire le détail de ce qui c'était passé entre ces deux amants et elle. Cependant, étant devenue plus hardie après ce que Sulpicie lui avait dit, elle fut encore plus sévère pour Horace, et elle devint plus douce pour Aronce à qui elle accorda enfin la permission de lui dire quelquefois les sentiments qu'il avait pour elle mais elle lui défendit pourtant toujours d'espérer jamais d'être heureux, s'il ne l'était du consentement de Clélius. Mais Madame, quoique Clélie vécût avec Aronce avec une extrême retenue, Horace ne laissa pas de remarquer qu'il y avait entre eux quelque liaison plus particulière qu'auparavant de sorte que comme Clélie le traita toujours très sévèrement depuis le jour qu'il lui eut parlé de cette ingénieuse carte qu'elle avait faite, il pensa que ce n'était pas tant pour ce qu'il lui avait dit, que parce que son rival faisait un grand progrès dans son cœur, si bien que ce sentiment-là aigrissant tous les siens, il sentit une disposition étrange dans son âme à oublier ce qu'il devait à Aronce et à le haïr. Sa générosité naturelle s'opposa pourtant d'abord à l'injustice de son amour, mais elle fut à la fin contrainte de lui céder. Il est vrai que cet ami particulier qu'il avait, qui se nommait Stenius, contribua encore à l'irriter car comme c'était un homme qui, naturellement, aimait mieux dire des choses fâcheuses que des choses agréables, il n'eut pas plutôt remarqué qu'Horace n'aimait pas qu'on lui dise qu'Aronce allait bien avec Clélie, qu'il ne faisait plus autre chose que lui rapporter tout ce que son imagination lui pouvait figurer. Tantôt, il lui disait qu'elle l'avait regardé favorablement au temple, une autre fois qu'elle l'avait loué avec exagération, qu'elle lui avait parlé bas... il n'y avait point de jour qu'il ne fit quelque observation nouvelle de cette nature et qu'il ne dit ce qu'il avait pensé à Horace. De sorte que cet amant se souvenant qu'Aronce et lui étaient convenus qu'ils attendraient de se haïr pour rompre ensemble que Clélie en eut choisi un des deux, crût qu'il était temps qu'il cessât d'être son ami. Néanmoins, pour s'en éclaircir tout à fait, il chercha l'occasion de trouver Aronce sans aller chez lui, car malgré les sentiments tumultueux

qu'il avait dans l'âme, il trouva qu'il y aurait quelque chose d'étrange d'aller quereller jusque dans sa propre maison, un homme à qui il devait la vie. Si bien que sachant qu'Aronce allait assez souvent se promener le matin dans ce même jardin public dont je vous ai déjà parlé, il y fut et l'y trouva seul.

Comme ils étaient encore en civilité, Aronce au lieu d'éviter sa rencontre, l'attendit au bout d'une allée, car, par un sentiment de bonté et de générosité tout ensemble depuis qu'il recevait quelques innocentes marques de l'affection de Clélie, il avait quelque pitié de son rival et il eut fait des choses fort difficiles pour le pouvoir guérir de la passion qu'il avait dans l'âme seulement pour lui épargner la douleur qu'il prévoyait qu'il aurait, quand il saurait que Clélie avait préféré son affection à la sienne. Mais durant qu'il avait un sentiment si généreux, Horace qui avait la jalousie dans le cœur, l'aborda avec une civilité où il paraissait quelque contrainte et prenant la parole :

— Eh bien Aronce, lui dit-il, n'est-il pas temps que je cesse d'être votre ami ? N'êtes-vous pas assez bien avec Clélie pour que nous soyons mal ensemble ?

— Vous me demandez cela d'un ton si fier, répliqua Aronce, que je suis persuadé que quand Clélie me haïrait horriblement, je serais obligé, en honneur de ne vous en éclaircir pas, de peur que vous ne crussiez que la crainte de vous avoir pour ennemi ne me fit parler ainsi. Je vous dirai pourtant, parce que je suis sincère, que je ne suis point heureux, mais après cela, je ne laisse pas de vous donner le choix d'être mon ami ou mon ennemi.

— Comme il ne s'agit pas ici de faire le modeste, répliqua Horace, et que je ne sais moi-même si je veux être votre ami ou votre ennemi parce que je ne sais pas positivement comment vous êtes avec Clélie, c'est à vous à me le dire précisément ! Comme je suis Romain, je mets la sincérité au-dessus de toutes les autres vertus.

— quoique je ne sache d'où je suis, répliqua brusquement Aronce, je sais pourtant mettre toutes les vertus à leur véritable place ! c'est pourquoi, comme je suis persuadé qu'après ce que vous venez de me dire, il est plus juste d'être fier que d'être sincère, je vous dis que je ne vous ai jamais promis de vous dire en quels termes je serais avec Clélie et que je n'ai non plus prétendu savoir jamais de votre bouche en quels termes vous en seriez avec elle. C'est pourquoi, c'est à vous à l'apprendre de la bouche, ou à le deviner si vous le pouvez, et c'est à moi à vous dire encore une fois, que je vous donne le choix de ma haine ou de mon amitié.

— Si je pouvais choisir, répliqua Horace je choiserais le dernier, parce que je vous dois la vie. Mais la chose n'étant plus en ma puissance, j'accepte l'autre de tout mon cœur et pour n'être pas tout à fait ingrat, dit-il avec une raillerie piquante en mettant l'épée à la main, il faut que je me mette en état de vous donner ce que vous m'avez conservé. »

Aronce le voyant en cette posture, s'y mit aussi et ces deux fiers rivaux commencèrent un combat qui n'eut peut-être fini que par la fin de leur vie si Clélius et moi ne fussions fortuitement arrivés dans ce jardin comme ils avaient l'épée à la main. Vous pouvez juger Madame, quelle surprise fut

celle de Clélius, lorsqu'il vit deux hommes qu'il aimait chèrement, et qu'il pensait qui s'aimaient beaucoup, être en état de s'entretuer ! Aussi en fut-il si fâché qu'il courut aussi vite que moi pour les séparer ; nous arrivâmes en même temps auprès d'eux sans qu'ils nous connussent, tant la fureur les transportait. Mais lorsque nous n'en fûmes qu'à deux pas, Horace voyant couler son sang par une blessure qu'il avait reçue au côté gauche, en devint plus furieux, et, s'élançant sur Aronce : « Ha ! trop heureux rival ! lui dit-il, puisque tu as vaincu Clélie, il ne te sera pas difficile de vaincre Horace. »

Clélius entendant ces paroles, s'arrêta un moment à me regarder tant il en fut surpris, mais, sans m'arrêter comme lui, je me mis en état de séparer ces deux vaillants ennemis, et je le fis d'autant plus volontiers que je voyais que l'avantage était du côté d'Aronce ; en effet, Clélius s'étant joint à moi malgré son étonnement, nous les séparâmes, et nous les séparâmes même sans beaucoup de peine, car dès qu'Aronce vit Clélius, il se recula de quelques pas, et se contenta de se mettre hors de mesure, si bien que les ayant saisis tous deux et étant arrivé d'autres gens qui vinrent à nous et qui nous aidèrent, nous leur ôtâmes le pouvoir de continuer leur combat. Cependant, comme Horace était blessé et qu'Aronce ne l'était pas, Clélius accompagna le premier jusque chez lui et je suivis Aronce comme mon ami particulier. Mais avant qu'ils se séparassent, Clélius les regardant tous deux et prenant la parole : « Quelle fureur vous possède ? leur dit-il, et lequel de vous deux dois-je quereller ?

— Pour moi, répondit Aronce, je n'ai rien à dire, si ce n'est que c'est Horace qui a mis l'épée à la main le premier et que je ne suis pas l'agresseur.

— Oui, oui Aronce, reprit froidement Horace en s'éloignant de lui, je suis tout à la fois le coupable, et le malheureux !

— Je suis peut-être plus malheureux que vous, répliqua Aronce, mais je suis sans doute plus innocent. »

Après cela, Clélius n'osant éclaircir le sujet de cette querelle devant tant de gens à cause de ce qu'il avait entendu en arrivant auprès de ces deux ennemis, s'en alla avec Horace comme je l'ai déjà dit, et je fus avec Aronce qui était aussi affligé que si son ennemi l'eut vaincu car il comprit bien les suites que pouvait avoir ce combat. En effet, quoiqu'Horace tout vaincu et tout blessé qu'il était ne voulût rien dire à Clélius du sujet de sa querelle avec Aronce parce qu'il lui avait autrefois promis de ne lui dire jamais qu'il était amoureux de Clélie, il ne laissa pas de s'imaginer une partie de la vérité, et de croire fortement qu'Aronce et Horace étaient amoureux de sa fille. Mais pour s'en éclaircir, il s'en retourna chez lui et tirant Clélie à part sans en rien dire à Sulpicie parce qu'il avait bien remarqué qu'elle n'aimait pas Horace : « Je n'eusse jamais cru, lui dit-il pour l'intimider, que vous eussiez été capable de faire une querelle entre mes amis et je n'aurais jamais pensé que la fille d'un Romain eut si peu aimé la gloire que vous l'aimez.

— Eh ! de grâce mon père, lui dit-elle, apprenez-moi quelle lâcheté j'ai faite, et quelle querelle j'ai causée ?

— Vous êtes la cause, reprit-il, qu'Horace et Aronce se sont battus, et qu'il y en a un qui est peut-être en danger de mourir !

— Quoi, reprit brusquement Clélie qui ne put retenir ce premier mouvement, Aronce et Horace se sont battus et il y en a un dont la vie est en danger ?

— Oui ma fille, lui dit-il, et vous êtes sans doute cause de ce malheur ».

Clélie eut alors bien voulu demander lequel des deux était blessé mais voyant que son père avait l'esprit fort irrité, et qu'il la regardait attentivement, elle ne l'osa faire. Clélius ne laissa pourtant pas de connaître qu'elle s'intéressât en la conservation de quelqu'un de ces deux ennemis car elle rougit d'une manière qui lui fit voir qu'elle n'était pas tout à fait insensible à Aronce ou Horace. Cependant, comme il ne pouvait discerner pour lequel des deux elle avait le cœur attendri parce qu'il n'avait pas nommé celui qui était blessé, il résolut de le découvrir par adresse, de sorte que lui déguisant la vérité, il lui dit que c'était Aronce qui était fort blessé, et qu'elle avait tous les torts du monde d'avoir agi comme elle avait fait. Clélie, entendant ce que lui disait Clélius, en eut une douleur si sensible, qu'il fut aisé à son père de connaître qu'elle eut mieux aimé qu'il lui eut dit que c'eût été Horace ! Elle ne dit pourtant rien qui pût le lui faire conjecturer, mais ses yeux découvrirent le secret de son cœur et quoiqu'elle eût assez de force pour s'empêcher de pleurer, Clélius ne laissa pas de voir que sa seule prudence retenait ses larmes. Si bien que ne cherchant plus à s'éclaircir : « C'en est assez Clélie ! lui dit-il, c'en est assez ! Je connais tout le secret de votre cœur et vous allez avoir beaucoup de joie de savoir que c'est Horace qui est blessé et non pas Aronce, car je connais bien que vous préférez Aronce à Horace et que vous aimez mieux un inconnu qu'un Romain ! Encore ne sais-je si vous ne les souffrez pas tous deux, quoique vous en aimiez mieux un que l'autre. Ha Clélie ! s'écria-t-il, ce n'est pas de cette sorte que les filles de votre qualité vivent à Rome ! Mais afin de vous élever le cœur et de vous donner plus de confusion de votre faiblesse, souvenez-vous que vous êtes du plus illustre sang de la Terre ! Souvenez-vous, dis-je, que la noblesse de la race dont vous êtes, est plus vieille que Rome et que si la fameuse ville d'Albe subsistait encore, la couronne vous en appartiendrait. Mais sans aller chercher des marques de grandeur dans les tombeaux des Rois dont je suis descendu et dans les ruines d'un état dont je pouvais être le maître, afin de vous porter à avoir des sentiments plus grands, il suffit que vous soyez ma fille, pour trouver fort étrange que vous soyez capable de la faiblesse que je vous reproche !

— Je sais bien Seigneur, reprit Clélie, que je dois souffrir toutes choses de vous, aussi ai-je enduré que vous m'avez accusée sans sujet, mais après tout, comme on est obligé de se justifier, souffrez que je vous dise que je ne suis point coupable !

— Quoi ? reprit Clélius, vous direz qu'Horace et Aronce ne sont point amoureux de vous ? Et vous penseriez me persuader que vous n'aimez pas mieux Aronce qu'Horace ?

— Je ne sais positivement, répliqua Clélie, si ceux que vous dites sont effectivement amoureux de moi, mais quand ils le seraient, je n'en serais pas coupable puisqu'il est vrai que je n'ai jamais eu dessein de leur donner de

l'amour ! Et pour la différence que vous dites que je mets entre Aronce et Horace, je ne suis pas encore fort criminelle, car enfin j'ai vu Aronce dès que j'ai vu le jour ! Vous m'avez commandé dès mon enfance de l'aimer comme un frère, et de le nommer ainsi ! Vous l'avez toujours aimé comme si vous étiez son père, je l'ai vu estimé de tous ceux qui l'ont connu, devant que je connusse Horace ! Ainsi il n'est pas fort étrange, si j'ai un peu plus de disposition à avoir de l'amitié pour l'un que pour l'autre, quoique j'aie pourtant vécu avec une égale civilité pour tous les deux.

— Si vous aviez toujours vécu ainsi, reprit Clélius, pourquoi se seraient-ils querellés ? Pourquoi se seraient-ils battus ? Pourquoi Horace serait-il blessé ? Et pourquoi aurait-il dit à Aronce en ma présence, qu'il était plus malheureux que lui ?

— Je ne sais pas, répliqua-t-elle, le sujet de leur querelle ! Mais je sais bien que je n'y ai rien contribué ! Je n'ai nul sujet de me plaindre d'Aronce et si je n'avais pas appréhendé de vous déplaire, je vous aurais fait savoir il y a longtemps que j'avais raison d'accuser Horace de ce qu'il s'opiniâttrait à me donner des marques de sa prétendue passion, quoique je le lui eusse défendu.

— Si vous l'aviez défendu aussi sévèrement à Aronce qu'à Horace, répliqua Clélius, les choses ne seraient pas aux termes où elles sont et si vous n'aviez pas fait un secret de cette galanterie, on y aurait donné ordre. Cependant j'ai à vous dire, que quoiqu'Aronce ait du mérite, je vous défends de le regarder jamais que comme un ingrat qui a oublié tout ce qu'il me doit et je vous commande de vous disposer à vivre mieux avec Horace, s'il échappe, car à ne vous déguiser rien, s'il ne vous juge pas indigne de lui après ce qui vient d'arriver, c'est le seul homme du monde que je puis consentir que vous épousiez. Ce qui me le fait souhaiter, c'est qu'il est admirablement honnête homme, qu'il est Romain, qu'il est fils d'un ami que j'ai fort aimé et qu'il est ennemi de Tarquin. Pour Aronce, je sais qu'il a mille grandes qualités, mais puisqu'il est inconnu et ingrat je ne veux pas non seulement qu'il tourne les yeux vers vous, mais je vous défends même de lui parler, jusqu'à ce que vous soyez femme d'Horace ! »

Après cela, Clélius quitta Clélie, et la laissa dans une douleur très sensible. Au sortir de sa chambre, il fut trouver Sulpicie à qui il fit d'étranges reproches, l'accusant de n'avoir pas eu assez de soin de la conduite de sa fille, puisqu'elle avait enduré qu'elle mît quelque distinction entre Aronce et Horace : « Car après tout, lui dit-il, si elle en devait mettre entre eux, il fallait que ce fût au désavantage d'Aronce, et non pas à celui d'Horace. »

Sulpicie entendant ce que lui disait son mari, en eut un dépit extrême parce qu'elle se confirma encore dans la croyance que l'amitié qu'il avait pour lui, venait principalement parce qu'il avait eu de l'amour pour sa mère. Si bien qu'elle soutenait ardemment le parti de sa fille, dont elle connaissait bien l'innocence et elle soutenait même celui d'Aronce. « En effet, disait-elle à Clélius, si Aronce n'est pas né à Rome, il a le cœur d'un Romain et si Clélie n'avait pas bien vécu avec lui, elle aurait désobéi au commandement que vous et moi lui avons fait.

— Si elle l'eût souffert comme son frère, reprit Clélius je n'aurais rien à lui reprocher ! Mais elle l'a enduré comme son amant et a sans doute traité Horace comme son ennemi !

— De grâce ! reprit assez aigrement Sulpicie, ne me blâmez point indirectement en blâmant Clélie, et soyez fortement persuadé qu'elle est tout à fait innocente ! Elle aime la gloire et la vertu et elle n'a jamais rien fait d'indigne de sa naissance. Mais le mal est que vous n'êtes pas si opposé aux prétentions d'Aronce que parce que vous ne connaissez point son père, et que vous êtes favorable à celles d'Horace parce que sa mère a été de votre connaissance ! »

À ces mots, Clélius sentant vivement le reproche que Sulpicie lui faisait (parce qu'en effet il y avait quelque vérité à ce qu'elle lui disait) sentit dans son cœur une telle disposition à se mettre en colère, que, de peur de n'être pas maître de lui-même, il sortit non seulement de sa chambre, mais de chez lui, et fut chez Aronce pour qui il avait pourtant encore une amitié fort tendre dans le fond de son cœur mais contre qui il était toutefois alors fort en colère quoiqu'il se résolut néanmoins de lui parler plutôt en père irrité qu'en ennemi. Pour Aronce, il le reçut avec tout le respect qu'il avait accoutumé de lui rendre mais avec une si profonde tristesse sur le visage, qu'il était aisé de voir qu'il avait quelque chose dans l'âme qui l'inquiétait étrangement.

Dès qu'il fut entré, Aronce devant Clélius, prit la parole avec autant de soumission que s'il eût été son père. « Je ne doute pas, lui dit-il, que vous ne croyez avoir sujet de vous plaindre de ce qui s'est passé entre Horace et moi, mais je vous proteste qu'il a été l'agresseur et que s'il ne m'eût forcé à faire ce que j'ai fait, le respect que je vous porte m'aurait obligé à souffrir toutes choses de lui.

— Je veux croire Aronce, reprit Clélius, qu'Horace a tort pour ce qui regarde votre querelle ! mais je suis le plus trompé de tous les hommes, si je ne vous fais avouer à vous-même, que vous êtes bien plus coupable envers moi, qu'il ne le peut être envers vous. Car enfin Aronce, vous savez ce que j'ai fait pour vous ! Vous savez, dis-je, que je vous trouvai dans la mer ! que j'exposai ma vie pour sauver la vôtre et que pouvant après cela vous traiter comme un esclave que les dieux m'avaient donné je vous ai traité et élevé comme mon fils, et qu'il n'est point d'offices que je ne vous aie rendus. J'ai voulu que ma femme vous aimât comme si elle eût été votre mère, et j'ai commandé à ma fille de vous aimer comme si elle eût été votre sœur. Cependant après tout cela, vous vous servez de la familiarité que je vous ai donnée dans ma maison, pour faire l'amant de Clélie et par une ingratitude qui n'a jamais eu d'exemple, vous prétendez me l'arracher d'entre les bras, et m'empêcher d'en disposer à ma volonté. Je vous déclare pourtant que par un reste de tendresse que j'ai dans le cœur, et pour vous apprendre à être reconnaissant par la reconnaissance que je veux avoir de ce qu'à votre tour vous m'avez sauvé la vie, je vous déclare, dis-je, que si vous me voulez dire ingénuement tout ce qui s'est passé entre Horace et vous et que vous me juriez de ne prétendre jamais rien à Clélie et de ne lui parler plus qu'elle ne

soit femme d'Horace, je vous conserverai l'amitié que j'ai encore pour vous et j'oublierai le sujet de plainte que vous venez de me donner.

— Plût aux dieux, lui dit alors Aronce, que je pusse vous faire voir tout ce qui se passe dans mon cœur, car si cela était, je serais justifié auprès de vous, et je ne serais peut-être pas aussi malheureux que je le suis. Mais puisque vous ne pouvez deviner mes sentiments, souffrez que je vous les dise et faites-moi la grâce de croire que je ne vous les déguiserai pas. Je vous avouerai donc ingénument que je vous dois toutes choses, et qu'il n'est nulle sorte d'office que je n'aie reçu de vous. Je vous dirai ensuite, que j'en ai été et que j'en suis encore si reconnaissant, que si je pouvais me reprocher d'avoir fait volontairement une chose qui vous dût déplaire, je me tiendrais le plus ingrat et le plus lâche de tous les hommes. Mais, généreux Clélius, l'amour que j'ai dans l'âme et qui vous irrite, n'est pas de cette nature puisqu'il est vrai qu'il n'est rien que je n'aie fait contre moi-même pour la chasser de mon cœur. En effet, pour être équitable envers vous, j'ai voulu être injuste envers Clélie puisque j'ai quelquefois souhaité avec une ardeur étrange, de n'avoir pour elle ni admiration, ni amour, ni estime. Mais après tout, je l'ai souhaité inutilement car je l'estime, je l'admire, et je l'aime, plus que je ne le puis exprimer. Cependant comme j'aime sans espérance d'être heureux, et sans demander de l'être, je ne vois pas que je sois fort criminel ! Néanmoins quoique ma passion soit votre captive, s'il faut ainsi dire, puisque le seul respect que je vous porte m'empêche de désirer de cesser d'être misérable, il faut pourtant que je vous avoue ingénument que je ne me crois pas capable de pouvoir, sans mourir, voir Clélie en la puissance d'Horace. Ne me la donnez jamais, poursuit cet amant affligé, j'y consens ! Mais ne la donnez aussi jamais à Horace ! S'il est vrai que vous ne veuillez pas donner la mort à un homme à qui vous avez sauvé la vie. Je sais bien que ce que je dis ne vous paraît pas raisonnable et que vous avez même quelque sujet de trouver que je suis injuste de vouloir imposer des lois à celui de qui j'en dois recevoir. Aussi ne vous dis-je ce que je pense en cette occasion, que pour vous obliger à avoir pitié de ma faiblesse. Au reste je pourrais, si je voulais, vous dire que tout inconnu que je suis, j'ai quelque chose dans le cœur qui ne me rend pas indigne de l'estime particulière de Clélie, mais je n'en use pas ainsi et je vous déclare que je ne murmurerai point contre vous, quand vous ne me la donnerez pas. Je me plaindrai sans doute de la Fortune, mais je ne me plaindrai point de Clélius et pourvu qu'Horace ne soit point plus heureux que moi, je ne croirai pas être le plus infortuné de tous les hommes.

— Ce que vous dites est si déraisonnable, répliqua Clélius, qu'il n'y a pas moyen d'y répondre positivement et tout ce que je puis, et tout ce que je dois vous dire, est que ma fille est sous ma puissance, que les Romains sont maîtres non seulement de la Fortune de leurs enfants, mais de leur propre vie, que comme père de Clélie, je la donnerai à qui bon me semblera et que je ne vous la donnerai jamais ! Que selon toutes les apparences, je la donnerai à Horace et que je vous défends de la voir, ni de lui parler. »

Après cela Clélius quitta Aronce et le laissa dans un si grand désespoir, que je ne pense pas qu'il n'y ait jamais eu d'amant plus affligé que lui du moins

sais-je bien que lorsqu'il me raconta sa conversation avec Clélius, je vis tant de marques de désespoir dans ses yeux, que je craignis qu'il ne pût supporter une si cruelle aventure et qu'il ne mourût de douleur. « Qui ne vit jamais, me dit-il, un malheur égal au mien ? Car enfin je n'ai pas même la consolation de pouvoir accuser quelqu'un des maux qui m'accablent car je ne connais que trop qu'Horace ne me doit pas céder Clélie et que Clélius ne me la doit pas donner au préjudice d'Horace dont il connaît la naissance. Ainsi je souffre un mal d'autant plus grand que je ne le trouve pas tout à fait injuste et je suis si misérable, que même la douceur que Clélie a pour moi, irrite mon désespoir car si j'étais fort mal auprès d'elle, et que j'eusse perdu toute espérance de n'en être jamais aimé, il me semble que je haïrais moins mon rival, que je murmurerais moins contre Clélius et que le désespoir me pourrait guérir de la passion que j'ai dans l'âme. Mais hélas Célère, je n'en suis pas là, car du côté de Clélius et d'Horace, je vois une impossibilité absolue à l'accomplissement de mes desseins, et du côté de Clélie, je vois qu'elle me veut assez de bien pour me rendre plus misérable, et non pas assez pour me rendre heureux. En effet elle obéirait peut-être sans répugnance à Clélius, s'il lui commandait de m'aimer, mais elle ne m'aime pas assez pour lui désobéir s'il lui commande d'épouser Horace ! Ainsi la bonté qu'elle a pour moi, augmente mon infortune. Je ne voudrais pourtant pas être moins malheureux, par la cruauté de Clélie, ajouta-t-il, et tout ce que je puis désirer pour ma consolation, c'est que mon rival en soit toujours haï et que j'en sois toujours aimé. »

Voilà donc Madame, en quelle assiette le malheureux Aronce avait l'esprit, en une si fâcheuse conjoncture. Néanmoins, comme il n'osait pas aller chez Clélius après ce qu'il lui avait dit, et qu'il voulait pourtant savoir ce que pensait Clélie en cette rencontre, il me pria d'aller chez Sulpicie, mais comme j'étais connu pour être ami particulier d'Aronce, je trouvai que Clélius avait déjà ordonné chez lui qu'on me dise toujours que Sulpicie et Clélie n'y étaient pas ! De sorte que le malheureux Aronce se trouva dans un désespoir sans égal. Clélie de son côté n'était pas heureuse, car elle aimait assez Aronce pour sentir avec douleur la privation de sa vue et elle avait assez d'aversion pour Horace, pour s'imaginer qu'elle ne pourrait l'épouser sans en avoir un déplaisir extrême. D'autre part, Sulpicie qui avait un petit sentiment jaloux dans l'âme qui lui faisait haïr Horace et qui d'ailleurs aimait tendrement Aronce, n'était pas sans inquiétude, car elle ne voulait rien faire qui choqua directement son mari, mais elle ne pouvait pourtant souffrir qu'il prétendît donner sa fille, au fils d'une femme qui lui avait autrefois donné une si cruelle jalousie. Pour Horace il était aussi très malheureux car, outre qu'il était blessé, il savait qu'il n'était pas aimé de Clélie. Il est vrai qu'il avait la consolation de savoir qu'il l'était de Clélius et de pouvoir penser que ce père emploierait toute son autorité en sa faveur, s'il échappait de la blessure qu'il avait reçue, qui était beaucoup moins dangereuse que Clélius ne l'avait dit à sa fille. Cependant, comme l'Amour est ingénieux, il fit trouver à Aronce l'invention d'écrire à Clélie, mais il fut bien étonné, lorsqu'elle lui défendit par un billet, de continuer de lui écrire.

Ce rigoureux commandement était sans doute conçu en termes les plus doux du monde mais après tout, ce commandement était rude, et il était fait de manière qu'Aronce connût bien que Clélie voulait qu'il lui obéisse. Ainsi il fut, durant quelques jours, privé de toute sorte de consolation jusqu'à ce qu'Herminius qui aimait plus Aronce qu'Horace, quoiqu'il fût Romain, lui donna quelque soulagement. Car comme il s'était alors épandu quelque bruit de la cause du combat d'Aronce avec Horace, et de la défense que Clélius avait faite à sa fille de le voir jamais, Herminius en fit un compliment à cet amant malheureux et le plaignit comme un homme qui a l'âme infiniment tendre, qui connaît la plus délicate sensibilité de l'amour, qui plaint tous les misérables et qui les voudrait pouvoir tous soulager. Aussi fit-il ce qu'il pût pour consoler Aronce, et il lui donna en effet quelque consolation, car comme il lui dit qu'il avait été chez Sulpicie, et qu'il avait durant un assez long temps entretenu son admirable fille, il le pressa extrêmement de lui dire si elle ne lui avait point parlé de lui ? « Si je vous disais qu'elle m'en eut parlé, répliqua Herminius, je dirais sans doute un mensonge, mais si je vous dis quelle a évité avec soin de m'en parler, je vous dirai une chose qui vous est plus avantageuse que vous ne pensez, car enfin j'ai connu si clairement que ce qui l'empêchait d'en vouloir parler, était qu'elle sentait qu'elle ne le pourrait faire sans donner quelques marques d'être plus de votre parti que de celui d'Horace que je n'en saurais douter car je l'ai vu rougir de ses propres pensées, je l'ai vu faire semblant de n'entendre pas ce qu'on disait de vous et l'ai vu pourtant prêter l'oreille pour l'entendre mieux, et je lui ai vu quelques légères marques de dépit, lorsque Stenius qui, comme vous le savez, est ami d'Horace, a dit quelque chose de lui qui lui était avantageux.

— Ha Herminius ! s'écria Aronce, vous me voulez consoler dans mon infortune et vous cherchez à diminuer un mal que vous ne pouvez guérir !

— Je vous proteste, répliqua Herminius, que je vous parle avec toute la sincérité d'un Romain. »

Après cela, Aronce se confiant en la probité d'Herminius, le pria de vouloir aller encore plus souvent chez Sulpicie et de lui vouloir rapporter fidèlement tout ce qu'il entendrait dire à Clélie de ce qui regardait Horace, ou de ce qui le regardait lui-même. Mais il n'osa le prier de lui rien dire de sa part car connaissant la modestie de son humeur, et sa prudence, il jugea bien qu'elle ne trouverait pas bon qu'il voulût l'obliger à découvrir le secret de son cœur à une tierce personne. Et en effet Herminius fit ce qu'Aronce désirait, et durant quelques jours il fut le plus agréable espion du monde pour son ami car il lui rapporta toujours quelque favorable observation qu'il avait faite à son avantage. De mon côté, j'avais aussi prié Fenice de me rapporter tout ce qu'elle entendrait dire d'Aronce et d'Horace à Clélie, qu'elle voyait alors plus qu'auparavant, si bien que soit par Herminius ou par moi, Aronce en entendait parler tous les jours et en entendait toujours dire quelque chose qui lui plaisait. Il était pourtant bien fâché de savoir que Stenius la voyait plus souvent qu'à l'ordinaire, mais après tout il avait quelque consolation de ce qu'il apprenait par nous, et de ce que son rival n'était pas en

état d'être auprès d'elle, lorsqu'il lui était défendu d'y être. Cependant, Clélius voyait très assidûment Horace, et Aronce n'avait sans doute d'autre consolation que celle qu'Herminius et moi lui donnions. Mais Madame, nous ne fûmes pas toujours en pouvoir de lui en donner comme à l'accoutumée puisqu'Herminius et moi n'eûmes, un jour, rien de favorable à lui apprendre de sorte que comme il n'y a rien de plus soupçonneux qu'un amant, et un amant malheureux, il ne nous vit pas plutôt, qu'il connut que nous n'avions que des choses fâcheuses à lui dire. En effet, comme il me demanda si Fenice n'avait point vu Clélie, je lui dis froidement que non et comme il demanda ensuite à Herminius s'il ne savait rien de Clélie, il lui répondit la même chose, si bien que cette égalité de réponse lui étant suspecte, il nous regarda avec des yeux qui nous demandaient tant de choses, que les nôtres sans en avoir le dessein, lui en dirent plus qu'il n'en voulait savoir car il vit de la douleur dans les miens et il remarqua qu'Herminius détournait la tête pour ne rencontrer pas les siens. Si bien que ne pouvant demeurer plus longtemps dans cette cruelle incertitude : « Eh ! de grâce, nous dit-il, dites-moi promptement ce que vous ne me dites pas ! car si vous ne le faites, j'irai chez Clélie malgré la défense de Clélius, et je ferai des choses si déraisonnables, que vous vous repentirez de ne m'avoir pas fait connaître mon malheur ! »

D'abord nous voulûmes déguiser la vérité, mais il n'y eut pas moyen et nous fûmes contraints de lui dire ce que nous savions. En mon particulier, je lui appris que Fenice ayant été chez Clélie, avait été fort surprise de trouver qu'elle lui faisait extrêmement froid et qu'elle l'avait encore été davantage d'entendre qu'elle avait parlé de lui d'une manière qui lui avait fait juger qu'elle pensait avoir sujet de s'en plaindre. Pour Herminius, il lui dit encore quelque chose de plus fâcheux, car non seulement il lui apprit que Clélie avait parlé d'une façon qui faisait voir qu'elle avait l'esprit irrité, mais encore qu'elle s'était informée assez obligeamment de la santé d'Horace lorsque Stenius était arrivé auprès d'elle, de sorte qu'Aronce apprenant ces deux choses, en eut une douleur très sensible. Si bien que ne pouvant pas vivre dans une si cruelle incertitude il nous dit qu'il voulait absolument parler à Clélie pour savoir de sa propre bouche, ce qui l'obligeait à changer de sentiments pour lui. Ce qui m'embarrassait fort en cette rencontre, était que je ne comprenais point pourquoi Clélie faisait froid Fenice, quand même elle aurait voulu rompre avec Aronce, car de dire que c'était parce que je l'aimais et que j'étais aimé de lui, c'était faire également tort à l'esprit et à la générosité de Clélie, ainsi je ne savais qu'en penser. Mais enfin Madame, après qu'Aronce eût cherché cent inventions pour pouvoir parler à cette belle personne, il fit si bien qu'il en trouva une ; il est vrai que le hasard contribua à la lui donner car un homme de qualité étant mort à Capoue, et la coutume voulant qu'on allât visiter sa femme, Aronce fit si adroitement épier l'occasion de la visite qu'y ferait Sulpicie afin de régler la sienne sur celle-là, qu'il fit ce qu'il avait prétendu de faire et ajusta si bien les choses, qu'il se rencontra à la porte de cette maison en deuil justement comme Sulpicie et sa fille y arrivaient. De sorte que, comme j'étais avec lui, et que je

savais son dessein j'aidai à marcher à Sulpicie, qui nous reçut fort civilement et Aronce donna la main à Clélie, qui rougit dès qu'elle le vit, et qui ne le reçut pas avec la même douceur que sa mère, ou si elle en eut, ce fut une douceur froide, qui n'avait rien de cet air obligeant quelle avait accoutumé d'avoir pour lui. Cependant il arriva, pour faciliter le dessein d'Aronce, que comme nous eûmes traversé une cour qui est à la maison où nous étions, et que nous fûmes sous un magnifique portique qui est au bas de l'escalier, il arriva, dis-je, que Sulpicie rencontrât une parente fort proche du mort qui sortait comme nous entrions et qui, suivant la coutume de quelques femmes qui disent toujours beaucoup plus qu'on ne leur demande, se mit à lui raconter non seulement la maladie de son parent, mais encore tous les chagrins qui pouvaient lui avoir échauffé le sang, et causé le mal qui l'avait fait mourir. Ensuite elle lui raconta tous les remèdes qu'on lui avait donné, la disposition qu'il avait faite de son bien et universellement tout ce qui était arrivé à cet homme depuis dix ou douze ans, jusqu'à ses dernières paroles. De sorte que notre dessein voulant que nous ne quittions pas ces dames avec qui nous étions, je me mis à écouter cette longue narration, pendant qu'Aronce parlait à Clélie.

D'abord elle avait voulu s'approcher de Sulpicie, mais comme elle l'avait voulu faire, Aronce s'y était opposé avec une adresse si pleine de civilité qu'elle n'avait pu lui tenir toute la rigueur qu'elle voulait avoir pour lui. Je suis pourtant persuadé qu'elle ne fut pas trop marrie d'être forcée de parler à Aronce qui ne vit pas plus tôt Sulpicie engagée à écouter cette dame qu'elle avait rencontrée, que, prenant la parole : « Eh ! de grâce, charmante Clélie, lui dit-il, apprenez-moi d'où vient que non seulement vous me défendez de vous écrire, mais que vous parlez de moi comme si je vous avais offensée et que je ne fusse pas aussi innocent que malheureux, quoique je sois le plus malheureux de tous les hommes ?

— Je pensais, lui dit-elle en rougissant, que vous étiez si bien avec Fenice que vous ne vous souciez pas d'être mal avec Clélie !

— Quoi Madame ? reprit-il fort étonné, vous croyez que Fenice a quelque part en mon cœur ? Fenice que je ne vois presque jamais ! Fenice qui est ardemment aimée du plus cher de mes amis ! Et Fenice enfin, qui ne m'est considérable que parce que je sais par elle une partie de ce que vous faites, de ce que vous dites, depuis que je n'ai plus la liberté d'être moi-même le témoin de vos actions et l'admirateur de toutes vos paroles ? Encore une fois Madame, pourriez-vous croire qu'un cœur qui vous adore, en pût adorer une autre ? Et n'est-ce pas assez que je sois mal avec Clélius qu'il n'ait défendu de vous voir, que vous m'ayez défendu de vous écrire, et que je craigne que mon rival ne soit plus heureux que moi sans que vous m'accusiez encore avec une injustice qui n'eût jamais d'égale ?

— Je ne sais pas Aronce, lui dit-elle froidement, si vous aimez Fenice, mais je sais que vous en avez reçu des lettres, et que vous avez été assez brouillés ensemble, pour y avoir été bien. Cependant, ajouta-t-elle sans lui donner loisir de l'interrompre, cela ne change rien à votre Fortune puisque mon père m'a défendu de souffrir que vous m'aimiez, et qu'il m'a commandé de

recevoir l'affection d'Horace. Il n'y aura autre changement à la chose, si non que je lui obéirai avec moins de répugnance que je n'eusse fait.

— Quoi Madame ! reprit Aronce avec une douleur mortelle dans les yeux, vous obéirez à Clélius ? Vous ne souffrirez plus mon affection et vous recevrez celle de mon rival ? Ha ! si cela est, vous n'avez qu'à vous préparer à vous réjouir de ma mort car dans les sentiments où vous êtes, elle vous donnera sans doute de la joie ! Mais afin que je puisse du moins avoir la consolation de mourir justifié, accusez-moi exactement du crime qu'on me suppose ! Dites-moi quand j'ai aimé Fenice, quand nous avons été brouillés ensemble et quand nous avons été bien ? Et si je ne détruis toutes ces impostures, tenez-moi pour le plus lâche de tous les hommes, ôtez-moi entièrement l'espérance, c'est-à-dire, ôtez-moi la vie ! Parlez donc, divine Clélie, poursuivit-il, mais parlez sans détourner vos beaux yeux afin qu'ils puissent voir dans les miens, toute l'innocence de mon cœur et toute l'ardeur de mon amour ! »

Clélie entendant parler Aronce comme il faisait, commença de douter de ce qu'on lui avait dit de lui, de sorte que le regardant alors avec un peu moins de froideur : « De grâce Aronce, lui dit-elle, ne vous justifiez point car j'aime encore mieux avoir de la colère que de la douleur, c'est pourquoi, puisqu'il faut de nécessité que vous me perdiez, laissez-moi croire que je vous ai perdu.

— Non, non ! Madame, reprit-il, je n'endurerai pas cette injustice et il faut absolument que je sois justifié ».

Comme Aronce achevait de prononcer ces paroles, et qu'il commençait d'espérer de pouvoir apaiser Clélie, Fenice suivie de deux de ses amies, descendit de l'escalier au pied duquel nous étions, de sorte qu'Aronce qui ne croyait pas qu'elle fut là, et qui savait que Clélie venait de l'accuser d'avoir quelque affection pour Fenice, fut si surpris de la voir, qu'il ne pût s'empêcher de donner quelques marques de l'agitation de son esprit. Néanmoins, comme il voulait guérir Clélie du soupçon qu'elle avait, il affecta de saluer Fenice plus froidement qu'il n'avait accoutumé si bien que cette personne qui ne savait pas la cause de cette diminution de civilité et qui se souvint de la froideur que Clélie avait eue pour elle la dernière fois qu'elle l'avait vu, ne pût s'empêcher de lui en faire la guerre. « Ha ! Aronce, lui dit-elle, c'est trop que d'être mal avec vous et avec Clélie ! Ce n'est pas, ajouta Fenice, qu'elle ne soit pas assez belle pour mériter d'occuper tous vos regards, mais elle ne doit pas avoir toute votre civilité ! »

Aronce et Clélie furent si surpris de ce que dit Fenice et Fenice passa si vite, qu'ils n'eurent pas le temps de lui répondre. Ils commencèrent pourtant tous deux de lui dire quelque chose, mais comme je l'ai déjà dit, Fenice s'arrêta si peu, qu'ils n'eurent pas le loisir de l'achever. Ils ne purent même se rien dire, et je ne pus aussi aller après Fenice qui ne m'avait point vu, parce que Sulpicie finit sa conversation avec cette dame qui l'avait arrêtée. De sorte que par ce moyen, Aronce au lieu de pouvoir achever de se justifier, se retrouva dans un nouvel embarras car, le changement de son visage, ce que Fenice lui avait dit, remirent le soupçon dans le cœur de Clélie ! Si

bien que, quoiqu'Aronce lui parlât toujours en montant l'escalier, elle ne lui répondit pas et elle a même avoué qu'elle ne l'entendît guère. Vous pouvez donc juger Madame, que lorsqu'ils furent dans cette chambre de deuil, il ne lui fut pas aisé de l'entretenir et quand Sulpicie en sortit, Clélie agit avec tant d'adresse, qu'elle m'engagea malgré moi à lui donner la main. Il est vrai qu'Aronce n'en fut pas plus malheureux car il trouva en Sulpicie, à qui il aida à marcher, une bonté pour lui qui lui donna quelque consolation. Elle ne lui dit pourtant que des choses très fâcheuses car elle le confirma dans la croyance où il était que Clélius était fort irrité contre lui, et qu'il ne s'apaiserait pas aisément ; il est vrai qu'elle lui témoigna en être si fâchée qu'il lui en fut infiniment obligé. Mais comme elle voulut confondre les sentiments de Clélie avec les siens et lui faire entendre qu'elle en était aussi bien marrie : « Ha ! Madame, lui dit-il, Clélie n'est pas si équitable que vous ! Et il s'en faut bien que je n'aie autant de sujets de me louer de sa bonté que de la vôtre.

— Vous prenez sans doute la modestie de ma fille, reprit Sulpicie, pour une marque d'indifférence : mais, je vous réponds qu'elle rend justice à votre vertu et que si je pouvais jamais avoir assez de crédit sur l'esprit de Clélius pour le faire changer de sentiments, vous verriez qu'elle vous donnerait des marques de l'estime qu'elle a pour vous. »

Aronce n'osa pas lui dire ce que Clélie lui avait dit, de peur d'irriter cette belle personne à qui je parlais ; mais dès que je voulus lui demander pourquoi elle voulait désespérer Aronce, en le traitant si cruellement : « Aronce, reprit-elle, n'est peut-être pas si innocent que vous le croyez et vous êtes peut-être bien meilleur ami que vous ne pensez en parlant à son avantage ».

Clélie me dit cela en des termes si obscurs, que comme je ne savais pas qu'elle croyait qu'Aronce aimait Fenice, je n'avais garde de savoir ce qu'elle voulait dire, aussi lui répondis-je si ambiguëment, et notre conversation fut si embrouillée, que nous nous séparâmes sans nous entendre.

Lorsqu'Aronce et moi fûmes seules, nous ne savions qu'imaginer ; il était si étonné de voir que Clélie l'accusait d'aimer Fenice et j'en fus si épouvanté quand il me le dit, que je ne savais qu'en penser : Aronce était même si affligé qu'on ne pouvait pas l'être davantage. Pour moi, je connus bien après ce qu'il me dit ce que Clélie avait eu dessein de me dire lorsqu'elle m'avait dit que j'étais peut-être meilleur ami que je ne pensais, car croyant qu'Aronce aimait Fenice que j'aimais, elle était persuadée que je faisais plus que je ne devais de parler à son avantage ! Cependant nous cherchions inutilement d'où venait la jalousie de Clélie dont la cause était bien éloignée, car il faut que vous vous souveniez que je vous ai dit que lorsqu'Horace fut la première fois pour tâcher de découvrir si Aronce était amoureux de Clélie, il le trouva qui tenait une lettre que Fenice m'avait écrite et que pour en cacher une qu'il avait reçue de Clélie, il lui laissa lire celle de Fenice, dont Horace ne connaissait point l'écriture. Or Madame, il était arrivé que durant qu'il gardait la chambre pour la blessure qu'il avait reçue, Stenius lui montra fortuitement une chanson qui était écrite de la main de Fenice qu'il

voyait quelquefois, si bien qu'Horace reconnaissant cette écriture pour être la même de la lettre qu'il avait vue entre les mains de son rival, il comença de s'imaginer qu'Aronce aimait en deux lieux, et que je n'étais que son confident auprès de Fenice. Si bien que racontant toute cette aventure à Stenius, il se mit à exagérer l'injustice de Clélie de lui préférer un homme qui ne lui donnait qu'un cœur partagé. De sorte que Stenius croyant effectivement qu'Aronce avait quelque intelligence avec Fenice et pensant rendre office à Horace, il fut chez Clélie sans lui en rien dire et il tourna la conversation d'une manière, qu'il fit entendre à cette belle personne que j'étais le confident d'Aronce auprès de Fenice, quoique je passasse pour en être l'amant ou que si cela n'était pas, Aronce me trahissait. Il lui assura même qu'il avait vu une lettre de Fenice à Aronce et il le lui assura, sans faire un scrupule de probité pour ce mensonge-là, parce qu'Horace lui ayant dit qu'il en avait effectivement vu une entre les mains d'Aronce, ce n'était pas un mensonge considérable, que de changer une circonstance de la chose. Cependant, Stenius fit ce qu'il voulait faire, puisqu'il mit de la jalousie dans le cœur de Clélie et qu'il fut cause qu'Aronce fut très malheureux car il n'y avait pas moyen de deviner ce qui causait l'injustice de Clélie. De sorte qu'il le trouvait alors très misérable principalement parce que Clélius lui avait défendu sa maison, qu'Horace se portait tous les jours mieux, que Clélius le voyait très assidûment, et qu'on assurait par la ville qu'il lui avait promis Clélie. Aronce sentait bien dans son cœur, que devant autant qu'il devait à Clélius, il ne devait pas s'opposer au dessein qu'il avait de disposer de sa fille et qu'ainsi l'équité ne lui permettait pas de chercher à perdre Horace, puisqu'il le regardait comme un homme à qui il voulait faire épouser Clélie, si bien que la justice et l'amour voulant des choses différentes, il se trouvait fort embarrassé. Au milieu de tant de malheurs, il sentait la jalousie de Clélie plus que toutes choses ; aussi l'excès de sa passion lui fit-il faire les plus injustes propositions du monde, tout équitable qu'il soit. Car encore qu'il sût que j'étais assez amoureux de Fenice, il voulait lui faire quelque incivilité publique, afin que Clélie le sachant ne crût plus qu'il l'aimait ; il voulait même que je ne la visse plus du tout durant quelque temps et il voulait enfin guérir Clélie, sans considérer si les remèdes qu'il y voulait employer étaient justes, ou injustes. Mais à la fin, après avoir bien pensé à ce que l'on pouvait faire pour lui, nous résolûmes qu'il prierait Herminius de parler de sa part à Clélie, et de l'obliger à lui dire tout ce qu'elle avait dans le cœur ; je lui persuadai aussi d'employer Arricidie, pour persuader Clélius de ne s'opiniâtrer pas tant à ne vouloir donner sa fille qu'à un Romain car j'étais fortement persuadé que si Clélius ne la donnait point à Horace, il la donnerait volontiers à Aronce, tout inconnu qu'il était. Et en effet Madame, nous fûmes chez Herminius et chez Arricidie, qui nous promirent de faire ce que nous souhaitions. Mais comme la diligence était nécessaire en cette occasion parce qu'Horace, à ce que l'on disait, devait sortir dans trois ou quatre jours, Arricidie fut dès le lendemain au matin trouver Clélius, et Herminius promit d'aller voir Clélie l'après-dîner. Mais pour commencer par la conversation d'Arricidie qui aimait fort Aronce, je vous dirai que

cette officieuse femme ne fut pas plutôt avec Clélius, qu'entrant d'abord en matière : « Je ne sais, lui dit-elle, si vous prendrez bien ce que je vais vous dire, mais je sais que je n'y ai nul intérêt que celui du repos de votre famille. — Arricidie est si accoutumée, répliqua Clélius, à travailler à celui de tous ses amis, que je suis persuadé qu'elle ne peut jamais avoir que de bonnes intentions.

— Puisque cela est, répliqua-t-elle, faites-moi donc la grâce de me répondre, et de me répondre sincèrement.

— Je vous le promets, reprit Clélius, et je vous le promets sans peine car je ne puis jamais répondre d'autre sorte.

— Dites-moi donc je vous en conjure, répliqua-t-elle, s'il n'est pas vrai qu'Aronce est un des hommes du monde le mieux fait, qui a le plus de cœur, le plus d'esprit, le plus de vertu, le plus d'agrément, et que c'est enfin l'homme de toute la Terre que vous estimez le plus, et que vous avez le plus aimé ?

— Je l'avoue, répondit Clélius.

— Mais puisque cela est, répliqua-t-elle, pourquoi ne l'aimez-vous plus, et qu'a-t-il fait pour vous obliger à le haïr ?

— Il a eu l'audace d'aimer ma fille, reprit Clélius, et l'ingratitude d'oublier qu'il me doit la vie, et que je l'ai fait ce qu'il est. Mais je lui apprendrai bien que les Romains savent punir les ingrats !

— N'allez pas si vite Clélius, lui dit-elle, et prenez garde que les Romains en pensant punir les ingrats, ne s'exposent à avoir eux-mêmes de l'ingratitude ! Car enfin, vous avez sauvé la vie à Aronce, il est vrai, mais il n'était qu'un enfant ! Ainsi on peut dire qu'il n'a pas vu de ses propres yeux ce que vous avez fait pour lui ! Mais vous avez vu des vôtres, ce qu'il a fait pour vous, lorsqu'il a combattu pour vous sauver la vie, comme vous me l'avez raconté vous-même. Ainsi, il ne faut pas conter ce qu'il vous doit, sans conter aussi ce que vous lui devez et il faut enfin que vous me disiez précisément pourquoi vous voulez donner Clélie à Horace, qui ne vous a pas sauvé la vie, qui est moins honnête homme qu'Aronce, quoiqu'il le soit beaucoup, et pourquoi vous la refusez à ce dernier ?

— Je pourrais si je le voulais, reprit Clélius, vous dire en deux mots qu'il suffit qu'Aronce ne sache pas sa naissance, pour trouver fort mauvais qu'il ait osé tourner les yeux vers ma fille ! Mais comme vous me diriez sans doute, qu'il a les sentiments si nobles, qu'il n'y a pas lieu de douter de sa qualité, j'ai une autre raison à vous dire, qui ne reçoit point de réplique, car enfin Horace est Romain et selon toutes les apparences Aronce ne l'est pas !

— Ha ! Clélius ! s'écria Arricidie en riant, cette raison est bien plus faible que celle que vous n'alléguez pas et pour moi je vous avoue, que je ne puis souffrir la fantaisie qu'ont tous les Romains, de se mettre si hardiment au-dessus de tous les autres peuples du Monde ! Car après tout, la vertu est de tout pays et de quelque lieu de la Terre que soit Aronce, je l'estime autant qu'un Romain. Croyez-moi Clélius, ajouta-t-elle en riant encore, ne soyez point plus difficile que vos pères, qui, pour avoir des femmes, furent ravir

celles de leurs voisins et ne le soyez pas même plus qu'un de vos rois, qui épousa une esclave de Corinthe, tout grand Prince qu'il était, sans aller mettre dans sa fantaisie qu'elle n'était pas Romaine ! Pour vous montrer qu'il ne suffit par d'être Romain pour avoir tout ce qu'il faut pour mériter d'être aimé de vous, Tarquin n'est-il pas Romain, fils d'un Romain et d'une Romaine ? Cependant je vous ai entendu dire qu'il n'a pas le cœur d'un véritable Romain, qu'il est le tyran et non pas le roi de Rome, que c'est un ambitieux, un cruel, et un parricide ! Que sa femme est une impitoyable, qui a passé sur le corps de son père, et qu'elle est la plus méchante personne de son sexe. Après cela, osez-vous encore soutenir, que ce soit une bonne raison à m'alléguer, que de me dire qu'Aronce n'est pas Romain et qu'Horace est de Rome ? Comme il est des Romains sans vertu, je soutiens qu'il peut y avoir des vertueux qui ne sont pas Romains et qu'ainsi, il ne faut pas dire que vous devez choisir Horace au préjudice d'Aronce, puisque le dernier a encore plus de mérite que l'autre, que vous lui avez plus d'obligation, et que Clélie l'estime davantage !

— Si vous étiez née à Rome, reprit Clélius, vous verriez ce que c'est que d'être née Romaine et vous connaîtriez quel est ce lien invisible, et cet amour de la patrie qui attache tous les citoyens les uns aux autres, car pour Tarquin je le regarde comme un monstre, qui a usurpé la puissance souveraine qui ne lui appartenait pas et je ne le considère point comme un roi légitime, ni comme un Romain.

— Mais puisque les vices de Tarquin, reprit Arricidie, font que vous ne le considérez pas comme un Romain, faites aussi par une égale raison, que les vertus d'Aronce vous obligent à le considérer comme s'il l'était !

— Non, non, Arricidie, répliqua Clélius, vous ne me persuaderez pas puisqu'il est vrai que j'ai résolu de donner ma fille à Horace, et de ne la donner jamais à Aronce ! En effet ! puisqu'il n'est pas Romain, et qu'il est ingrat, je ne dois pas le regarder comme un homme qui serait capable d'épouser tous mes intérêts aveuglément. Car enfin Arricidie, je veux un gendre qui aime ma patrie autant que moi et qui haisse le tyran de Rome autant que je le hais ! C'est pourquoi j'ai trouvé en la personne d'Horace, tout ce que je puis souhaiter. Cependant comme je prévois qu'il serait difficile à Aronce, vu la folle passion qu'il a dans la tête, qu'il pût voir Horace heureux, j'ai dessein de l'obliger, devant que ce mariage soit résolu de s'en retourner auprès du Prince de Carthage et de lui commander de ne revenir point ici, tant que l'amour qu'il a dans le cœur y sera.

— Vous avez donc positivement promis Clélie à Horace ? reprit Arricidie,

— Je ne la lui ai pas encore promise, répliqua Clélius, parce que je veux la lui faire désirer quelque temps ; mais je la lui ai fait espérer, et je suis résolu, dès qu'il sortira de la chambre, de lui annoncer cette agréable nouvelle.

— Mais savez-vous bien, répondit Arricidie, si cette nouvelle sera aussi agréable à Clélie qu'à Horace ?

— Je la crois si bien née, répliqua-t-il, que je présume que tout ce qui me plaît lui doit plaire.

— En vérité, reprit Arricidie, je n'eusse pas cru que vous eussiez si peu aimé Aronce et qu'une chimère de Romain que vous avez dans la fantaisie et que vous voulez qui y soit, pût tenir contre toutes les bonnes qualités d'Aronce, car enfin, si nous voyons que le Soleil n'éclairât qu'à Rome, nous pourrions croire que puisqu'elle aurait ce privilège particulier, elle pourrait avoir celui d'avoir plus de gens d'honneur que toutes les autres villes ! Mais comme vous le savez, le Soleil répand sa lumière par toute la Terre, et il y a des hommes vertueux par tout le Monde. J'ai ouï dire autrefois, poursuivit-elle, qu'il n'y avait en toute la Grèce que sept hommes qu'on appelait Sages par préférence à tous les autres ; encore les Grecs croient-ils être bien riches de sagesse et vous prétendez que tous les Romains soient sages ! Croyez-moi Clélius, si vous vouliez bien chercher dans vos vieilles chroniques, vous trouveriez qu'il y a eu des vices à Rome dès sa naissance et que s'il y a de la différence des Romains aux autres, c'est que leur vertu est plus sauvage, et plus rude et je suis fortement persuadée, puisque je ne vous persuade point, que la qualité dominante des Romains est l'opiniâtreté puisque si cela n'était pas, vous vous rendriez à mes raisons, à mes prières et à vous-même, car je suis assurée que durant que je vous ai parlé d'Aronce, votre cœur vous a dit plus de cent fois que j'avais raison et que vous aviez tort. »

Clélius entendant parler Arricidie, dont il connaissait la franchise, ne voulut plus disputer contre elle. Ayant résolu de la refuser, il voulut la refuser civilement, c'est pourquoi il la remercia de l'intérêt qu'elle prenait à sa fille mais il lui parla toujours si fièrement pour Aronce, qu'elle connut bien qu'il n'avait rien à espérer et en effet, croyant qu'il serait inutile de le tromper, elle ne lui donna nulle espérance. D'autre part, Herminius trouva l'esprit de Clélie si irrité, qu'elle ne voulut pas seulement souffrir qu'il lui parlât d'Aronce, et elle trouva si mauvais qu'il lui fît parler par un autre d'une semblable chose, que quand il n'eut pas été brouillé avec elle, il y aurait été mal par cette seule raison car plus elle avait d'estime pour Herminius, moins elle trouvait bon qu'il voulût justifier Aronce auprès d'elle, si bien que ce malheureux amant fut dans un désespoir incroyable. En mon particulier, j'eus aussi quelque chagrin, car comme Fenice est un peu bizarre et un peu injuste, elle se mit dans la fantaisie de s'en prendre à moi de ce que Clélie lui avait fait froid, et de ce qu'Aronce n'avait pas eu assez de civilité pour elle lorsqu'elle l'avait vu avec Clélie, et elle prétendit même que je devais rompre avec tous les deux à sa confédération ; de sorte que nous eûmes un grand démêlé qui me guérit presque de mon amour. Mais pour en revenir à Aronce, il fut encore plus malheureux qu'il n'était, car Clélius s'étant mis dans la fantaisie qu'il s'éloignât de Capoue devant qu'Horace épousât Clélie, il fut le trouver pour le lui dire et il le lui dit en effet si fortement, qu'il ne savait que lui répondre car comme il lui devait toutes choses, et qu'il le regardait toujours comme le père de Clélie, il n'osait s'emporter contre lui. Joint qu'il connaissait bien qu'il l'aurait fait inutilement. Il essaya donc de lui toucher le cœur, par toutes les tendresses imaginables et lorsqu'il vit qu'il ne pouvait le fléchir, il le conjura avec ardeur de lui laisser la liberté de demeurer auprès de lui, ou s'il ne le voulait pas, de lui permettre du moins,

de dire adieu à Clélie. Mais quoiqu'il pût dire, il n'obtint rien de ce qu'il lui demandait ! De sorte qu'Aronce étant transporté de douleur, et ne pouvant la renfermer toute dans son âme : « Ha ! impitoyable Clélius ! s'écria-t-il, pourquoi me sauvâtes-vous la vie, pourquoi me donnez-vous la mort ?

— Quoi qu'il en soit, dit Clélius, il faut partir et il faut partir sans quereller une seconde fois Horace, et sans voir ma fille.

— Ha ! Clélius ! reprit brusquement Aronce, je ne vous réponds de rien si vous ne faites que Clélie me commande de partir et me défende d'attaquer Horace ! Ce n'est pas que je ne sache bien le respect que je vous dois, mais ma raison est plus faible que mon amour et si celle qui la cause ne me commande de sa propre bouche de souffrir que mon rival soit heureux, et de me résoudre à mourir misérable, je ne sais pas si je ne vous désobéirai point.

— Puisqu'il faut que Clélie me commande de partir, répliqua fièrement Clélius en s'en allant, elle vous le commandera mais ce sera par une lettre seulement, car je vous déclare qu'elle ne sortira point de sa chambre que vous ne soyez sorti de Capoue ! »

Vous pouvez juger Madame, en quel état demeura Aronce, qui se repentit un moment après de ce qu'il avait dit de rude à Clélius, car malgré son amour, il connaissait bien que cet illustre Romain n'était pas fort coupable de vouloir plutôt donner sa fille à Horace, dont il connaissait la naissance, que de la donner à un homme dont il ne savait pas la véritable condition. Il voyait bien aussi qu'il n'avait pas grand sujet de se plaindre de son rival et c'est ce qui rendait son malheur plus grand. Mais ce qui le lui rendait encore plus insupportable, était la colère de Clélie car il craignit que la haine qu'il pensait qu'elle avait alors pour lui, ne disposât son cœur à aimer Horace, qui était la chose du monde qu'il appréhendait le plus. En effet en l'état où était alors son âme, il n'imaginait rien de plus doux dans sa fortune, que de pouvoir penser que Clélie haïrait son rival en l'épousant. Cependant, Clélius suivant ce qu'il avait dit à Aronce, fit écrire un billet à Clélie où il n'y avait que ces paroles :

Si Aronce part de Capoue dans trois jours et qu'il en part sans voir Horace, je plaindrai son malheur ; mais s'il n'obéit pas au commandement que je lui fais de partir, je le haïrai plus que personne n'a jamais haï.

Vous pouvez penser Madame, quel fut le désespoir d'Aronce, après avoir lu ces cruelles paroles. Il fut si grand, que je crûs qu'il expirerait de douleur, mais, à la fin, se faisant une violence extrême, il répondit à Clélie de cette sorte :

Je partirai dans trois jours Madame, si la douleur que j'ai me laisse vivre assez de temps pour vous pouvoir obéir ; mais je ne partirai que pour aller mourir d'amour et de désespoir. Ainsi je puis vous assurer que la fin de ma vie devancera le jour de vos noces, que je n'aurai jamais la douleur d'entendre dire que mon rival vous possédera, et que vous aurez peut-être celle de savoir la mort du plus fidèle amant du Monde.

Voilà donc Madame, quelle fut la réponse d'Aronce à Clélie qui ne la vit pas sitôt, car comme son père lui avait fait écrire ce qu'elle avait écrit, il donna ordre qu'on ne lui rendit pas la lettre d'Aronce, de peur qu'elle ne l'attendît, parce qu'encore que Clélie eut alors l'esprit irrité contre lui, Clélius ne laissait pas de connaître qu'elle ne le haïssait point, et qu'elle n'aimait pas Horace.

Les choses étant donc en cet état, je vis Aronce tenté cent et cent fois de faire périr Horace ou de périr lui-même et si je n'eusse retenu une partie de l'impétuosité de ses sentiments, je ne sais ce qu'il aurait fait.

Il arriva même une chose qui embarrassa fort ces deux rivaux. Comme Aronce allait en rêvant par une rue qui est assez près de la maison où logeait Horace, cet amant sortait de chez lui pour la première fois, et en sortait pour aller chez Clélius, à qui il allait faire sa première visite pour le remercier de la favorable disposition où il était pour lui, quoiqu'il ne lui eut encore rien promis. Si bien que ces deux rivaux se rencontrant, s'abordèrent avec des sentiments différents, comme Horace croyait bientôt être heureux il avait moins d'aigreur dans l'esprit et il reconnaissait encore son libérateur en la personne de son rival, mais pour Aronce comme il était malheureux, quelque généreux qu'il fût, il ne voyait plus que son rival en la personne de son ami. Ils se saluèrent pourtant tous deux car j'avais oublié de vous dire, que durant qu'Horace gardait la chambre, leurs amis communs avaient fait entre eux une espèce d'accommodement, sans qu'on eût éclairci la cause de leur querelle. Mais enfin, pour en revenir où j'en étais, ils se saluèrent et Aronce prenant la parole le premier « À ce que je vois, dit-il à son rival, par un sentiment qu'il ne put retenir, il suffit d'être né Romain, pour être heureux et toute la grandeur de ma passion ne me sert de rien.

— Vous auriez mieux fait de dire votre mérite, reprit Horace, afin d'exagérer votre malheur car comme je crois être aussi amoureux que vous, ce n'est pas en cela qu'il y a de l'inégalité entre nous. Cependant je puis vous assurer aujourd'hui que le malheur ne me trouble pas la raison, que je ne serai pas tout à fait heureux, puisque je ne le puis être sans vous rendre misérable.

— Ha ! Horace ! répliqua Aronce, ce n'est pas de ces choses-là qu'il faut dire, pour consoler un rival généreux ! Au contraire vous vous souviendrez que nous convînmes un jour que nous attendrions à nous haïr que Clélie en eût choisi un, au préjudice de l'autre ; c'est pourquoi comme vous l'allez être, je crois être dispensé de toute l'amitié que je vous avais promise et je suis fortement persuadé que je puis vous haïr sans choquer la générosité.

— Haïssez-moi donc injuste ami ! répliqua Horace, mais comme il n'est pas aisé d'aimer qui nous hait, ne trouvez pas étrange si je n'aime point qui ne m'aime pas !

— Bien loin de le trouver mauvais répliqua Aronce, vous ne pouvez rien faire que je trouve plus juste que de me haïr : car je vous déclare que si le respect que j'ai pour Clélius ne me retenait, Clélie ne serait pas à vous tant que je serais vivant et je ne sais même, ajouta-t-il, si Clélius suffirait si Clélie ne s'en mêlait pas.

— quoique vous m'ayez vaincu, reprit fièrement Horace, si les choses étaient en cet état, je saurais défendre Clélie avec la même valeur qu'un de mes prédécesseurs défendit Rome.

— L'Horace dont vous parlez, répliqua brusquement Aronce, vainquit trois ennemis il est vrai, mais il les vainquit par ruse plus que par courage et quand vous auriez toute sa valeur, je n'en serais pas plus tôt vaincu. »

Comme ils en étaient là et qu'Horace se préparait à répondre aigrement, Herminius et deux autres les joignirent, qui, sachant les termes où ils en étaient ensemble et voyant quelque altération dans leurs yeux, ne les quittèrent point qu'ils ne se fussent séparés. Cependant comme cette entrevue fut sue de Clélius, il renvoya encore dire à Aronce qu'il voulait qu'il partît, de sorte qu'il fut en effet obligé de se résoudre à partir, du moins fit-il comme un homme qui avait dessein de s'en aller car tous ses gens eurent ordre de tenir toutes choses prêtes. Il y avait pourtant des instants où il pensait plus à tuer Horace, qu'à s'éloigner, mais quand il pensait que la mort de son rival ne lui donnerait point sa maîtresse, il retenait une partie de sa violence, qu'il connaissait bien n'avoir pas un fondement légitime, car Horace était amoureux de Clélie avant lui, Clélius la lui voulait donner et ne voulait pas qu'Aronce y songeât et Horace enfin n'était pas alors fort criminel envers Aronce.

Cependant, Clélie de son côté n'était pas sans douleur car elle avait sans doute une inclination assez puissante dans le cœur pour lui donner beaucoup de peine à surmonter, principalement depuis qu'elle sut qu'Aronce se disposait à s'en aller, et à lui obéir, car elle connut bien alors que s'il eût aimé Fenice il n'eût pas quitté Capoue. Si bien que sa jalousie finissant tout d'un coup, son affection pour Aronce reprit de nouvelles forces, et son aversion pour Horace augmenta si fort qu'elle ne savait comment elle pourrait obéir à Clélius si un sentiment de gloire n'eût mis dans son cœur la fermeté nécessaire pour se surmonter elle-même, elle eût sans doute fait des choses qu'elle ne fit pas.

D'autre part, Sulpicie qui était au désespoir que sa fille épousât Horace, cherchait avec soin par quelle voie elle pourrait empêcher son mariage. Mais, après y avoir bien pensé, elle crût que comme il avait de la générosité, il pourrait être que si Clélie lui disait franchement qu'elle ne le pouvait aimer, et qu'elle le priât de ne songer plus à elle, qu'il s'y pourrait résoudre. Si bien que disant sa pensée à Clélie et Clélie ne trouvant rien de difficile à faire, pourvu qu'il s'agisse de faire quelque chose qui put rompre son mariage, elle dit à sa mère qu'elle ferait ce qu'il lui plairait. De sorte que Sulpicie, à qui un petit sentiment de son ancienne jalousie donnait plus de hardiesse qu'elle n'en eut eu en un autre temps, dit à sa fille qu'il fallait, pour mieux faire réussir son dessein, qu'elle écrivit un billet à Horace, pour l'obliger à se trouver dans ce jardin où je vous ai dit que tout le monde se va promener, et à s'y trouver précisément à une heure qu'il fallait qu'elle lui marquât pour lui dire une chose qui lui était très importante. Sulpicie ajoutant qu'il fallait qu'elle lui dise que personne ne savait qu'elle lui eût écrit, afin qu'Horace ne s'imaginât pas que ce fut elle qui la fit agir. D'abord Clé-

lie dit à sa mère qu'il lui semblait qu'il eut autant valu qu'elle eut parlé à Horace dans sa chambre quand il y viendrait, mais Sulpicie lui dit qu'il lui serait bien plus aise de lui parler en particulier en promenade que chez elle, joint qu'il paraîtrait bien plus à Horace qu'elle sentait effectivement qu'elle ne le pouvait aimer en faisant une chose extraordinaire, comme était celle de lui donner cette assignation, que si elle eut attendu qu'il la fut venu voir. De sorte que Clélie lui obéissant volontiers, écrivit un billet à Horace et le donna à un esclave pour le lui porter. Cependant, comme elle en faisait un grand secret, elle lui dit tout bas qu'il allât le porter à Horace, mais, comme cet esclave en avait autrefois porté plusieurs à Aronce, et qu'il n'en avait jamais porté qu'un à Horace, il crût avoir entendu Aronce, si bien que, comme il ne savait pas lire, il ne connut pas qu'il s'adressait à Horace et, se fiant à ce qu'il pensait avoir ouï, il eut été effectivement porter ce billet à Aronce.

D'abord qu'il vit cet esclave et qu'il vit ce billet, il eut une joie très sensible ! Mais lorsqu'il vint à le lire, et qu'il connut qu'il s'adressait à Horace et non pas à lui, il en eut une douleur extrême. Néanmoins, comme il connut que l'esclave s'était trompé, il ne fit pas semblant de s'en apercevoir et lui dit seulement qu'il ne manquerait pas de faire ce que Clélie lui ordonnait. Mais à peine cet esclave fut-il parti, qu'Aronce vint me trouver à ma chambre pour me montrer ce billet, où il n'y avait que ces paroles :

Je vous prie que je vous aie l'obligation de vous trouver précisément dans la grande allée des myrrhes vers le soir, car j'ai quelque chose de fort important à vous dire et une fort grande grâce à vous demander.

« Eh bien Célère, me dit Aronce après que j'eus lu ce billet, que dites-vous de ma fortune et que me conseillez-vous de faire ?

— Je vous conseille d'aller au lieu de l'assignation, répliquais-je, comme si vous étiez Horace et d'y aller avec l'intention de faire mille reproches à Clélie, de la faire changer de sentiments si vous pouvez ou d'en changer vous-même si elle n'en change point.

— Ce conseil est plus aisé à donner qu'à suivre, reprit-il, du moins pour ce qui est de n'aimer plus Clélie, car pour aller au lieu qu'elle a choisi pour parler à Horace, j'y suis résolu, et j'irai ! Mais ce qui me fait désespérer, c'est qu'en y allant je ne saurai pas ce qu'elle veut à mon rival. Je crains même, ajouta-t-il, que cet esclave qui m'a apporté son billet, ne lui apprenne qu'il s'est trompé lorsqu'il lui dira que je ne manquerai pas de faire ce qu'elle veut.

— Mais, lui dis-je, vous ne lui avez pas écrit ?

— Non, répliqua-t-il, et ce qui m'en a empêché c'est que j'ai cru qu'en ne lui écrivant pas, il ne serait pas impossible que cet esclave, en lui disant que je ferai ce qu'elle veut, le lui dît d'une manière qui ne la détrompât point ». Et en effet Madame, Clélie ne fut point désabusée car le hasard fit que lorsque cet esclave retourna chez elle, il y avait assez de monde dans la chambre, de sorte que ne voulant pas qu'il lui vînt rendre compte de ce

qu'elle lui avait commandé de peur que ceux qui étaient auprès d'elle ne l'entendissent, elle lui demanda tout haut, s'il n'avait pas fait ce qu'elle lui avait ordonné. Si bien qu'après qu'il lui eût dit seulement *oui* elle lui fit signe de la main qu'il se retirât. Clélie étant donc persuadée qu'Horace n'avait garde de manquer à cette assignation, ne songea plus qu'à s'y rendre. Il arriva pourtant une chose qui pensa l'en empêcher, car Clélius voulut que Sulpicie allât en un lieu où elle devait être tout l'après-dîner, mais comme cette femme ne désirait rien avec plus d'ardeur que de pouvoir rompre le mariage d'Horace, elle fit si bien qu'elle donna sa fille à une de ses amies qu'elle savait qui ne manquait guère à s'aller promener tous les jours au lieu où elle pensait qu'Horace se devait rendre et, lorsqu'elle la quitta, que ne lui dit-elle pas, pour l'obliger à dire des choses si touchantes à Horace, qu'il pût ne songer plus à l'épouser. Mais pendant que les choses étaient en une disposition si favorable à Aronce et si contraire à son rival, cet amant qui ignorait ce qui se passait dans le cœur de Clélie, était en une douleur étrange et dans une inquiétude que je ne vous puis représenter. Aussi l'impatience où il était ne lui permit-elle pas d'attendre que l'heure où il devait aller à la grande allée des myrrhes fut arrivée, et il s'y promena longtemps avant que Clélie y pût être. Pour moi qui avais une envie extrême de voir ce qui arriverait de cette entrevue, je fus dans le même jardin, mais dans une autre allée d'où je pouvais pourtant voir ceux qui entraient en celle où Aronce était, et où Clélie vint enfin avec une amie de sa mère, qui avait trois autres dames avec elle. D'abord que Clélie vit Aronce, elle rougit. Ce n'est pas qu'elle ne crût que le seul hasard faisait qu'il était là, mais comme elle était persuadée qu'Horace y viendrait bientôt, elle eut peur qu'ils ne s'y trouvassent. D'ailleurs Aronce voyant le changement de visage de Clélie et s'imaginant qu'elle était là pour attendre son rival et que l'émotion qu'il voyait dans ses yeux venait du dépit qu'elle avait de le trouver en un lieu où elle ne voulait pas qu'il fût, il en eut un redoublement de douleur si grand qu'il pensât faire de deux choses l'une : ou tourner dans une autre allée, ou aller droit à Clélie pour lui faire mille reproches. Mais enfin, sa raison étant la plus forte, il fut maître de lui-même et il cacha si bien ses sentiments, que les dames avec qui était Clélie ne s'aperçurent pas qu'il n'eût nul dessein particulier ; il les salua fort civilement et, sans aller droit à Clélie, il parla à celle qui conduisait cette petite troupe. Si bien que suivant la liberté dont nous jouissons à Capoue, il se mêla dans la conversation de ces dames et, s'attachant tantôt à l'une, et tantôt à l'autre, il se mit enfin à parler à Clélie qui était fort surprise de ne voir point Horace, et de voir que selon les apparences, Aronce ne la quitterait pas si tôt. Il arriva même une chose qui donna tout le loisir qu'Aronce eut pû désirer pour entretenir Clélie, car comme cette troupe arriva en un grand rond d'arbres qui partage cette grande allée de myrrhes, ces dames y voyant des sièges à l'entour, s'y assirent, mais comme il y en avait déjà beaucoup de pris, le hasard fit qu'après que les dames avec qui était Clélie eurent pris leurs places selon qu'elles se trouvaient alors, il n'y en eut plus pour elle, si bien que voyant un petit siège qui était de l'autre côté de ce rond d'arbres, où l'on ne pouvait être que

deux, elle y fut, et Aronce s'y fut mettre auprès d'elle. Mais, dès qu'elle le vit approcher, la crainte qu'Horace n'arrivât, qu'il la trouvât en conversation particulière avec son rival et que cela ne l'empêchât de lui persuader ce qu'elle voulait, fit que prenant la parole en parlant à demi bas : « De grâce Aronce, lui dit-elle, s'il est vrai que vous ayez eu autrefois quelque amitié pour moi, je vous conjure de n'affecter point aujourd'hui de me parler en particulier car puisque je ne dois vous parler de ma vie, il m'importe plus que vous ne pensez, que vous ne me parliez pas en secret.

— Non, non Madame ! lui dit-il en la regardant attentivement, il ne vous importe pas tant que vous le croyez, car je vous assure qu'Horace ne viendra point ici par vos ordres et que si le hasard ne l'y conduit, j'aurai le loisir de vous supplier très humblement de me dire ce que j'ai fait pour me faire haïr de vous, ce qu'il a fait pour s'en faire aimer et d'où peut venir que lorsque vous me refusez la consolation de vous dire un dernier adieu, vous lui écrivez des billets pour lui donner une assignation en un lieu d'où vous me voulez chasser, parce que vous l'y attendez ? Mais Madame, pour vous délivrer de l'inquiétude où je vous mets, j'ai à vous dire que l'esclave à qui vous avez donné ordre d'aller porter votre billet à Horace s'est trompé ! C'est moi qui l'ai reçu et je viens ici pour vous conjurer de me dire si vous m'en jugez digne, ce que vous aviez résolu de dire à Horace ? »

Vous pouvez juger Madame, combien Clélie fut surprise d'entendre parler Aronce de cette sorte ! Cependant comme la jalousie était hors de son esprit, que l'affection qu'elle avait pour Aronce y était plus forte que jamais et que la manière dont il la regardait attendrissait son cœur, elle ne s'amusa point à lui vouloir nier une chose qu'elle voyait qu'il savait, et elle ne fut même pas marrie de lui faire entendre que cette assignation ne devait pas être avantageuse à Horace. Aussi lorsqu'Aronce la pria de lui dire les mêmes choses qu'elle avait résolu de dire à Horace qu'elle avait attendu : « Si vous saviez Aronce, lui dit-elle alors, ce que vous me demandez, vous vous dédiriez à l'heure même et vous me prieriez sans doute de ne vous dire jamais ce que vous semblez souhaiter que je vous dise !

— Dites-moi donc du moins, répondit-il, ce que vous voulez que je fasse ?

— Je veux, dit-elle, s'il est vrai que vous m'aimiez encore, que vous vous résolviez à ne m'aimer plus que comme une sœur et que vous soyez assez équitable pour ne m'accuser point de votre malheur, puisque je le suis moi-même assez, pour ne vous accuser pas du mien.

— Mais Madame, reprit-il, les choses ne sont pas égales entre nous car je puis justement vous accuser de toutes mes infortunes puisque si vous le vouliez, je serais heureux, et que cependant vous ne le voulez pas ! mais pour moi, que fais-je qui puisse contribuer à votre malheur ?

— Vous êtes cause, lui dit-elle en rougissant, que j'ai une répugnance horrible à obéir à mon père ! Vous êtes cause qu'Horace, qui est un fort honnête homme, m'est insupportable dès que je le regarde comme devant être mon mari, et vous êtes cause enfin que selon toutes les apparences, je serai toute ma vie très malheureuse !

— Eh ! de grâce Madame ! lui dit alors Aronce, permettez-moi de donner un sens si avantageux à vos paroles, qu'elles puissent, sinon me rendre heureux, du moins me rendre moins misérable !

— J'y consens Aronce, répliqua-t-elle, mais en même temps je vous conjure, de ne me dire rien davantage, car aux termes où en sont les choses, je ne puis plus recevoir innocemment nulle marque particulière de votre affection, ni vous en donner aucune de la mienne.

— Vous pourriez pourtant Madame, lui dit-il, m'apprendre ce que vous vouliez à Horace ?

— Ce que je lui voulais vous est si avantageux, répliqua-t-elle, que je ne devrais pas vous le dire, si je pouvais effectivement désirer que vous ne m'aimassiez plus, car enfin Aronce, je voulais voir Horace, par le commandement de ma mère, pour lui dire ingénument que je ne le puis jamais aimer et pour tâcher de l'obliger par un sentiment de générosité, à ne s'opiniâtrer pas à me vouloir rendre malheureuse, puisque je ne puis jamais le rendre tout à fait heureux ! Mais à vous dire la vérité, je ne crois pas que je le persuade. Voilà Aronce, ajouta-t-elle, le sujet de cette assignation que vous m'avez reprochée.

— S'il m'était permis, répliqua-t-il, de me mettre à genoux pour vous rendre grâce, et pour vous demander pardon, je me jetterais à vos pieds, dirvine Clélie, pour vous témoigner ma reconnaissance et pour vous conjurer de me dire si vous me haïriez, en cas que je n'obéisse pas à Clélius qui veut que je parte, et que je cherche toutes les voies possibles de ne vous perdre point ?

— Je ne sais pas, répliqua Clélie, si je pourrais vous haïr mais je sais bien que je vivrais avec vous comme si je ne vous aimais pas. En effet Aronce, ajouta cette sage fille, je puis faire tout ce que je pourrai pour n'épouser pas Horace, mais dès que par mon adresse, ou par mes prières je ne le pourrai pas empêcher, il ne faut plus rien faire que se préparer à ne se voir jamais ! Car à n'en mentir pas, quand mon père ne vous obligerait point à partir, je vous y obligerais ; c'est pourquoi si le dessein que j'ai ne réussit pas comme je crois qu'il ne réussira point, il faut que vous fassiez ce que mon père veut afin de ne me mettre pas dans la nécessité de vous faire volontairement un commandement rigoureux. »

Comme Clélie achevait de prononcer ces paroles, Horace, qui avait su fortuitement qu'elle était dans ce jardin, y vint, de sorte que cette belle fille ne le vit pas plutôt de loin dans une allée détournée qui aboutissait dans celle où elle était, qu'en avertissant Aronce, elle le pria de se séparer d'elle, afin qu'elle fît ce que Sulpicie lui avait ordonné de faire. « Mais Madame, lui dit-il, qui m'assurera que cette conversation sera telle que je la désire ?

— Celle que je viens d'avoir avec vous, reprit Clélie en se levant.

— Promettez-moi donc du moins, répliqua-t-il, que quoiqu'il puisse arriver, vous aimerez toujours un peu le malheureux Aronce !

— Je ne vous le promets pas, répondit Clélie en changeant de couleur et en le regardant favorablement, mais je ne sais si je ne le ferai point sans vous le promettre ».

Après cela, Clélie rejoignit les dames avec qui elle était et Aronce, après les avoir saluées, tourna dans une autre allée sans qu'Horace l'eût aperçu, et me vint joindre dans celle où je me promenais. Il laissa pourtant la place à son rival avec une peine étrange, mais après tout, quand il pensait que Clélie ne lui parlait que pour lui dire qu'elle ne le pouvait aimer, et que pour le prier de ne songer pas à elle, il en avait une joie incroyable, quoique ce ne fut pas une joie tranquille. Cependant comme il avait une envie extrême de savoir ce qui réussirait de cette conversation, il voulut que nous nous promenassions dans ce jardin jusqu'à ce qu'elle fût finie, afin que si Horace se séparait de Clélie, il pût la rejoindre pour apprendre comment son rival aurait reçu ce qu'elle lui aurait dit. Mais Madame, il était aisé de prévoir comment la chose se passerait car, Horace était fort amoureux et il était persuadé que quoi que Clélie lui dise elle obéirait à Clélius, qu'il croyait la lui vouloir bien donner, bien qu'il ne la lui eût pas promise. Et en effet, quoique cette aimable personne employât toute son adresse, et toute son éloquence, pour obliger Horace à ne penser plus à elle, il lui fut impossible de le persuader. Il ne fut pas non plus en la puissance d'Aronce de rejoindre Clélie, car Horace ne la quitta point et ne s'en alla qu'avec elle. Cependant, comme il ne pouvait se résoudre de se retirer sans savoir le succès de cette conversation, il me donna la commission d'aller tâcher de parler à Clélie, qui savait bien alors que je savais tout le secret d'Aronce, de sorte que le laissant seul dans une petite allée solitaire, je fus me mêler avec la troupe où était cette belle fille qui commençait de marcher pour se retirer. Si bien que, comme Horace était le seul homme parmi ces dames, quand il fallut passer un endroit difficile parce qu'il y avait un assez grand monceau de pierres qui étaient amassées en ce lieu-là pour soutenir une terrasse qu'on y voulait faire, il fut obligé de donner la main à celle qui passait la première, espérant la donner après à toutes les autres, et à Clélie. Mais me servant de cette occasion pour lui parler, je lui présentai la main et je ne la quittai plus après cela, qu'elle ne fut hors du jardin. Cependant, pour ne perdre pas des moments si précieux, je lui parlai bas dès que je fus auprès d'elle. « Le malheureux Aronce Madame, lui dis-je, m'envoie vous demander s'il doit vivre ou mourir ?

— Vous lui direz, répliqua-t-elle avec une tristesse fort obligeante, que je ne veux pas qu'il meure, mais que je sois persuadée que s'il m'aime, il sera toujours malheureux et qu'il n'a enfin, plus rien à faire qu'à partir de Capoue le plutôt qu'il pourra. »

Je voulus après cela lui dire qu'elle avait tort de ne s'opposer pas plus fortement à Clélius, mais elle me répondit avec tant de sagesse et d'une manière si tendre pour mon ami, que je n'eus plus rien à faire qu'à l'admirer. Il est vrai que comme nous nous trouvâmes alors à la porte du jardin, il fallut que je la quittasse et qu'Horace la quittât aussi, de sorte que nous demeurâmes seuls ensemble. Comme il savait que j'étais l'ami le plus particulier d'Aronce, il ne s'en fallait guère qu'il ne me hâisse autant que lui, si bien que, comme il avait l'esprit fort irrité de ce que Clélie venait de lui dire, nous nous séparâmes assez froidement. Mais, en m'en retournant, je trouvai

que Clélius qui venait d'entrer dans ce jardin par une autre porte, venait de joindre Aronce à qui il disait si fortement qu'il fallait qu'il partît, qu'il ne lui donnait plus qu'un jour à demeurer à Capoue. Comme je savais que Clélius ne lui pouvait rien dire d'agréable, je ne fis pas grande difficulté de les interrompre, mais comme j'approchai d'eux, Aronce qui avait une envie étrange de savoir ce que Clélie m'avait dit, me le demanda des yeux, si bien que ne pouvant pas lui répondre favorablement, je lui fis un signe qui lui fit comprendre qu'il n'avait rien à espérer afin qu'il se déterminât tout d'un coup à être malheureux et qu'il ne se rendit pas davantage par une espérance incertaine et mal fondée. De sorte qu'il se trouva l'esprit en une étrange assiette, car il lui sembla alors qu'il eut été beaucoup moins misérable, si Clélie ne lui eut rien dit d'avantageux ce jour-là. Cependant je ne les eus pas plus tôt joints, que Clélius quitta Aronce et fut trouver Stenius ami d'Horace, qui l'attendait dans une autre allée. Je ne vous dis point, Madame, ce que me dit Aronce après que Clélius l'eut quitté, et après que je lui eus raconté ce que Clélie m'avait dit, car je vous donnerais encore de la compassion. Ce qui le désespérait était qu'il n'y avait rien à faire qu'à partir. S'il eut suivi les sentiments tumultueux de son cœur il ne fut pourtant parti de Capoue qu'après avoir tué Horace ! mais comme il ne l'eut pu faire sans offenser Clélius et Clélie tout à la fois, et sans se mettre en état de ne revoir jamais la personne qu'il aimait, cette considération retint sa fureur, plus que la justice même. Cependant, quoique la nuit approchât, Aronce ne pouvait se résoudre de sortir de ce jardin ; au contraire il m'engagea insensiblement en de si longues exagérations de son malheur, qu'il y avait déjà plus de demi-heure que ce jardin n'était plus éclairé que par la lumière de la Lune qui était fort claire ce soir-là, et qu'il ne savait pas qu'il fut nuit, tant son déplaisir l'occupait. Mais, à la fin, l'excès de sa propre douleur lui imposant silence et à moi aussi, parce que je ne trouvais rien à lui dire pour le consoler, nous fûmes quelque temps à nous promener sans parler en une petite allée qui est le long d'un petit bois assez touffu, qui est enfermé dans ce jardin, et il arriva même, qu'insensiblement, Aronce marchant plus vite que moi, s'en trouva séparé de douze ou quinze pas, sans que nous y prissions garde. Mais, comme Aronce marchait seul, il entendit de l'autre côté d'une palissade qui était entre lui et ce petit bois, deux hommes qui pensant être seuls en ce lieu-là, parlaient à demi bas ; un desquels haussant la voix et adressant la parole à l'autre : « Je sais bien, lui dit-il en langage romain, que ce que nous avons promis à Tarquin est injuste, mais puisqu'il est promis il le faut tenir ! car en quel lieu de la Terre, pourrions-nous trouver un asile, si après lui avoir assuré de lui porter la tête de Clélius, nous lui manquions de parole ! »

Vous pouvez juger Madame, quelle surprise fut celle d'Aronce d'entendre ce que disait cet inconnu ! Cependant, quoique Clélius vînt de lui dire la plus dure chose du monde, il ne le regarda point en cette occasion comme un homme qui le bannissait, qui l'éloignait de Clélie et qui le rendait très malheureux ! Il ne le considéra que comme le père de sa maîtresse à qui il devait toutes choses. Si bien que, prêtant attentivement l'oreille pour

entendre ce que ces inconnus diraient encore, il entendit que celui qui écoutait le premier qui avait parlé, lui répondit en ces termes : « Je sais bien sans doute, lui dit-il, que Tarquin est le plus violent homme du monde et que haïssant assez Clélius pour vouloir avoir sa tête, il haïrait fort ceux qui au lieu de la lui porter, l'avertiraient du désir qu'il a de le perdre ! Mais il me semble qu'en ne retournant pas à Rome, il serait aisé d'éviter sa fureur et la difficulté ne serait que de savoir si Clélius serait en état de nous pouvoir enrichir et si nous pourrions lui prouver ce que nous lui pourrions dire.

— Ha ! trop scrupuleux ami ! reprit brusquement celui à qui il parlait, à quoi vous amusez-vous ? Ne suffit-il pas que le Prince à qui nous sommes, nous ait commandé de le défaire d'un ennemi qu'il a, qu'il nous en ait promis une grande récompense, sans vouloir hasarder notre vie et notre fortune en nous découvrant à Clélius, qui fera comme s'il ne nous croyait point pour ne nous récompenser pas, et qui ne laissera pas de faire comme s'il nous croyait en prenant garde à lui et en nous empêchant de pouvoir exécuter notre dessein ? C'est pourquoi, sans nous amuser à chercher des inventions inutiles, voyons seulement si nos poignards sont assez bons pour exécuter, dès demain, le commandement de Tarquin !

— Ha ! lâches ! s'écria Aronce en allant du côté où était cet assassin par une ouverture de la palissade qui se trouva être assez près de lui, je vous empêcherai bien d'exécuter votre barbare dessein ! Vous ne poignarderez jamais Clélius que vous ne m'ayez ôté la vie ! »

Aronce prononça ces paroles si haut, que revenant de ma rêverie je fus droit à lui que je vis tenant un homme qui se débattait et qu'il y en avait un autre qui, tenant un poignard, lui disait que s'il ne quittait son compagnon, il le tuerait. Mais il n'en fut pas à la peine, car lui ayant inopinément saisi le bras et arrêté la main qui tenait le poignard dont il menaçait Aronce, je l'empêchai bien de pouvoir faire ce qu'il disait, pendant quoi, Aronce ayant arraché des mains de celui qu'il tenait, le poignard qu'il avait tiré lorsqu'il s'était jeté sur lui, il se vit en état d'être maître de sa vie. Mais, comme il jugeait qu'il était important à Clélius de découvrir tout ce qu'il savait, il ne voulut pas le tuer principalement voyant que je tenais le bras de l'autre, joint que, connaissant par ce qu'il avait entendu que celui que je tenais était le moins méchant, il crut qu'il serait aisé de savoir de lui tout ce qui pouvait servir à Clélius. Cependant, Aronce voyant que j'étais sans doute assez fort pour empêcher cet homme de se servir de son poignard, mais que je ne l'étais pas assez pour le lui arracher, menaça de le tuer et lui cria en même temps que s'il se rendait, il le récompenserait magnifiquement du bon dessein qu'il avait eu d'avertir Clélius. Pendant qu'il disait cela, cet autre qu'Aronce avait désarmé, prenant son temps, tira un second poignard qu'il avait, et pensa le lui mettre dans le cœur ! Toutefois comme Aronce le vit briller, parce qu'heureusement en le tirant, un rayon de la Lune donna dessus, il s'en prit garde, et parant le coup qu'il lui voulait porter avec l'autre poignard qu'il tenait, il ne marchanda plus la vie de ce traître ! Si bien que lui saisissant le bras droit de la main gauche, il lui donna deux coups de poignard qui le firent tomber à ses pieds à demi mort. Cependant,

celui à qui j'avais à faire se débattait toujours pour se dégager et je le tenais si fortement, qu'il n'en pouvait venir à bout ; mais, dès qu'il vit son compagnon tombé, il laissa aller son poignard que je pris, et implora la clémence d'Aronce, qu'il voyait qui s'intéressait tant en la vie de Clélius ! Pour l'obtenir plus tôt, il tira de lui-même le second poignard qu'il avait, et le jeta aux pieds d'Aronce : « De grâce Seigneur ! lui dit-il, puisque vous avez entendu ce que je disais à mon compagnon, ne me traitez pas comme lui.

— Je vous le promets, répliqua Aronce, mais il faut me découvrir tout ce que vous savez et tout ce qui peut assurer la vie de Clélius, que je veux défendre comme la mienne. »

Comme Aronce parlait ainsi, Clélius et cet ami d'Horace que je vous ai dit qui se promenait avec lui, arrivèrent en cet endroit ; si bien qu'ils furent fort surpris de nous trouver en cet état, de voir un homme à demi mort à nos pieds, d'en voir un autre qui semblait demander pardon, et de nous voir, Aronce et moi, avec chacun un poignard à la main ! Mais le père de Clélie le fut bien encore davantage, lorsque prenant la parole le premier : « Voyez Clélius, lui dis-je, voyez ce qu'Aronce vient de faire pour vous sauver la vie, et s'il mérite que vous lui donniez la mort ! » car j'avais bien compris par ce qu'Aronce avait dit, que c'était pour l'intérêt de Clélius qu'il avait attaqué ces deux hommes. Clélius étant donc alors fort étonné d'entendre ce que je lui disais, ne savait que me répondre, mais Aronce le tirant de cet étonnement, lui apprit en deux mots et sans exagération, ce qui lui venait d'arriver, de sorte que Clélius fut si sensiblement touché de voir qu'un moment après qu'il lui avait prononcé l'arrêt de son bannissement, il eut hasardé sa vie pour assurer la sienne, qu'il ne pût s'empêcher de lui témoigner l'admiration qu'il avait pour sa vertu. Si bien que, sans s'amuser à ne demander rien de ce qui le regardait : « Ha ! Aronce ! s'écria-t-il, votre générosité me charme ! Et Arricidie avait raison de dire que si vous n'étiez Romain, vous aviez le cœur d'un Romain ! C'est pourquoi, puisque je n'ai encore rien promis à Horace, il faut que Clélie dispose d'elle-même, sans que je m'en mêle ! »

Aronce, ravi de joie d'entendre parler Clélius en ces termes, lui en rendit grâce en peu de paroles, pendant que Stenius en murmurait tout bas ; mais après cela, Aronce lui disant que le lieu n'était pas propre à entretenir ces assassins, et quelques esclaves de Clélius qui cherchaient leur maître étant arrivés, ils donnèrent ordre de faire porter ce blessé chez un homme qui dépendait de moi, pour l'y faire panser, et, nous menâmes l'autre chez Clélius, qui voulut qu'Aronce et moi y allassions ; pour Stenius, il nous quitta à la porte et s'en alla avertir Horace que ses affaires n'étaient pas en si bon état qu'il pensait.

En arrivant chez Clélius, nous rencontrâmes Sulpicie et sa fille, qui furent étrangement surprises de nous voir et d'entendre que Clélius leur disait qu'il devait une seconde fois la vie à Aronce, et que c'était le plus généreux de tous les hommes ! De sorte que ces deux personnes croyant aisément ce que leur disait Clélius, reçurent Aronce avec une joie extrême. Cependant, comme il s'agissait de savoir le détail de la conjuration dont Aronce avait

empêché l'effet, on enferma ce conjurateur dans une chambre où nous allions l'interroger, lorsqu'Herminius arriva qui dit à Clélius qu'il avait un avis de grande importance à lui donner. Comme Clélius lui eut dit qu'il pouvait présentement lui dire tout ce qu'il savait devant Aronce et moi, il lui montra une lettre qu'il venait de recevoir de Rome, où, après plusieurs autres choses, il y avait à peu près ces paroles :

Le superbe Tarquin est toujours plus défiant, plus cruel, et plus vindicatif, car il n'a pas plutôt su que Clélius était revenu d'Afrique et qu'il était à Capoue, qu'il a cru qu'il se rapprochait de Rome pour faire quelque brigue contre lui, et un de mes amis particuliers m'a dit qu'il croit que le tyran à dessein de s'en défaire. Du moins assure-t-on que, depuis quelques jours, ceux qu'il a accoutumé d'employer à de funestes exécutions sont partis de Rome, ont pris la route de la Campanie ; si vous le pouvez, avertissez Clélius qu'il prenne garde à lui.

Après que Clélius eut lu tout haut ce fragment de lettre et qu'Herminius lui eut nommé celui qui l'écrivait et lui eut dit que c'était un homme tout à fait bien informé des choses et qu'il lui conseillait de ne sortir point qu'il ne fût accompagné : « Je vous suis bien obligé Herminius, lui dit-il, de l'avis que vous me donnez, mais je vous le serai encore infiniment, si vous m'aidez à louer Aronce, car enfin ! il a presque tué un de ceux dont votre ami vous parle et il ne tiendra qu'à vous que vous ne veniez entendre de la bouche de l'autre, la confession de son crime ».

Et en effet, après qu'on eut raconté en deux mots à Herminius ce qui s'était passé, nous entrâmes tous ensemble dans la chambre où était cet homme, de la bouche de qui nous voulions apprendre le détail de la cruauté de Tarquin. Mais, afin de lui faire dire avec plus d'ingénuité tout ce qu'il savait, Aronce lui confirma la promesse qu'il lui avait faite de récompenser magnifiquement le repentir qu'il avait eu, et effectivement, il parla avec une ingénuité fort grande ; il est vrai que ce qui l'y obligea encore fut qu'Herminius le reconnut pour l'avoir vu autrefois esclave de son père. De sorte que se faisant connaître à lui : « Quoi misérable, lui dit-il, as-tu appris le métier que tu fais dans la maison où tu as été élevé ?

— Non Seigneur, lui dit-il, mais en changeant de maître, j'ai changé de sentiments puisqu'il est vrai que tant que j'ai eu un maître vertueux, je n'ai jamais fait aucun crime et que dès que votre illustre père m'eut donné à un homme qui est devenu favori de Tarquin, je suis devenu ce que vous me voyez. Il est pourtant vrai, dit-il, que le souvenir du commencement de ma vie, m'a donné mille et mille remords et lorsque celui qui vient de me promettre récompense de mon repentir, entendit que je voulais persuader au complice de mon crime de ne le commettre point, je me souvenais de vous et je m'imaginai les reproches que vous me feriez, si vous saviez la vie que je menais.

— Puisque cela est, dit alors Herminius, parle donc ingénument ! »

Et en effet, cet homme dit à Clélius que Tarquin avait commandé à son compagnon et à lui, de ne retourner point à Rome sans lui porter sa tête et

il l'assura qu'ils avaient résolu de le tuer le lendemain dans ce même jardin où Aronce avait entendu leur conversation, car ils avaient su que c'était la coutume de Clélius d'y aller presque tous les soirs, et bien souvent seul. Cet homme ajouta pourtant que lorsqu'Aronce les avait entendus, il avait senti un remord étrange de l'action qu'il voulait faire, mais qu'après tout, comme son compagnon était le plus déterminé de tous les hommes, il était fort assuré qu'il ne l'eut pas persuadé et que le jour suivant, il eut exécuté le commandement de Tarquin quand même il eût dû l'exécuter seul. Ensuite, il témoigna un si grand repentir de son crime, et demanda tant de pardons de sa faute, que Clélius, sachant par Aronce, qu'effectivement il s'était opposé à l'intention de son compagnon, lui pardonna généreusement, et lui donna de quoi aller chercher la guerre hors de la puissance de Tarquin. Mais, pour le complice de son crime, il en usa d'une autre force, car il ne voulait point qu'on le pensât et, quand on l'eut pansé par force il déchira tous les bandages, ne voulut prendre aucune nourriture et quoi qu'on lui pût dire, il ne voulut jamais répondre à Aronce ni à Herminius, qui furent l'interroger pour voir s'il n'en savait point davantage que l'autre. Au contraire, il fit tout ce qu'il pût pour s'écraser la tête contre une muraille et il mourut enfin comme un enragé, à qui le regret de n'avoir pu exécuter le crime qu'il avait promis de commettre, et la vue d'une mort prochaine, ne donnaient que des pensées de fureur.

Cependant, Sulpicie ne perdant pas une occasion si favorable, dit tant de choses à Clélius, pour l'obliger à reconnaître la vertu d'Aronce, qu'il lui dit enfin qu'il était résolu de laisser Clélie maîtresse d'elle-même puisqu'il était vrai qu'il ne l'avait pas encore promise à Horace, et qu'il n'avait fait que lui donner lieu d'espérer de l'obtenir. Cependant, cet amant qui avait cru être heureux, ne sut pas plutôt par Stenius l'aventure du jardin, que craignant qu'elle ne fit changer les sentiments de Clélius, fut le chercher à l'heure même, mais, comme Clélius voulait avoir quelque temps pour résoudre ce qu'il lui devait dire et qu'il était vrai que, quelque tendresse, et quelque reconnaissance qu'il eut pour Aronce, il avait encore quelque peine à donner sa fille à un inconnu. Il évita avec adresse de voir Horace ce jour-là, qui se trouva être la veille du jour que Clélie célébrait celui de sa naissance. Car, encore qu'elle ne soit pas née à Rome, Clélius ne laissait pas de lui faire observer toutes les cérémonies romaines. C'est pourquoi comme le jour de sa naissance était le lendemain, il voulut que la fête en fût d'autant plus magnifique, qu'elle avait été précédée par un où il avait évité la mort. Il se trouvait même que ce jour était aussi éloigné qu'il le pouvait être, de tous ces jours malheureux si soigneusement remarqués par les Romains, de sorte que ne trouvant rien que d'heureux en cette favorable journée, Clélius voulut qu'elle fût célébrée solennellement. Clélie, de son côté, qui savait le changement de son père et qui avait parlé un moment à Aronce pour le remercier de lui avoir sauvé la vie, avait une joie extrême de pouvoir espérer qu'elle ne serait point femme d'Horace, et Sulpicie en était si aise, qu'elle ne pensa qu'à solenniser magnifiquement la fête de la naissance de sa fille.

Pour cet effet, comme c'était la coutume en ces occasions de faire un sacrifice innocent à ces divinités que les Romains appellent Génies et dont ils croient que chaque personne en a un qui lui est particulier, Clélius fit orner un autel de festons de verveine et de fleurs dans un temple où les Romains qui sont à Capoue, font toutes leurs cérémonies. Cependant, toutes les principales dames de la ville étant priées d'accompagner Clélie lorsqu'elle irait au temple, se rendirent chez elle, aussi parées qu'elles le pouvaient être. Pour Clélie, comme c'est la coutume à Rome tant aux hommes, qu'aux femmes, d'être habillé de blanc le jour de leur naissance, elle eut une robe blanche. Pour relever la simplicité de cet habillement, Sulpicie la para de ces pierreries que le hasard lui avait autrefois données lorsqu'après avoir fait naufrage, elle avait été sauvée par un fidèle esclave, et avait retrouvé Clélius à qui les dieux avaient donné Aronce, au lieu du fils qu'il avait perdu. De sorte que quoique l'habillement de Clélie n'eût rien de magnifique en lui-même, elle ne laissait pas d'être magnifiquement parée car, comme en ces occasions les dames ne sont pas coiffées comme à l'ordinaire, et qu'elles le sont presque comme le sont celles qui se marient, elle avait une partie de ses beaux cheveux pendants sur les épaules et négligemment frisés. Pour les autres, ils s'épanchaient par mille agréables boucles le long de ses joues, ou étaient rattachés sur le derrière de sa tête par une guirlande de pierreries, qui était la plus belle chose du monde. De plus, comme Clélie n'avait la gorge cachée que par une gaze plissée et fort délicate, on ne laissait pas de voir qu'elle l'avait belle et bien faite et qu'elle avait aussi un collier de diamants. Elle avait encore une ceinture de pierreries qui était d'un prix inestimable et les manches de sa robe qui étaient grandes et pendantes étaient rattachées sur ses épaules par des nœuds de diamants. Enfin, son habillement était si galant et si riche, qu'il n'y avait rien de plus beau à voir que Clélie en cet état, car, comme la joie est un fard innocent et admirable, elle avait le teint si merveilleux, les yeux si brillants, et l'air du visage si agréable et si charmant, que je puis assurer que je ne l'avais jamais vue si belle. Clélie étant donc telle que je viens de vous la dépeindre, fut à pied de chez elle au temple et elle y fut sans incommodité car les rues par où il fallait passer étaient belles, il faisait alors fort sec et le Soleil était caché. De plus, comme c'est la coutume que la personne qui célèbre le jour de sa naissance, doit offrir aux dieux une offrande innocente, Clélie tenait entre ses belles mains, une magnifique corbeille, dans quoi était ce qu'elle devait offrir, mais cette offrande était si couverte de fleurs d'oranger et de jasmin, qu'elle parfumait tous les lieux par où elle passait. Elle marchait seule ; son père et sa mère allaient après elle, toutes les dames de la ville la précédaient en marchant deux par deux, et tous les amis de Clélius le suivaient, parmi lesquels Aronce et Horace se trouvèrent au premier rang, comme vous pouvez penser. Mais Madame, comme la beauté de Clélie faisait un grand bruit à Capoue, que cette cérémonie était différente des nôtres et que la nouveauté excite fort la curiosité des peuples, il faut que vous sachiez qu'il y eut une aussi grande foule de monde dans les rues par où devait passer Clélie que si on eût dû voir entrer quelqu'un de nos capitaines en triomphe après

avoir gagné une grande bataille ! Mais ce qu'il y eut de remarquable, fut que Clélie voyant cette multitude de gens de toutes conditions qui étaient aux fenêtres, aux portes, et dans les rues, seulement pour la voir, et entendant toutes les acclamations qu'on lui donnait, en eut une modestie qui l'embellit encore, car rougissant de ses propres louanges, elle en eut le teint plus éclatant, les yeux plus vifs et plus doux tout ensemble. Aussi Aronce et Horace, la trouvèrent-ils si belle ce jour-là, que leur amour augmentant pour elle, leur haine augmenta aussi entre eux. Ils ne se dirent pourtant rien pendant cette cérémonie car comme Horace n'avait pas encore perdu tout à fait l'espérance parce que Clélius ne lui avait pas parlé en particulier et qu'Aronce ne voulait pas détruire la sienne ; ils songèrent tous deux à n'irriter pas Clélius, par un nouveau démêlé et tous rivaux qu'ils étaient, ils assistèrent à cette cérémonie comme s'ils eussent été amis. Il est vrai qu'il ne faut pas trouver si étrange qu'ils pussent être maîtres de leurs sentiments en cette rencontre, car l'admiration qu'ils avaient pour Clélie, suspendait sans doute une partie de l'aigreur qu'ils avaient alors l'un pour l'autre. Enfin, Clélie fut au temple offrir aux dieux l'offrande qu'elle portait qu'elle mit de si bonne grâce sur cet autel orné de festons de verveine et de fleurs, qu'elle semblait bien plutôt être la déesse à qui l'on devait sacrifier, que celle qui était le sacrifice ! Je ne m'arrêterai point Madame, à vous dire les cérémonies qui se firent en cette occasion car ce n'est pas pour cela que je vous raconte cette fête, mais je vous dirai que parmi ce grand nombre de personnes qui regardaient et admiraient Clélie, je pris garde qu'un homme et une femme, qui avaient l'air d'être des gens de qualité, la virent fortuitement comme elle sortait de chez elle, et je pris garde aussi, car j'étais alors auprès d'eux, qu'ils la regardèrent avec une attention extraordinaire, qu'ils parlèrent bas ensemble, que lorsqu'ils virent Aronce, ils témoignèrent avoir quelque admiration et qu'ils les suivirent comme s'ils eussent été de la fête. Le hasard fit même que je les vis encore dans le temple, fort attentifs à regarder tantôt Clélie et tantôt Aronce. Je pris encore garde, que cette dame que je ne connaissais point et qui avait fort bonne mine pour une personne de son âge, passa entre plusieurs autres, pour s'aller placer fort près de Clélie quand elle fut à genoux ; mais ce qui m'étonna, fut de voir qu'il me sembla qu'elle regardait bien plus attentivement les pierreries que Clélie portait, que Clélie elle-même, car elle ne songeait, à ce qui me paraissait, qu'à lui bien voir le derrière de la tête, où était la guirlande de diamants qu'elle y avait, et non pas à admirer la beauté de son visage. Néanmoins, pensant alors que c'était une curiosité assez ordinaire aux dames de penser autant à regarder la parure que celles qui sont parées, je détournai mes regards ailleurs et je regardais Fenice qui, après Clélie, était sans doute la plus belle de toute la troupe. Mais enfin, comme Clélie eut achevé les prières et qu'elle commença de marcher pour s'en retourner au même ordre qu'elle était venue, cet homme et cette dame que je ne connaissais point et qui avaient tant regardé et Clélie et Aronce, s'approchèrent de moi et me demandèrent civilement qui était cette belle fille qu'ils voyaient, et qui était Aronce qu'ils me montrèrent de la main, car ils ne savaient pas son nom.

« Pour cette admirable personne, leur dis-je, elle s'appelle Clélie et elle est fille d'un illustre Romain exilé ; mais pour celui que vous me montrez, tout ce que je vous en puis dire, c'est qu'il est le plus honnête homme du monde, qu'il s'appelle Aronce, qu'il ne sait pas lui-même qui il est !

— Quoi ? ! s'écria cette dame en changeant de couleur, celui que vous nommez Aronce ne sait point qui sont ses parents ?

— Il n'a garde de le savoir, lui dis-je, puisque le père de Clélie le trouva flottant dans un berceau, après avoir fait naufrage lui-même ; qu'il lui sauva la vie sans avoir pu savoir depuis à qui appartient cet enfant, qu'il a nourri aussi soigneusement que s'il eût été le sien.

— Eh ! de grâce ! ajouta cet étranger qui était avec cette dame, dites-nous sur quelle mer et en quel lieu cet enfant fut trouvé dans un berceau ?

— Ce fut assez près de Syracuse, répliquai-je, si ma mémoire ne me trompe ». À ces mots, ces deux personnes se regardèrent, avec beaucoup de marques d'étonnement et de joie sur le visage ; ensuite de quoi, ils me demandèrent si je ne savais point d'où Clélie avait eu les pierreries dont elle était parée, de sorte que leur disant que le même naufrage qui avait ôté un fils à Clélius et lui avait donné Aronce, lui avait aussi donné ces pierreries, « Il n'en faut plus douter ! dit cette dame à demi bas à celui qui était avec elle, Aronce est assurément celui que nous pensons.

— Quoi ? lui dis-je transporté de joie, vous sauriez quelle est la naissance d'Aronce ? Eh ! de grâce, ajoutai-je en les regardant tous deux, si cela est, apprenez-la au plus cher de ses amis, car comme je ne puis douter qu'elle ne soit digne de son grand cœur, je ne fais point de difficulté de vous demander à la savoir.

— Ce que vous demandez, reprit cet étranger, est d'une si grande conséquence, qu'Aronce le doit savoir avant que nul autre ne le sache ! Mais afin de n'agir pas légèrement, dites-nous je vous prie, tout ce que vous savez de la manière dont il fut sauvé. »

Si bien que comme je l'avais entendu raconter plusieurs fois par Clélius, je lui marquai le jour de ce naufrage, je lui dis l'endroit où il était arrivé, je lui dépeignis le berceau dans quoi Aronce avait été trouvé car Clélius me l'avait montré lorsqu'on l'avait retrouvé dans ce vaisseau de corsaires. Je lui parlai aussi de cette cassette pleine de pierreries qui était alors venue en la puissance de Clélius et je lui dis enfin tout ce que je savais de cette aventure, ajoutant ensuite beaucoup de louanges d'Aronce qui, leur faisant connaître que j'étais effectivement son ami particulier, l'obligèrent à parler plus librement devant moi. De sorte que prenant la parole : « Ha ! Marcia ! dit-il à cette dame qui comme vous le savez est sa femme, je ne doute plus du tout qu'Aronce ne soit l'enfant que nous perdîmes ! Le jour de son naufrage se rapporte à celui où nous pensâmes périr, l'endroit où il arriva est égal, le berceau où Aronce fut trouvé est semblable, les pierreries que nous avons vues à Clélie sont celles que nous avons eues en notre puissance et, ce qui est encore plus fort tout ce que je viens de vous dire, c'est qu'Aronce ressemble si prodigieusement au père de l'enfant que nous perdîmes, que je conclus de nécessité qu'il faut qu'il soit son fils ! »

J'avoue Madame, que le discours de cet homme qui est le même Nicius qui est présentement dans ce château, m'embarrassa fort ! Car au commencement qu'il parla à Marcia et qu'il lui dit qu'Aronce était assurément l'enfant qu'ils avaient perdu, je crus qu'il était leur fils mais, quand il vint à dire qu'il ressemblait prodigieusement à son père, je ne le pensais plus car je m'aperçus bien qu'il ne ressemblait point du tout à celui qui parlait. De sorte que mourant d'envie d'être éclairci de ce que je voulais savoir, je pressai encore et Nicius et Marcia, de me dire qui était Aronce, mais ils me répondirent que lui seul devait être maître de son secret, qu'ils me conjuraient de les faire parler à lui. Si bien que sans différer davantage, je sus le lieu où ils étaient logés et je leur promis de leur mener Aronce devant que le jour se passât. Et en effet, je fus diligemment chez Clélius rejoindre toute cette belle troupe que j'avais quittée car la coutume est, à Rome, que le jour qu'on célèbre la fête de sa naissance, on fait un festin à tous ceux qui ont été conviés pour accompagner celui pour qui elle le fait. Si bien que trouvant toutes les tables mises et toute la compagnie prête de s'y mettre, je crus d'abord que je devais attendre l'issue du repas pour dire à Aronce ce que je savais. Mais après tout, ce grand secret me sembla si difficile à garder que je ne pus m'y résoudre, de sorte que tirant adroitement Aronce à part : « Croirez-vous bien, lui dis-je, que le jour de la naissance de Clélie est destiné à vous apprendre la vôtre, et que devant qu'il soit nuit, vous saurez qui vous êtes ?

— Non Célère me dit-il, je ne le croirai pas car par quelle étrange aventure le pourrais-je savoir ? »

Comme je vis qu'il ne me croyait point, je lui parlai plus sérieusement et je lui racontai en peu de mots ce qui m'était arrivé ; si bien que ne doutant plus de ce que je lui disais, je vis sur son visage des mouvements bien différents : d'abord j'y vis de la joie, un moment après j'y remarquai de l'inquiétude et de la crainte et un moment ensuite, j'y aperçus l'impatience de savoir ce qu'il craignait pour tant d'apprendre. Néanmoins, son grand cœur le rassurant, et, ce que je lui disais de ces pierreries lui donnant quelque certitude qu'il fallait que sa naissance fût illustre, il se remit et fit si bien que comme il n'eut pu sortir alors sans causer un grand désordre, il se résolut d'attendre la fin du repas pour contenter sa curiosité. Et en effet, la chose s'exécuta comme il l'avait résolue ; dès que les tables furent desservies, Aronce et moi nous déroboâmes de la compagnie et fûmes trouver Nicius et Marcia qui nous attendaient avec une impatience qui ne pouvait être égale que par celle d'Aronce. Il s'arrêta pourtant deux ou trois fois en allant les trouver, car encore qu'il crût qu'il n'apprendrait rien qui le dût fâcher, l'amour qu'il avait pour Clélie, faisait qu'il appréhendait que ses parents ne le trouvassent pas être digne d'elle, mais à la fin, étant arrivés au logis où Nicius et Marcia étaient, ils vinrent au-devant de nous avec une démonstration de joie la plus grande du monde, car plus ils regardaient Aronce plus ils voyaient qu'il ressemblait au Roi Porsenna. Mais, ce qui redoubla encore leur satisfaction, fut que lorsqu'il commença de parler, ils trouvèrent qu'il avait le ton de la voix tout semblable à celui de la Reine Galerite sa mère !

Si bien qu'ils ne doutèrent plus, après tant de choses, qu'il ne fut effectivement ce même enfant qu'on leur avait confié, et qu'ils avaient perdu par un naufrage. Cependant, Aronce ne les vit pas plutôt que prenant la parole : « Après ce que le plus cher de mes amis m'a appris, leur dit-il en les abordant, je ne sais ce que je vous dois dire, parce que je ne sais qui je suis et je ne sais même si je dois souhaiter de le savoir. Néanmoins, comme l'incertitude où j'ai vécu est la plus cruelle chose du monde, dites-moi, de grâce, qui je suis, quand même vous me devriez apprendre que mon cœur serait plus grand que ma naissance ! Et ne craignez pas, s'il vous, plaît de révéler ce secret en la présence de celui à qui vous avez parlé de moi, car tous mes secrets sont les siens, et vous ne me pourriez rien dire en particulier de ce qui me regarde, que je ne lui dise un moment après.

— Puisque cela est, dit alors Nicius, j'ai encore deux grâces à vous demander avant que de vous rien dire : la première, que vous me permettiez de vous regarder la main gauche et la seconde, que l'on fasse voir à Marcia deux nœuds de diamants que nous avons vus à cette belle fille, qui est cause de votre reconnaissance, puisque, si elle n'eût pas été parée des pierreries qui nous ont donné la curiosité de regarder plus attentivement cette cérémonie, nous ne vous eussions peut-être jamais vu ! Enfin, si vous êtes celui que je souhaite que vous soyez, vous devez avoir à la main gauche une petite marque noire, semblable à une que votre mère a sur le visage et qui lui sied admirablement bien, et si les pierreries que nous avons vues sont celles que nous pensons, il doit y avoir deux portraits dans les deux nœuds de diamants, que je vous prie de faire voir à ma femme.

— Pour la marque dont vous parlez, reprit Aronce en lui tendant la main, vous la pouvez voir telle que vous dites qu'elle doit être, mais, pour les deux nœuds de diamants que vous voulez qu'on vous montre, je les ai maniés quelquefois et je ne me suis pourtant point aperçu qu'ils s'ouvrent, ni qu'il peut y avoir de portraits dedans.

— Si ce sont ceux que je pense, répliqua Martia, vous aurez pu les manier cent fois sans vous apercevoir qu'ils se puissent ouvrir ! Mais enfin, ajouta-t-elle, ce que je dis n'est pas si nécessaire à savoir, et après avoir su précisément le jour de votre naufrage, après qu'on m'a eu dit comment est le berceau dans quoi on vous trouva, après vous avoir vu, après vous avoir entendu parler, après avoir trouvé en votre main la marque qui y doit être et avoir vu les pierreries de Clélie il ne faut point douter que vous ne soyez fils du Roi Porsenna et de la Reine Galerite, et que vous ne soyez celui qui nous a coûté tant de larmes, à Nicius et à moi !

— Oui Seigneur, ajouta Nicius, vous êtes assurément l'enfant d'un grand Prince, et d'une grande Princesse et veuillent les dieux que vous soyez plus heureux qu'ils ne sont. »

Aronce entendant parler Nicius et Marcia de cette sorte en fut si surpris, que l'étonnement qu'il en eut paru dans ses yeux, mais il y parut pourtant sans causer un emportement de joie excessive dans son cœur et l'on peut dire que jamais personne n'a donné une plus illustre marque de modération ! En effet, le premier mouvement qui lui vint dans l'esprit, fut de me

donner une nouvelle marque d'amitié car il est vrai que dès qu'il eut entendu ce que Nicius lui dit de sa naissance, il me regarda tout à fait obligeamment et me fit entendre presque sans parler, qu'il était bien aise de se voir en état de reconnaître mon affection par des offices effectifs. Cependant, il redit à Nicius tout ce que je lui avais déjà dit et Nicius et Marcia lui apprirent tout ce que je vous ai raconté au commencement de cette histoire, c'est-à-dire, la guerre de feu le Roi de Clusium avec Mézence prince de Pérouse, la prison de Porsenna, son amour pour Galerite, par quels moyens il avait été délivré, son mariage, la mort de Nicetale, la seconde prison de Porsenna et celle de Galerite, sa naissance, la manière dont on l'avait tiré de l'île des Saules pour le remettre entre leurs mains, leur fuite, leur embarquement, leur naufrage et la résolution qu'ils avaient prise de s'en aller à Syracuse, et de ne mander point alors aux amis de Porsenna, que l'enfant qu'on leur avait confié avait péri, tant parce qu'ils ne savaient pas positivement qu'il fut mort, que parce qu'ils n'osaient le dire, pensant que cela abattrait le cœur des amis de Porsenna et de Galerite. « Mais comment est-il possible, dis-je alors à Nicius et à Marcia, que les amis de Porsenna et de Galerite, n'aient point trouvé étrange que cet enfant ne parût point depuis un si long temps ? Comment a-t-on pu cacher depuis tant d'années que vous ne saviez où il était ?

— La chose a été assez aisée, répliqua Nicius, car il faut que vous sachiez qu'ayant, durant un an, caché fort soigneusement la perte de ce jeune prince, les amis de Porsenna faisant une ligue secrète, résolurent qu'il fallait qu'ils eussent cet enfant entre les mains, pour tâcher d'émouvoir le peuple, de sorte qu'il y en eut un d'entre eux, qui sachant où nous étions, y vint ; si bien qu'il fallut alors nécessairement lui avouer notre naufrage. Mais, comme il est assez naturel de se flatter et de diminuer même autant qu'on peut le malheur des autres, nous dîmes à cet ami de Porsenna, que cet enfant se retrouverait peut-être un jour car il y avait eu tant de gens qui avaient échappé à ce naufrage, qu'il pourrait être que cet enfant en serait échappé, comme les autres. « quoi qu'il en soit, dit celui à qui nous parlions, il ne faut pas publier sa mort ! quand il n'y aurait autre raison que celle de ne donner pas cette joie-là aux ennemis de Porsenna, et cette douleur à ses amis. » De sorte que nous conformant à la volonté de celui qui nous parlait, nous ne publiâmes pas la chose. Depuis cela, on a même toujours dit que le fils de Porsenna n'était point mort et pour tâcher d'irriter les peuples, on a fait courir le bruit que Mézence l'avait fait enlever, et qu'il le tenait prisonnier aussi bien que son père. Cependant, comme nous n'avons osé retourner en notre pays à cause du Prince de Pérouse, nous avons toujours demeuré à Syracuse ; mais, comme Marcia a eu une maladie très longue et très grande dont elle a beaucoup de peine à revenir, on lui a ordonné de quitter la Sicile pour quelque temps et de choisir un air plus sain ; si bien que n'imaginant point de lieu plus agréable que Capoue, nous y sommes venus, et nous y sommes sans doute venus conduits par les dieux pour vous y retrouver puisqu'en l'état où sont les choses, votre présence est tout à fait nécessaire pour sauver la vie du Roi votre père car Mézence est

plus irrité que jamais. Bianor a toujours de l'amour et de l'ambition, la Princesse de Pérouse sa sœur, le sert toujours autant qu'elle peut et Mézence, désespérant d'avoir d'autres enfants que Galerite, semble être résolu de faire mourir Porsenna, afin de forcer cette princesse à se remarier avec Bianor ! Car encore qu'elle soit votre mère, elle n'a pourtant que trente-six ans, et est encore, à ce que l'on dit, une des plus belles personnes du Monde ». Vous pouvez juger Madame, avec quelle attention Aronce écoutait ce que lui disait Nicius et combien de sentiments différents agitaient son cœur ! Il était bien aise de savoir qu'il était fils de Roi et bien affligé d'apprendre le pitoyable état où était le Prince à qui il devait la vie et la certitude de n'être pas Romain lui donnait quelque inquiétude à cause de Clélius ; la pensée qu'il ne pouvait plus épouser Clélie sans faire une chose contre l'exacte prudence, lui donnait du déplaisir et son âme était étrangement agitée. Mais après tout, la joie était la plus forte ! Cependant, comme il ne fallait plus que voir ces deux nœuds de diamants qu'avait Clélie pour acheter la reconnaissance entière du fils de Porsenna quoique cela ne fût pas nécessaire, Aronce, après avoir dit mille choses obligeantes à Nicius et à Marcia, et après leur avoir raconté les obligations qu'il avait à Clélius et une partie de ce qui lui était arrivé, à la réserve de son amour pour Clélie, les quitta, pour retourner chez Clélius. En y retournant, nous rencontrâmes Herminius qui en venait et qui nous dit qu'on avait trouvé fort étrange que nous fussions sortis si brusquement, ajoutant qu'une partie de la compagnie n'y était déjà plus. En effet, quand nous rentrâmes chez Clélie, il n'y avait plus que quatre ou cinq de ses amies avec elle qui se promenaient alors dans un jardin qui est chez son père, car encore que nous fussions allés de bonne heure au logis de Nicius, il était pourtant assez tard pour se pouvoir promener sans incommodité. De sorte que Clélie ne vit pas plutôt Aronce, qu'elle se mit à lui faire la guerre de l'avoir abandonnée le jour qu'elle célébrait la fête de sa naissance. « Quand vous saurez ce qui m'y a obligé, lui dit-il, je m'assure que vous n'en murmurerez pas !

— Il pourra être, lui répliqua-t-elle, que je ne vous en accuserai point, mais vous ne sauriez faire que je ne m'en plaigne point !

— Ce que vous dites m'est si glorieux, reprit-il, que quand je n'aurais rien gagné en vous quittant, je devrais être consolé de vous avoir quittée. Mais enfin Madame, lui dit-il en la séparant adroitement de cinq ou six pas de la compagnie, il faut que je vous dise ce qui m'a obligé à vous quitter et que vous sachiez que je ne l'ai fait que pour cesser d'être cet inconnu Aronce sans nom, et sans patrie et qui quelquefois été si maltraité de Clélius, par cette seule raison.

— Quoi Aronce, reprit-elle en rougissant, vous savez qui vous êtes ?

— Oui Madame, lui dit-il, je le sais et je le sais avec quelque joie, quoique je ne sois pas Romain, parce que comme fils du plus grand Roi de toute l'Étrurie, je puis prétendre avec plus de hardiesse à la possession de la plus parfaite personne du Monde. Souffrez donc, je vous en conjure, qu'aujourd'hui que je sais que je suis fils du Roi de Clusium que Mézence tient prisonnier, je vous offre mon cœur une seconde fois et que je vous as-

sure que quand je serais paisible possesseur d'un état que mon aïeul a presque entièrement usurpé, je mettrais ma couronne à vos pieds et que sans quitter les chaînes que vous me faites porter, je publierais hardiment qu'il me serait plus glorieux d'être votre esclave, que d'être roi de plusieurs royaumes. Cependant, ajouta-t-il, comme ce que je vous dis vous doit surprendre et que je m'aperçois bien qu'il vous surprend, je ne veux pas que vous en sachiez le détail par moi et je veux que Célère vous l'apprenne durant que j'irai chercher Clélius afin de lui apprendre mon aventure, et de le conjurer de souffrir que les nœuds de diamants que vous portez, soient vus par ceux qui m'ont appris ma naissance, et pour le conjurer aussi de me préférer à Horace. »

Clélie était si surprise d'entendre ce que lui disait Aronce, qu'elle ne savait que lui répondre : ce n'est pas qu'elle le soupçonnât de n'être pas véritable, mais la chose était si surprenante, qu'elle ne savait comment imaginer qu'elle fut possible quoiqu'elle n'en voulut pas douter. Elle lui répondit pourtant comme une personne infiniment prudente car sans lui donner lieu de penser qu'elle pût douter de ce qu'il lui disait elle lui donna pourtant sujet de lui faire savoir toutes les particularités de son aventure, si bien qu'Aronce s'en allant chercher Clélius qui était dans sa maison, je demeurai dans ce jardin, et durant que les amies de Clélie s'entretenaient entre elles ou avec Sulpicie qui y vint alors, je lui contai en peu de paroles tout ce que Nicius et Marcia avaient dit à Aronce et je lui donnai une joie très sensible, de savoir que son amant était d'une naissance si illustre. Je vis pourtant dans ses yeux, qu'elle craignait que cette grandeur ne fût un obstacle à son bonheur mais elle ne me le dit pas. Cependant, Aronce sut où était Clélius et lui disant qu'il avait quelque chose d'important à lui communiquer, il entra dans son cabinet où il lui dit tout ce qu'il avait su. Il le lui dit avec le même respect qu'il avait accoutumé d'avoir pour lui, lorsqu'il ne savait point sa naissance. Ensuite de quoi, Clélius consentant à ce qu'il souhaitait, je retournai quérir Nicius et Marcia, de la bouche de qui le père de Clélie apprit tout ce qu'ils nous avaient appris et pour confirmer ce qu'ils disaient, ces deux nœuds de diamants qu'ils avaient demandé à voir leur ayant été montrés, ils les ouvrirent. Il se trouva qu'il y avait un portrait d'une très belle personne dans un et le portrait d'un homme admirablement beau dans l'autre et qui ressemblait si fort à Aronce, qu'on eut pu prendre cette peinture pour avoir été faite pour lui. De sorte que Nicius voyant l'étonnement où nous étions, nous apprit que le portrait qui ressemblait à Aronce, était celui du Roi son père, et que la peinture de cette belle femme était celle de la Reine sa mère. Il nous dit ensuite que ces deux portraits avaient été faits un peu après que Porsenna fut hors de sa première prison, que depuis son mariage, ils étaient demeurés entre les mains de Galerite et que cette princesse ayant voulu donner toutes ses pierreries à son fils, n'avait pas songé dans le trouble où elle était alors, d'ôter ces deux portraits de ces deux nœuds de diamants qui étaient faits avec un tel artifice qu'on ne s'apercevait point qu'ils s'ouvraient, à moins de savoir le secret pour les ouvrir. De sorte Madame, que Clélius qui savait le long temps qu'il y avait

que ces pierreries étaient en sa puissance, qui voyait cette ressemblance d'Aronce avec un de ces portraits, qui apprenait par Nicius, et par Marcia les circonstances de son naufrage tout à fait particulières, qui voyait une petite marque à une main d'Aronce, telle que Nicius disait que la Reine sa mère en avait une au visage, et telle que la devait avoir l'enfant qu'il avait perdu, ne pouvait pas douter de ce que disaient et Nicius et Marcia, qui avaient tellement la mine et le procédé de gens de qualité et de vertu, qu'il n'y avait pas moyen de mettre en doute ce qu'ils assuraient être vrai, ce qui le paraissait être par cent conjectures indubitables. De sorte que Clélius regardant alors Aronce comme le fils d'un grand Roi, voulut avoir plus de civilité pour lui qu'à l'ordinaire mais Aronce s'y opposa, et lui dit avec beaucoup de générosité, que la naissance ne changeant rien aux obligations qu'il lui avait, ne changerait rien aussi en son cœur, et ne devait rien changer entre eux. Ensuite de quoi Nicius et Marcia dirent qu'il n'était pas temps de faire connaître Aronce pour ce qu'il était, et qu'il fallait en faire un grand secret durant quelque temps, mais que le principal était de songer à sauver la vie du Roi son père, et a empêché que Mézence, qui comme je vous l'ai déjà dit voulait forcer sa fille à se marier une seconde fois, ne l'y contraignit, ajoutant qu'il fallait qu'ils allassent diligemment avertir les amis de Porsenna et de Galerite, que le Prince leur fils était vivant, et qu'il fallait qu'il les suivît bientôt après, afin d'aviser avec eux ce qu'il était à propos de faire, Nicius exagérant alors avec tant d'éloquence le danger où était le Roi de Clusium, que Clélius se joignit à lui pour persuader Aronce d'aller promptement à Pérouse. Cependant, comme il avait une passion dans l'âme qui ne s'accordait pas avec ce voyage, quoiqu'il eût résolu de le faire, et quoiqu'il dise qu'il le ferait, il était aisé de voir qu'il avait quelque chose dans le cœur qu'il ne disait pas. Mais enfin Madame, sans m'amuser à des choses peu nécessaires, je vous dirai que Sulpicie fut appelée à cette confidence, que Clélius et elle forcèrent Nicius et Marcia à quitter leur logis et à logger chez eux où ils ne furent pourtant que deux jours, car ils avaient tant d'impatience d'aller porter l'agréable nouvelle qu'ils savaient aux amis de Porsenna et de Galerite, qu'ils n'y voulurent pas tarder davantage. Mais, en s'en allant, ils convinrent avec Aronce du lieu où il aurait de leurs nouvelles quand il serait à Pérouse. Je ne vous dis point Madame, quelles furent les conversations d'Aronce et de Clélie durant ces deux jours, car il vous est aisé de vous imaginer qu'elles furent assez douces. Mais lorsque Nicius et Marcia furent partis et qu'Aronce vit que l'Honneur et la Nature voulaient qu'il partît, il sentit dans son cœur ce qu'on ne saurait comprendre, et il me dit enfin après une très longue agitation d'esprit, que si Clélius ne lui donnait Clélie, il ne partirait point qu'il n'eut forcé Horace à sortir de Capoue aussi bien que lui. « Ce n'est pas que je ne sache bien, me dit-il, que ce n'est pas suivre la droite raison que de songer à épouser Clélie, aujourd'hui que je sais que je suis fils d'un Prince à qui je dois ce respect-là, de ne me marier pas sans sa permission. Mais, Célère, c'est Aronce qui est amoureux de Clélie ! C'est Aronce qui souhaite ardemment sa possession, c'est Aronce qui ne peut souffrir que son rival la possède et ce n'est pas le fils du Roi de Clu-

sium qui a tous ces divers sentiments ! Je ne passerai pour tel, que lorsque je lui aurai sauvé la vie et si ce bonheur m'arrive il lui sera aisé de me pardonner d'avoir eu une passion dans l'âme qui ne lui est pas inconnue et d'avoir aimé plus que tout le reste du Monde, la plus aimable personne de la Terre. Ainsi, il faut que je voie si Clélius est encore dans la résolution de laisser Clélie dans la liberté de disposer d'elle-même, car si cela est, j'ose espérer qu'elle ne me préférera pas Horace, et que je ne partirai pour aller à Pérouse, qu'après que j'aurai rendu mon rival malheureux ».

Mais Madame, pendant qu'Aronce raisonnait ainsi, Horace qui voyait ce grand changement en sa Fortune depuis que Clélius devait la vie à Aronce, fut trouver cet illustre Romain, pour lui demander quand il voulait changer l'espérance qu'il lui avait donnée de lui donner Clélie, en un bien plus effectif. Mais, comme Horace a le cœur sensible et fier et qu'il était presque assuré qu'il demandait une chose qu'il n'obtiendrait pas, il parla à Clélius d'une manière qui l'irrita, de sorte que voyant la différence qu'il y avait entre le procédé d'Aronce et celui d'Horace, cela fut cause qu'il répondit encore moins favorablement à ce dernier. « Je sais bien, lui dit Clélius, après que cet amant lui eut exagéré toutes ses raisons assez brusquement, que je vous ai donné sujet d'espérer que je vous donnerais ma fille, mais je sais bien aussi que je ne vous l'ai pas promise, de sorte que le moins que je puisse faire après la dernière obligation que j'ai à votre rival, c'est de ne forcer plus Clélie à vous épouser et de lui laisser la liberté de choisir entre Aronce et vous, et de cesser enfin d'être injuste envers elle, pour vous être trop favorable.

— Je pensais, répliqua fièrement Horace, qu'encore qu'il y ait longtemps que vous soyez parti de Rome, vous n'eussiez pourtant pas oublié que les Romains n'ont pas accoutumé de donner leurs filles à leurs esclaves et qu'ainsi Aronce ne pouvait jamais rien prétendre à Clélie de votre consentement.

— Ha ! Horace ! interrompit Clélius, Aronce n'est pas un esclave et vous et moi serions encore les esclaves d'un corsaire s'il ne nous eut pas délivrés par sa valeur.

— Vous êtes aujourd'hui bien reconnaissant, reprit-il froidement.

— Vous êtes aujourd'hui bien ingrat, répliqua Clélius, et je ne puis comprendre qui vous oblige à reconnaître si mal les obligations que vous m'avez, d'avoir si maltraité Aronce, seulement pour l'amour de vous.

— Vous le traitez si bien présentement reprit-il, que j'aurais mauvaise grâce de songer à vous remercier, dans un temps où vous ne songez plus qu'à le rendre heureux, et qu'à me rendre misérable. Mais Clélius, la Fortune me vengera peut-être de votre injustice et vous saurez quelques-uns de ces matins, que vous aurez donné Clélie au fils de quelque ennemi de Rome, et peut-être même à quelque misérable étranger sans naissance et sans vertu.

— Encore une fois, Horace ! reprit Clélius, ne parlez point d'Aronce comme vous en parlez, si vous ne voulez que je vous dise que vous n'avez pas le cœur d'un Romain. »

Je n'aurais jamais fini Madame, si je vous redisais tout ce que se dirent ces deux hommes et il suffit que vous sachiez qu'ils se séparèrent très mal satisfaits l'un de l'autre, et que cette conversation acheva de faire résoudre Clélius à ne donner jamais sa fille à Horace, quand il ne la donnerait point à Aronce. Comme, en effet, il ne croyait pas trop alors qu'Aronce la dût épouser, quoiqu'il eût parlé à Horace comme s'il l'eut cru. Mais il changea bientôt de sentiments, car, après qu'Aronce eût eu une conversation avec Sulpicie, et qu'il en eut eu une avec Clélie infiniment tendre et passionnée, il fut trouver Clélius pour le conjurer de lui vouloir donner sa fille, et de vouloir la lui faire épouser devant qu'il partît, et il lui parlât en présence de sa femme. D'abord Clélius lui dit qu'il portait la générosité trop loin et qu'encore qu'il eût résolu de lui donner Clélie, dès qu'il lui avait eu sauvé la vie la dernière fois, il croyait être obligé, aujourd'hui qu'il le connaissait pour être fils de Roi, de ne la lui donner pas.

— Ce n'est pas, lui dit-il, que Clélie ne soit d'un sang assez illustre pour entrer dans l'alliance de tous les Princes du Monde, mais puisque vous avez un père, je ne dois pas vous donner ma fille sans son consentement.

— Il faut donc que vous me permettiez de tuer Horace, répliqua Aronce avec précipitation car je vous déclare que je ne puis partir sans cela, si vous ne me la donnez pas. C'est pourquoi si vous ne voulez point que je trempe mes mains dans le sang d'un homme qui a été mon ami devant qu'il fût mon rival, et que je renonce à tous les sentiments de la Nature et de l'Honneur, accordez-moi Clélie, je vous en conjure ! Si vous ne le faites, je serai criminel envers toute la Terre, je serai indigne de la naissance dont je suis et je le serai aussi des bontés que vous avez eues pour moi, et de celles que vous avez encore. Horace aura raison de me haïr et Clélie même, aura peut-être sujet de me mépriser ! Ayez donc pitié d'un malheureux amant, qui sent que sa vertu l'abandonnera si on ne satisfait pas son amour et, pensez, après ce que Nicius vous a raconté de la vie du Roi mon père, que puisqu'il ne crût pas faire rien indigne de lui de s'engager à épouser Galerite lorsqu'il était prisonnier du Prince de Pérouse qui était ennemi du Roi de Clusium, pensez, dis-je, que si je suis assez heureux pour le délivrer, il me pardonnera aisément d'avoir épousé une fille qui possédait mon cœur devant que je susse que j'étais son fils. »

Enfin Madame, sans tarder davantage à vous apprendre le bonheur d'Aronce, Clélius, qui avait l'esprit irrité contre Horace, se résolut à le rendre heureux. Il est vrai que Sulpicie qui avait une joie extrême de voir les choses en cet état fut celle qui les acheva, car elle dit adroitement à Clélius que si Aronce épousait leur fille, ce serait le moyen de se voir un jour en pouvoir de donner un redoutable ennemi à Tarquin ! Si bien que cette puissante raison de l'intérêt de sa vengeance ayant fortifié toutes celles d'Aronce, il consentit qu'il épousât Clélie devant son départ. Mais, afin que la chose se fit avec moins de bruit, il fut résolu que ces noces se feraient à une maison de la campagne que j'avais auprès du fleuve Vulturne, à une demi-journée de Capoue. De sorte que, comme il fallait qu'Aronce partît le plus tôt qu'il pourrait et que Clélius était bien aise que ce mariage fût fait

devant qu'Horace sût qu'il se devait faire, il fut résolu qu'on ne dirait la chose qu'à un très petit nombre de personnes, et que ce petit voyage serait prétexte au simple dessein d'aller jouir des plaisirs de la campagne. Et en effet, il n'y eut que trois ou quatre amies particulières de Clélie qui furent de cette petite fête, Herminius et deux autres, qui surent la chose et furent conviés à cette noce. Je ne m'arrêterai point Madame, à vous dire la satisfaction d'Aronce, ni à vous raconter en quels termes il l'exprimait ! Cela serait inutile. Je vous dirai donc seulement que cette petite troupe, que la joie conduisait, fut où cette noce se devait faire, mais, elle n'y fut pas sitôt, que le fleuve Vulturne se déborda, comme vous l'avez sans doute su, et fit un si étrange désordre, qu'il fallut attendre que cette inondation fut passée pour penser à faire une fête. Après cela Madame, je ne m'arrêterai point à vous exagérer la plus terrible aventure du monde, en vous racontant exactement comment, le lendemain que cette inondation fut passée qui était le jour qui devait précéder les noces d'Aronce et de Clélie, il y eut un tremblement de terre épouvantable, et vous n'en pouvez ignorer les terribles effets, puisque le bruit s'en est bien répandu plus loin que la Sicile et bien plus loin que Pérouse ! Je vous dirai seulement que, cet effroyable jour où les vents, les flammes et les pierres embrasées, firent un si horrible désordre, pendant ce tremblement de terre bien malheureux pour Aronce puisqu'il fut séparé de Clélie par un tourbillon de flammes ensouffrées, justement comme il aperçut son rival qu'il croyait un moment auparavant être à Capoue ! Mais enfin Madame, pour achever son malheur, la Fortune jeta Clélie entre les bras de ce rival sans qu'il ait encore pu savoir, ni ce qui avait amené Horace en ce lieu-là, ni comment Clélie fut en sa puissance ! Et tout ce que je sais, c'est qu'Aronce ne la vit plus que quand ce grand désordre fut passé et crût qu'elle était morte ! Il retourna à Capoue avec ceux qui étaient échappés d'un grand danger, que je ne m'affligeasse pas tant de la perte de ma maison que de la douleur de mon ami, que je le suivis à Capoue, où il sut dès qu'il y fut, qu'Horace n'y était plus et que Stenius avait reçu une lettre de lui. Qu'ensuite, il fut le trouver pour tâcher de découvrir s'il ne savait rien de Clélie, qu'il refusa de le lui dire, qu'Aronce le força de se battre, qu'il le vainquit, qu'il lui arracha la lettre qu'il avait reçue d'Horace par où il sut qu'il avait Clélie entre ses mains, et qu'il la menait à Pérouse. Si bien que, voyant que son amour, son honneur et la Nature, voulaient qu'il allât en même lieu, il résolut avec Clélius qu'il partirait et il partit en effet ! Pour Herminius, comme il avait quelques affaires qui voulaient qu'il s'éloignât d'Italie, Aronce et moi lui donnâmes des lettres pour Amilcar, et je voulus ne quitter point mon ami mais quitter Fenice dont je n'étais pas trop satisfait et dont je n'étais plus guère amoureux. Mais après cela Madame, imaginez-vous quelle fut la douleur d'Aronce, lorsqu'il vit sur ce lac, Clélie dans une barque qu'Horace défendait, et quel fut son étonnement de voir dans l'autre, le Prince de Numidie qu'il ne croyait pas être son rival ! Imaginez-vous, dis-je, sa douleur de voir qu'il ne pouvait aller attaquer le ravisseur de Clélie et secourir celui qui l'attaquait, imaginez-vous le pitoyable état où il se trouva, lorsqu'il sut par un esclave, qu'on voulait assassiner le Prince de

Pérouse, dont la mort eut pu délivrer le Roi son père et la Reine sa mère, et imaginez-vous enfin, le déplorable état où il est présentement. Car Madame, Aronce ne sait où est Clélie, il sait pourtant qu'elle est en la puissance de son rival, il en a trouvé un qu'il ne pensait pas avoir, et il l'a trouvé en la personne d'un de ses plus chers amis. La vie de Porsenna est en danger, Galerite est toujours prisonnière et Mézence dit qu'elle ne sortira jamais de prison si elle ne se remarie ! Il y a du danger à hasarder de faire connaître Aronce au Prince de Pérouse pour être fils de Porsenna, il est présentement incapable d'agir, à cause de ses blessures ; Sextilie favorise toujours son frère Tiberinus qui est aujourd'hui favori de Mézence et a plus d'un intérêt qui le doit porter à vouloir la perte de Porsenna et à s'opposer à la reconnaissance d'Aronce, de sorte qu'encore qu'il ait sauvé la vie au Prince de Pérouse, il doit tout craindre pour la sienne, s'il est reconnu pour être fils de Porsenna, et il ne doit rien espérer s'il ne l'est pas. Ainsi Madame, Aronce est malheureux de toutes les façons dont on le peut être, car l'Honneur, la Nature et l'Amour, lui font éprouver les sentiments les plus rigoureux qu'ils puissent faire sentir, lorsque la Fortune se mêle de faire qu'ils se combattent continuellement dans le cœur d'un amant. C'est pourquoi Madame, j'ose espérer qu'étant sensible aux malheurs d'un Prince si généreux, vous lui rendrez tous les offices qui seront en votre puissance.

— N'en doutez nullement, répliqua la Princesse des Léontins voyant que Célère avait fini son récit, car je suis si touchée de ses infortunes, que je n'oublierai rien de tout ce qui sera en mon pouvoir pour lui témoigner que j'en ai une véritable compassion. C'est pourquoi je vous conjure de lui dire qu'il regarde ce qu'il veut que je fasse ou que je dise, car encore que je haïsse horriblement Tiberinus, je veux bien contraindre mes sentiments en cette occasion et tâcher de le mettre dans les intérêts, quoiqu'à dire les choses comme elles sont, ce soit une entreprise assez difficile.

— Vous avez tant d'adresse et tant de charmes, reprit Aurélie, qu'il ne faut désespérer de rien !

— Et vous êtes si généreuse, ajouta Sicanus, qu'on doit tout attendre de vous, en une pareille rencontre !

— En vérité, répliqua-t-elle, je ne mérite pas grande louange d'être capable d'avoir de la compassion des malheurs d'autrui car celle que vous avez des miens me console si sensiblement, que je ne pourrais, ce me semble, refuser la mienne à un illustre malheureux sans avoir de la cruauté ».

Après cela, Célère voyant qu'il était tard, se leva et s'en alla retrouver Aronce, auprès de qui il trouva Nicius et Marcia qui l'assurèrent que, le lendemain, les principaux amis de Porsenna se rendraient au château où il était, afin d'aviser ce qu'il était expédient de faire, en une conjoncture si importante.

Fin du premier Livre.

Table des Matières

Première partie - Livre premier	7
---------------------------------------	---

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -
Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.
Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.
Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.
Impression numérique laser pour les pages intérieures
et jet d'encre pour la couverture.
Reliure dos carré collé.

Dépôt légal : novembre 2022



Madeleine de Scudéry
(1607 - 1701)

Il ne fut jamais un plus beau jour que celui qui devait précéder les noces de l'illustre Aronce et de l'admirable Clélie, et, depuis que le Soleil avait commencé de couronner le printemps de roses et de lys, il n'avait jamais éclairé la fertile campagne de la délicieuse Capoue avec des rayons plus purs, ni répandu plus d'or et de lumière dans les ondes du fameux Vulturne, qui arrose si agréablement un des plus beaux pays du Monde. Le ciel était serein, le fleuve était tranquille, tous les vents étaient renfermés dans ces demeures souterraines dont ils savent seuls les routes et les détours, et les zéphyrus mêmes n'avaient pas alors plus de force qu'il en fallait pour agiter agréablement les beaux cheveux de la belle Clélie, qui, se voyant à la veille de rendre heureux le plus parfait amant qui fut jamais, avait dans le cœur et dans les yeux, la même tranquillité qui paraissait être alors en toute la Nature.



Éditions l'Escalier
Saint-Didier - Vaucluse - France
www.editions-lescalier.com



ISBN 978-2-35583-335-9 19€



9 782355 833359